Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

8554

DA
88
.S2
MI

[redacted]

8854

[redacted]

DA
88
.S
M

HISTOIRE
DE
SAINT-KILDA,

Imprimée en 1764,

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

CONTENANT la Description de cette Isle remarquable ;

LES Mœurs & les Coutumes de ses Habitants ;

LES Antiquités religieuses & payennes qu'on y a trouvées, avec plusieurs autres particularités curieuses & intéressantes.

Par le R. P. KENNETH MACAULAY,
Ministre d'Ardnamurchan, Missionnaire à l'Isle de Saint-Kilda, de la Société établie pour la propagation de la Religion Chrétienne.

A PARIS,
Chez KNAPEN, & Fils, Lib.-Imp. au bas du Pont Saint-Michel.

M. D. CC. LXXXII.
Avec Approbation & Permission du Roi.

Vignaud
2L26-30

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Hiſtoire de Saint-Kilda*, traduite de l'Anglois, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 30 Mars 1781.

LETOURNEUR.

12-17-30 N.C.M.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur KNAPEN, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public *une Relation du Nouvel Archipel ſeptentrional, découvert par les Ruſſes dans les Mers de Camtchaka*, &c. *avec les Aventures de quatre Voyageurs Ruſſes dans l'Iſle de Spitzbergen, & quelques obſervations ſur les productions de*

cette *Iſle*, *traduite de l'Anglois*, *par* M***. *Hiſtoire de Saint Kilda*, *traduite de l'Anglois*, *par* Madame. *** s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos ordres; qu'il en

ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt huitieme jour de Novembre l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-un, & de notre règne le huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N. 2386 & 2369, fol. 609, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente permiſſion, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'art. CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Décembre 1781.

LECLERC, *Syndic.*

ERRATA.

qui, page 2, ligne 9, liſez *qu'il.*
plongeurs, pag. 6, ligne 23, liſez *plongeons.*
recontre, p. 7, ligne première de la note, liſez *rencontre.*
plongeurs, même p., même ligne de la note, l. *plongeons.*
a, pag. 39, ligne 10 de la note, liſez *la.*
ette, même pag., ligne 11 de la note liſez *jette.*
en effet, pag. 46, ligne 5, liſez *à la vérité.*
extrêment, pag. 59, ligne 4, liſez *extrêmement.*
de nom, pag. 61 ligne 2 liſez *nom de.*
n'ait été pag. 67, ligne 2 de la note, liſez *n'ait pas été.*
le, pag. 79, ligne 5, liſez *leur.*
cent entiers, pag. 87, ligne 19, liſez *cent ans.*
eurs, pag. 88, ligne 6, liſez *leurs.*
et Breudan, pag. 93, ligne 15, liſez *& pour Brendam.*
ſont y, pag. 107, ligne 24, liſez *y ſont.*
homme, pag. 122, ligne 11, liſez *Religieux.*
auroit, même page, ligne 12, liſez *aura.*
ils avoient, page 129, ligne 19, liſez *elle ait.*
qu'ils trouvaſſent, pag. 145, ligne 6, liſez *qu'ils y trouvaſſent.*
preſte, page 149, ligne 20, liſez *preſque.*
quelque-utre, page 156, ligne 11, *quelques-autres.*
combden, page 158, ligne 4, liſez *Cambden.*
ſ, page 175, ligne 19, liſez *ſe.*
de la, page 201, ligne 21, liſez *& de la.*
corde faite, page 216, ligne 12, liſez *corde eſt faite.*
j'hazardrai, page 241, ligne 4, liſez *j'hazardai.*
tel toux, page 243, ligne 4, *telle toux.*
Is, page 254, ligne 13, liſez *ils.*
e, page 301, ligne 19, liſez *le.*
plus grande partie, page 303, ligne 6, liſez *plupart.*
pourſuive, même page, ligne 8, liſez *pourſuivent.*
qui porta, page 305, ligne 7, liſez *qui le porta.*
les. page 314, ligne 7, liſez *des.*
c'eſt, page 317, ligne 15, liſez *ce ſont.*
pour, page 318, ligne 11, liſez *de.*
deſendre, même page, ligne 3 de la note, l. *qui deſcendoit.*
à qui, page 319, ligne 13, liſez *auquel.*
faiſoit partie, p. 320, ligne dernière, liſez *faiſoient partie.*
dépeuple, page 321, ligne 13, liſez *dépeuplée.*
des Iſles, page 325, ligne 20, liſez *celles.*

TABLE DES CHAPITRES.

INTRODUCTION. xxj

CHAPITRE I. *Voyage à Saint-Kilda. Evénements.* 1

CHAP. II. *Deſcription de Saint-Kilda.* 22

CHAP. III. *Des maiſons de Saint-Kilda, des étables & du temple des Druides dans l'Iſle de Boreray.* 48

CHAP. IV. *Des Egliſes ou des anciens Edifices religieux, & quelques monuments du Paganiſme qu'on trouve à Saint-Kilda.* 75

CHAP. V. *Continuation du même ſujet.* 88

CHAP. VI. *Des Fontaines ſacrées de Saint-Kilda. Eſpèces de Religieux qui*

habitoient autrefois cette Iſle dont le véritable nom eſt Hirta. 106

CHAP. VII. *Deſcription de* Boreray *& de* Soay, *des Animaux terreſtres qu'on y trouve, ainſi que dans l'Iſle principale.* 133

CHAP. VIII. *Des Oiſeaux maritimes & terreſtres d'Hirta.* 151

CHAP. IX. *Des Augures & Auſpices.* 190

CHAP. X. *De la méthode qu'emploient les habitants de Saint-Kilda pour prendre les oiſeaux ſauvages.* 216

CHAP. XI. *Des Peuples d'Hirta, de leur nombre, leur figure, leurs maladies, leurs habillements, leur langue, leur génie, leurs mœurs & leurs coutumes.* 234

CHAP. XII. *De l'état de la Religion à Saint-Kilda dans ſes différents périodes.* 271

CHAP. XIII. *Examen pour ſavoir ſi la ſituation de Saint-Kilda eſt propre pour y établir une Poiſſonnerie.* 301

CHAP. XIV. *Des premiers Habitants d'Hirta, les révolutions qu'ils ont éprouvées & leur état préſent.* 313

Concluſion. 329

Fin de la Table des Chapitres.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

JE pourrois commencer cet Avertiſſement comme l'Auteur de l'Hiſtoire de Saint-Kilda termine la ſienne, en diſant que mes Lecteurs ſeront ſans doute ſurpris que j'aie pris la peine de traduire un Ouvrage auſſi peu important ; mais ſans être Ecoſſois je puis donner les mêmes raiſons que lui pour avoir entrepris ce travail : en effet, quoiqu'un Peuple compoſé de quatre-vingt-huit perſonnes, ne paroiſſe pas mériter au premier aſpect

qu'on daigne ſeulement jetter un coup d'œil ſur ſon exiſtence, je penſe comme M. *Kenneth Macaulay*, qu'il doit au moins nous intéreſſer autant que ces anciennes peuplades, dont quelques Hiſtoriens ont peut-être plutôt fait le Roman que l'Hiſtoire : convaincus, comme il eſt vrai, que le merveilleux a de l'empire ſur preſque tous les hommes, & qu'on eſt certain de ſe faire lire ou écouter en racontant des faits incroyables. Ils ont eu d'ailleurs le grand avantage de ne pouvoir être contredits, puiſqu'aucun de leurs Lecteurs ne peut vérifier, ſi ce qu'ils ont avancé, eſt vrai ou faux ; il faut donc les en croire

ſur leur parole, & lorſqu'on n'a point à craindre d'examen, il faut être bien attaché à la vérité (ce qui n'eſt pas commun) pour n'être pas tenté de laiſſer agir ſon imagination & d'embellir ſon ſujet pour le rendre plus intéreſſant. Il ne peut pas en être ainſi de l'Hiſtoire de Saint-Kilda ; chacun eſt en état de s'aſſurer par lui-même, ou par des recits fidèles, ſi ce que rapporte ſon Auteur eſt auſſi exact qu'il l'affirme : les Kildiens ſont de plus nos compatriotes en quelque façon, puiſqu'ils ſont partie du genre humain, dont nous ſommes Membres ; ainſi nous devons prendre plus d'intérêt à leur ſort

qu'à celui des Phœniciens, des Egyptiens, des Ioniens, &c. dont il ne reſte aucune trace, & ſur leſquels, comme je l'ai dit plus haut, on nous a débité, probablement, bien des fables.

La ſingulière poſition de Saint-Kilda, les particularités qui en réſultent, ſon ſol, le genre de vie de ſes habitants, leurs mœurs, leurs coutumes bizarres m'ont engagé à ſacrifier quelques heures de mes loiſirs à faire paſſer dans ma langue une relation aſſez curieuſe. On trouvera ſans doute, que ſon Auteur, pour lui donner plus de luſtre, a fait une grande *dépenſe* d'érudition, dont il auroit pu s'abſtenir, ſans s'expoſer à au-

cun reproche, d'autant plus qu'elle paroît ſouvent aſſez étrangère à ſon ſujet; mais, ſoit qu'il voulût ſe délaſſer quelquefois de l'ennui de décrire des mœurs groſſières, & des faits d'un genre peu agréable, ou qu'il ait voulu nous apprendre qu'il n'avoit pas uniquement borné ſes occupations à l'inſtruction & à la conduite du troupeau confié à ſes ſoins, il eſt certain qu'il a mis à contribution dans ſon ouvrage la Mythologie, l'Hiſtoire tant ancienne que moderne, la Fable & les Poëtes, tous objets très-étrangers à Saint-Kilda, & dont on eſt fort ſurpris qu'il ait traité dans ſon Hiſtoire.

Ce n'eſt pas tout, & je ſens que je lui pardonnerois volontiers cette petite *affiche* d'amour-propre ; tous les hommes ſont ſuſceptibles de cette foibleſſe, & celui qui en montre le moins eſt quelquefois celui qui en a le plus ; mais comme il eſt ſans ceſſe occupé du deſir de ſe faire valoir, l'habitude de cette occupation lui fait contracter plus d'adreſſe pour cacher ſon deſſein ; c'eſt donc un hypocrite & non un homme modeſte : pour revenir au Miniſtre *Kenneth Macaulay*, il ne s'eſt pas contenté de donner un *échantillon* de ſon ſavoir dans les ſciences profanes, il a voulu encore paroître un Théo-

logien conſommé ; mais en qualité de Presbytérien, il cherche à jetter un ridicule ſur l'hommage que nous rendons aux Saints & ſur les rites des Catholiques : l'eſprit de parti l'égare même au point, qu'il rapporte comme vrais les faits les plus apocryphes, & qu'il taxe l'Egliſe Romaine de rendre aux Saints un culte idolâtre ; accuſation auſſi injurieuſe qu'injuſte & que l'acharnement d'un Sectaire ne peut même juſtifier. Ces déclamations que l'Auteur a inſérées dans l'hiſtoire de Saint-Kilda, quoiqu'elles n'y aient aucun rapport, aſſaiſonnées des plus lourdes plaiſanteries, m'avoient d'abord détourné de cette traduction.

Mais comme à l'exception de ces platitudes, l'ouvrage en lui-même m'a paru digne des regards du Public, j'ai pris le parti de les ſupprimer : mon principal objet a été de ne pas ſcandaliſer les ames timorées, & ne pas donner aux prétendus eſprits forts (car leur conduite ne prouve que trop qu'ils ſont les plus foibles de tous les hommes, pour ne rien dire de plus) une nouvelle matière de leur faire débiter les ſarcaſmes les plus dégoûtans ſur une Religion qu'ils outragent, quoiqu'elle ſoit cependant leur ſauve-garde. Ce que j'ai retranché d'ailleurs, non-ſeulement n'eſt de nulle importance,

mais la fauſſeté en eſt ſi palpable qu'elle ne mérite pas même d'être réfutée; je crois donc qu'on doit me ſavoir gré d'avoir épargné à mes Lecteurs l'ennui de parcourir le récit de faits faux qui ne peuvent avoir aucun mérite auprès des perſonnes ſenſées.

INTRODUCTION.

L'ISLE de Saint-Kilda peut être miſe au rang des plus grandes curioſités de l'Empire Britannique. La ſituation de ſon ſol, le génie de ſes habitants, leurs mœurs & leurs coutumes, la conſtitution de leur petite République, cette adreſſe merveilleuſe avec laquelle ils conduiſent les branches les plus importantes de leur adminiſtration, ce courage, ſans exemple, qui leur fait braver des dangers inſurmontables à toute autre Nation & cette ignorance (peut-être heureuſe) qui les rend abſolument étrangers à ces deſirs inſenſés & à cette ardeur inſatiable qui entretient dans preſque tous les hommes une agitation continuelle; ces objets joints à quel-

J'ai déjà rendu compte à la Société de tout ce que j'ai exécuté relativement à la pieuſe commiſſion dont elle m'avoit chargé ; voulant d'ailleurs remplir ſes vues en tout point autant que j'en étois capable, j'ai raſſemblé tous les faits que j'ai pu recueillir, & en ai formé l'ouvrage ſuivant. Tout ce que j'oſe avancer en faveur de ce dernier, c'eſt qu'on peut compter ſur la fidélité & l'exactitude d'une relation dont tout le contenu eſt appuyé par mon témoignage.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
SAINT-KILDA.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE A SAINT-KILDA.

Evénements.

LE 6 juin 1758, je partis de *Harris*, qui fait partie de cette grande étendue de terre appellée *l'Iſle-Longue* & autrefois *l'Æxbuda occidental*, nous dirigeames

notre courſe vers *Haw-Skeer rocher* de l'Océan (c'eſt ainſi qu'on l'appelle en françois :) Ce rocher eſt à ſept lieues du Promontoire le plus proche de *Northviſt* dont il dépend. Comme le temps étoit très-chaud, que *Haw-Skeer* étoit le ſeul lieu où l'on pût ſe repoſer, & qui eſt d'ailleurs extrêmement fameux ; tout l'équipage jugea à propos de s'y arrêter quelque temps & de s'y amuſer.

Ce rocher a un demi mille de circonférence, & n'eſt acceſſible que dans un ſeul endroit ; quoiqu'il ſoit preſque totalement deſtitué de verdure, il eſt cependant de quelqu'utilité au propriétaire ; parce qu'à des périodes fixes on y prend un nombre prodigieux de veaux marins, & peut-être les plus gros qui ſe rencontrent ſur toute la côte d'Ecoſſe. La manière dont on fait cette pêche, la ſaiſon propre à cet utile divertiſſement, la férocité &

les petits ſtratagêmes de ces animaux ſauvages lorſqu'ils ſont pourſuivis, leur accouplement, cette violente jalouſie dont ils ſont animés lorſqu'ils y ſont excités par leurs rivaux; ces particularités & quelques autres ſont ſuffiſamment rapportées avec toutes leurs circonſtances, par Martin, dans ſa deſcription des Iſles occidentales; ainſi je ne m'y arrêterai pas plus longtemps. J'ajouterai ſeulement que ceux à qui ces animaux tombent en partage, en convertiſſent maintenant, par leur induſtrie, la graiſſe en huile & en font commerce; mais, dans le temps que cet Auteur écrivoit, & dans les ſiècles qui l'ont précédé, on mangeoit cette graiſſe avec la chair de ces animaux, ſoit fraîche ſoit ſalée, & ceux qui en faiſoient uſage la regardoient comme un aliment délicat, auſſi agréable que ſalubre.

On trouve ſur le côté occidental

de ce rocher deux larges cavernes très-remarquables & d'une grande élévation. Une multitude conſidérable de Cormorans de mer s'y retire tous les ſoirs ; ils y dépoſent auſſi leurs œufs, & y nourriſſent leurs petits. La méthode que les Inſulaires mettent en pratique pour ſaiſir ces oiſeaux qui ſe croient en sûreté dans cette retraite, eſt des plus curieuſe, quoique très-ſimple, & ils s'en font un genre d'amuſement très-agréable. Une troupe de jeunes gens ſe rend dans ce lieu, & après s'être pourvus d'une certaine quantité de paille & de bruyere, ils vont en rampant avec beaucoup de précaution juſqu'à l'entrée de la caverne ; ils ſont d'ailleurs armés de perches aſſez minces pour ſe plier aiſément : enſuite ils mettent le feu à la paille ainſi qu'à la bruyere & font un cri général : les Cormorans alarmés par ces cris, effrayés par une lumière inattendue, &

incommodés de la fumée, quittent leurs lits de même que leurs nids avec la plus grande précipitation & fuient directement vers la lumière : alors ceux de la troupe qui ſont les plus adroits en aſſomment un nombre conſidérable & toute leur petite couvée.

Nous trouvâmes à *Haw-Skeer* un nombre incroyable d'œufs d'oiſeaux ſauvages. Après que quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient en eurent fait une proviſion auſſi abondante qu'inutile pour des gens deſtinés à aller à Saint-Kilda; nous nous rembarquames à dix heures du ſoir pour continuer notre voyage. Le vent nous fut d'abord extrêmement favorable. Comme il ſouffloit du Sud-Eſt, il n'étoit guères plus fort qu'un zéphir doux; une demi-heure après il commença à fraîchir & augmentoit de force à chaque inſtant. Avant que nous euſſions fait plus de quatre lieues, toute la face

du ciel fut couverte de nuages, lesquels après nous avoir menacés, crevèrent enfin chacun séparément, & tombèrent sur nous en un violent torrent de pluie accompagné d'éclairs & de coups de tonnerre des plus terribles; ils furent suivis d'une tempête qui auroit fait trembler les plus intrépides, & effraya beaucoup nos braves marins qui croyoient avoir vu la mer dans toute son horreur : pour moi je ne concevois pas comment un vaisseau si petit & si fragile, une espèce de bateau de montagnards d'Ecosse à six rangs de rames pouvoit résister pendant quelque temps à des vagues aussi énormes sans être ou submergé ou déchiré en pièces.

La première lueur d'espérance qu'eut l'Equipage, fut de voir une grande volée d'oiseaux de mer de l'espèce qu'on appelle *plongeurs*, qui fut bientôt suivie d'une autre : après un court

intervalle, nous en vimes encore un plus grand nombre; cette rencontre fit conclure à nos matelots que la tempête étoit prête à s'appaiſer; mais nous éprouvames bientôt que leur eſpoir étoit prématuré & ſans fondement (1), car l'orage continua avec furie, près de ſix heures avant que nous euſſions le bonheur, preſque ineſpéré, d'appercevoir un rocher qui n'eſt qu'à la diſtance d'un mille de la baie de Saint-Kilda. Le courant qui

(1) Virgile met la reconte des *plongeurs* au nombre des pronoſtiques malheureux, & mon expérience m'a convaincue que cette obſervation, ainſi que toutes les autres météorologiques qu'il a faites, ſont parfaitement juſtes.

Jàm ſibi tum à curvis malè temperat unda carinis,
Cum medio celeres revolant ex æquore mergi.

GEORG. I. v. 360, &c.

Votre vaiſſeau eſt menacé d'une cruelle tempête,
Lorſque les Plongeurs quittent la haute mer & regagnent promptement le rivage.

tourne au tour de ce rocher eſt exceſſivement rapide ainſi que le nom de *Livinish* qu'il porte le prouve ; car *Lhihh* dans le vieux langage breton, ſignifie un *courant* ou un *torrent*. Je ne puis affirmer avec certitude ſi tous les fleuves que nous avons en Ecoſſe, qu'on appelle *Leéven*, mot compoſé de *Lhihh* un *courant* & *d'Avon* une *rivière*, ont un cours très-rapide, mais je le ſoupçonne fort.

Peu de temps après que nous eumes doublé la pointe de *Livinish*, je découvris une eſpèce de mur formé par des rochers ſombres qui ſont vis-à-vis d'une partie de Saint-Kilda : ces rochers, que nous apperçumes à travers un nuage très-épais, nous parurent à une hauteur ſurprenante ; mais nous les trouvames enſuite d'une élévation médiocre en les comparant aux autres qui ſont ſur la même côte.

Peu de moments après nous arri-

vames proche de l'endroit où l'on a coutume de débarquer ; cette eſpèce de port n'eſt autre choſe qu'un rocher ſolide qui deſcend obliquement juſqu'au fond de la mer ; il eſt tout couvert de *Lichen-marin*, ou de la plante que les Anglois appellent communément *Laver*, les Ecoſſois *Slawk* (1) & les François *Vareck*.

(1) Les habitants de Saint-Kilda ainſi que quelques autres d'une intelligence plus rafinée, ſont très-amateurs de cette plante marine. Pendant la réſidence du Miniſtre précédent, une ou pluſieurs perſonnes du peuple arrachèrent ce Vareck de toute la ſurface du rocher avec des coquilles ; ce crime qu'on regardoit comme atroce, ayant été découvert, la République en fut très-alarmée : les principaux Magiſtrats s'aſſemblerent auſſitôt & tinrent conſeil ; ils craignoient que cette plante, ſi précieuſe pour eux, ne fût totalement détruite, & qu'on n'eût pas pris les précautions convenables en l'arrachant ; car leur imagination effrayée, leur perſua-

D'après la grande quantité de *Vareck* qui croît ſur ce rocher, on conclura aiſément qu'il eſt exceſſivement gliſſant; auſſi ceux qui n'en ont pas l'habitude n'y grimpent pas ſans difficulté; les Naturels du pays l'appellent la *Saddle*, c'eſt-à-dire la *Selle*, nom qui correſpond aſſez à ſa forme; mais ce nom doit lui avoir été originairement donné par un Etranger, car les premiers habitants de Saint-Kilda ne pouvoient avoir aucune idée de la *choſe* exprimée par ce mot, non plus qu'il n'en ont maintenant des chariots dont les anciens Bretons faiſoient uſage pour la guerre, ou de ceux qui ont été con-

---

doit que ce *Vareck* avoit été entièrement déraciné ſur quelques parties du rocher par les coquilles qu'on avoit employées; ils conjurèrent le Miniſtre d'excommunier les coupables, mais je n'ai pas entendu dire que l'anathême eût été prononcé.

ſervé par les modernes pour leurs commodités.

Comme le vent ſouffloit dans la baïe avec la plus grande fureur, & que les vagues briſoient avec une extrême violence contre le rocher que je viens de décrire, il fut impoſſible de tenter le débarquement. Preſque réduits à la dernière extrêmité, nous mimes à l'ancre devant la *Selle*, & fimes les derniers efforts, pendant plus de cinq heures, pour nous tenir fermes en cet endroit, quoique dans la ſituation la plus déplorable, mouillés, tremblants de froid & dans la crainte terrible d'être engloutis à chaque moment.

L'inſtrument, dont ceux qui vont annuellement à Saint-Kilda font conſtamment uſage, au lieu d'ancre, eſt un large panier fait avec un fort oſier, & preſque tout rempli de pierres. Les immondices qu'on trouve au fond, ſont

la preuve qu'ils donnent pour juſtifier une méthode auſſi extraordinaire. C'eſt aux Marins à déterminer juſqu'à quel point cette pratique peut être avantageuſe, comme les plus capables d'en juger: la ſeule choſe dont je ſuis sûre, c'eſt que nous fimes uſage de notre ancre ſans en éprouver le moindre inconvénient, quoique la ſurface de la mer s'élevât à une telle hauteur que dix braſſes de notre cable étoient alternativement enſevelies, ou entièrement dehors de l'eau : il eſt vrai que les ancêtres de ceux qui établirent les premiers une ſorte de commerce dans cette Iſle, eurent recours au ſimple expédient d'un panier avant que la navigation eût fait un aſſez grand progrès dans leur pays, & c'eſt probablement par cette raiſon que leur poſtérité a conſervé la même méthode (1).

(1) Il eſt certain que les premières ancres ont été faites avec de la pierre ou du

A la première nouvelle que le peuple de Saint-Kilda eut de notre arrivée ſur ſes côtes, les hommes, les femmes & juſqu'aux enfants accoururent du village pour nous ſecourir. A en juger ſimplement par la manière dont ils ſe

---

bois chargés de plomb. —Diodore de Sicile, rapporte que les Phéniciens dans leur premier voyage en Eſpagne ayant pris plus d'argent que leurs vaiſſeaux n'en pouvoient porter, ôterent le plomb de leurs ancres, & mirent de l'argent à ſa place —Les habitants de l'Iſlande font uſage d'une pierre fort large à laquelle ils font un trou au milieu qu'ils bouchent en entier avec une pièce de bois. — En Chine, au Japon & à Siam on ne fait les ancres que de bois auquel on lie de grandes pierres. —L'ignorance des premiers âges, & l'attachement obſtiné des hommes aux coutumes de leurs ancêtres, pour leſquelles ils conſervent la plus grande vénération, eſt ſans doute la cauſe de l'imperfection de leurs inſtruments.

comportèrent ſur le rocher dont nous étions aſſez proche, il paroît évident qu'ils ont aſſez d'humanité pour être vivement affectés des malheurs de leurs ſemblables : il nous étoit impoſſible de comprendre la ſignification de leurs diſcours accompagnés de cris ; nous eumes ſeulement lieu de préſumer qu'ils étoient très-touchés de notre danger. Cependant par leurs ſignaux réitérés, nous conclumes à la fin que d'après leur opinion, nous pouvions aborder ſans péril : nous confiant donc à leur induſtrie, ſupérieure à celle de tout autre peuple, notre courage d'ailleurs étant tout-à-fait épuiſé, nous ſuivimes leur indication ſans perdre de temps ; mais après nous être approchés de la *Selle*, malgré tous nos efforts réunis, nous ſumes bientôt réduits à la triſte néceſſité de nous en écarter.

Un peu à l'Oueſt de ce rocher, il y a une baie ſablonneuſe qui n'eſt ac-

ceſſible que dans les baſſes eaux. On y trouve un endroit propre à prendre terre, quoiqu'extrêmement dangereux ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on tente rarement d'y débarquer, à moins que le temps ne ſoit très-favorable. Les Kildiens coururent en foule à cette baie ; après nous avoir indiqué ce lieu par leurs ſignes, nous y obéimes ſans héſiter. Auſſi-tôt ils ſe précipitèrent dans la mer & vinrent juſqu'à nous avec une intrépidité ſurprenante ; entrepriſe d'un courage inoui, dans laquelle aucune autre race d'hommes n'eût oſé riſquer de s'engager, à moins qu'elle n'eût vu ſa famille la plus chère dans un ſemblable péril. Voici la diſpoſition qu'ils prirent pour exécuter leur projet. Après s'être diviſés & rangés en deux bandes, les deux plus robuſtes d'entr'eux marchèrent en avant dans la mer chacun à la tête de ſa petite troupe. Ceux enſuite qui étoient

les ſeconds en force & en ſtature, ſaiſirent les deux conducteurs par le milieu du corps ; & le reſte de ceux qui compoſoient chaque rangée depuis un bout juſqu'à l'autre, s'attacha de même à celui qui étoit immédiatement devant lui, paſſant à gué en avant juſqu'à celui qui étoit à la tête de ſa bande ; chacun enſuite, ſelon l'ordre dans lequel il ſe tenoit, ſe ſaiſit de notre barque.

Ceux qui vont tous les ans à Saint-Kilda ont toujours ſoin de prendre la précaution de tourner une corde très-forte au tour de la poupe de leur bateau, & en lient une autre à la proue ; dès que les Kildiens nous eurent environnés ils firent paſſer auſſi-tôt ces deux cordes de main en main, juſqu'à ce que les femmes & les enfants qui ſe tenoient ſur le rivage vinſſent à eux, & les aidaſſent dans leur travail. Cette première opération, ſi né-

ceſſaire, étant promptement exécutée, un ſignal général fut donné, & ſur le champ chaque Kildien mit en uſage toute ſa force & tout ſon courage : il en réſulta que la barque, ainſi que tout ce qu'elle contenoit, fut tirée à bord avec une célérité & une adreſſe merveilleuſe.

Cette manœuvre fut employée dans cette occaſion avec la plus grande ardeur & un ſuccès qui ſurpaſſa tout ce que nous avions lieu d'attendre. Sans donner le temps à aucun de nous de ſauter dans l'eau, les Kildiens enlevèrent preſque dans un moment notre petit vaiſſeau, nous-mêmes, & tout notre bagage ſur le rivage.

Les malheureux, comme on voit, peuvent trouver toutes ſortes de ſecours à Saint-Kilda, auſſi bien que par-tout ailleurs. Nous y fumes reçus par une race hoſpitalière de Barbares (ſi quelqu'un cependant peut l'appel-

ler ainſi) avec les proteſtations d'amitié les plus ſincères, & les plus fortes démonſtrations de reſpect.

Beaucoup de perſonnes penſent peut-être que ceux qui habitent cette partie des montagnes occidentales ſont les hommes les plus groſſiers, les plus brutaux, les moins compatiſſants, en un mot les plus ſemblables à des Sauvages de tous les peuples de la Grande Bretagne. Pour décider ſi cette opinion eſt ſtrictement juſte, ou non, on ne doit la ſoumettre qu'à ceux qui ont aſſez de jugement & de vertu pour ſe dépouiller des préjugés populaires ou de ceux de l'enfance. Tout ce que j'oſe affirmer, ſans bleſſer en rien la vérité, c'eſt que les Marins qui ſont aſſez malheureux pour faire naufrage aux environs des Iſles occidentales, ou qui éprouvent dans ces parages quelqu'évènement fâcheux, ſont traités avec une plus grande humanité & charité chré-

tienne que pluſieurs infortunés qu'un ſort rigoureux conduit à des bords de quelques autres parties de l'Ecoſſe, & même de l'Angleterre où les habitants peuvent être appellés barbares à bien plus juſte titre. Il eſt certain que ces voyageurs trouveroient des preuves plus marquées d'une vraie urbanité, ou ce qui eſt d'un prix plus eſtimable de compaſſion, & de généroſité réelle à Saint-Kilda, que dans les pays les plus civiliſés auxquels je les compare.

Si nous conſidérons le peu de temps qui s'écoula entre le commencement & la fin de notre détreſſe, en faiſant abſtraction des inquiétudes mortelles qui nous affectèrent ſi diverſement pendant qu'elle exiſta, elle ne fut pas de longue durée; mais nos craintes qui ſe tournèrent à la fin en un véritable déſeſpoir donnèrent à chaque minute un degré d'étendue inconcevable à

ceux qui n'avoient jamais été exposés à des périls de ce genre. L'expérience en effet, lorsqu'on y fait une mure réflexion, nous convainc que si la marche des idées, qui se succedent l'une à l'autre, est très-accélérée ou retardée par quelque cause intérieure ou extérieure ; le temps quoique marchant d'un pas constamment égal, doit paroître proportionnellement plus court ou plus long relativement à l'individu dans l'esprit duquel ces idées sont formées. Il est incontestable que si un homme est plongé dans une contemplation agréable, quelque long-temps qu'elle dure, à peine est-il capable de s'appercevoir de la distance réelle, ou de cette succession d'instants qui se sont écoulés entre la première & la dernière pensée de la sensation ou de la réflexion qui l'a occupé en conséquence. D'un autre côté il est également indubitable que la

grande rapidité des idées différentes & incohérentes que l'eſprit conçoit quand nos corps ſont tourmentés par des douleurs aigues, ou que notre ame eſt pénétrée d'un affliction déchirante, ſpécialement dans ceux qui ſentent plus vivement que les autres, & qui ſe trouvent dans des circonſtances ſemblables à celles que je viens de rapporter, augmentera à ſes yeux, ou prolongera chaque intervalle de temps au de-là de ſa durée, je dis naturelle, conformément à notre maniere ordinaire de meſurer cette portion de notre vie.

CHAPITRE II.

Deſcription de Saint-Kilda.

TOUT le territoire appartenant à la République de Saint-Kilda, ne conſiſte qu'en trois petites Iſles & cinq rochers nuds. L'Iſle principale, ainſi que tout le reſte, eſt dans la partie de l'Océan appellé autrefois le *Deucaledonian*. Je compte que ſa latitude eſt d'environ cinquante-huit degrés trente minutes, ſi le calcul ordinaire eſt exact; elle eſt à la diſtance de dix-huit lieues de *North-Wiſt* qui appartenoit dans les ſiècles paſſés à Saint-Kilda, & à vingt de *Harris*, qui en eſt maintenant, en quelque façon, une dépendance. Cette Iſle a au moins trois milles d'Angleterre de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & deux de largeur

du Midi au Nord. Toute ſa circonférence eſt environnée d'une barriere de rochers inacceſſibles, à l'exception de deux parties, l'une au Nord-Oueſt dont je parlerai dans la ſuite, & l'autre au Sud-Eſt.

Il y a dans cet endroit une large baie formée par deux promontoires. Le premier eſt ſitué au Nord-Eſt de l'Iſle, & l'autre à l'extrêmité méridionale. Le premier n'eſt pas d'une grande étendue, mais le ſecond occupe une portion de terre conſidérable; & depuis ſon extrêmité méridionale, il décrit une eſpèce de courbe, s'inſinuant par gradation dans les terres, juſqu'à la partie ſeptentrionale de l'Iſle où la baie ſe termine.

L'ouverture de cette baie eſt fort large d'un côté, & fort expoſée à des coups de vent qui, du ſommet des montagnes & des rochers, ſoufflent dans des vallées fort profondes avec

beaucoup d'impétuoſité ; ainſi je penſe que cette rade doit être dangereuſe pour des vaiſſeaux un peu chargés avant les derniers jours d'Avril & après la mi-Août ; mais je ſais que le terrein fournit un très-bon ancrage ; l'expérience en a été faite & répétée depuis peu avec tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer.

La nature elle-même a diviſé Saint-Kilda en quatre parties diſtinctes ; elles ſont ſéparées l'une de l'autre par cinq montagnes, leſquelles ſont défendues du côté de la mer par des précipices affreux. La moins élevée de ces montagnes attireroit, en tout autre lieu, l'attention d'un ſpectateur ; les trois qui ſont ſituées vers le Midi & l'Occident portent des noms qui, de même que ceux de preſque toutes les montagnes d'Ecoſſe, expriment avec la plus grande juſteſſe leur ſituation ou l'aſpect qu'elles préſentent aux yeux. Celle qui eſt

à la distance la plus éloignée des trois dont je viens de parler, s'appelle *Ostrivaill*, mot composé en partie du gothique & en partie du Gaulois qui signifie le Mont Oriental : mais la cinquième qui s'élève par degrés depuis la pointe de la baie, est, sans la moindre exagération, un vrai prodige dans son espèce, & l'on peut l'appeller, à juste titre, le *ténériffe* de la Grande Bretagne ; elle se nomme *Conagna*.

Du sommet de cette énorme masse de rocher, un horizon immense se présente à la vue. Dans un beau jour, si le ciel est bien serein, on peut y découvrir toute *l'Isle-Longue*, c'est-à-dire, un espace de terre & de mer dont l'étendue a plus de cent quarante mille en longueur ; mais la circonstance la plus frappante, relativement à cette montagne aussi élevée que surprenante, est la figure qu'elle présente du côté du Nord; elle paroît suspendue sur l'abîme

de la manière la plus effrayante, ſa vue, de la mer, remplit d'étonnement, & un coup-d'œil du haut de ſon ſommet frappe d'horreur. La plus grande partie de l'équipage en fut ſi épouvantée qu'elle ne voulut pas ſe haſarder à ſatisfaire ſa curioſité à cet égard, juſqu'à ce que des Naturels du Pays tinſſent les pieds à pluſieurs qui ſe couchèrent ventre à terre, pour regarder cette merveille; cependant un Kildien ſe tient debout ou s'aſſied ſur le bord de ce précipice épouventable avec la plus tranquille indifférence; je fis mes efforts pour prendre ſa hauteur avec quelque degré d'exactitude, & je trouvai que cette montagne n'avoit pas moins de neuf cents braſſes; ſi je n'euſſe jamais vu cette maſſe immenſe, j'en aurois nié probablement l'exiſtence, comme beaucoup d'autres ſans doute le feront en liſant ce récit.

Les montagnes de Saint-Kilda ſont, près de leur ſommet, preſque nues,

n'étant couvertes que de petites pierres éparſes & preſque en pouſſière. On voit auſſi, de diſtance en diſtance, quelques petites touffes de bruyeres d'une eſpèce très-baſſe ; ces montagnes ont pris, de leur forme actuelle, ou de celles qu'elles ont eu autrefois, l'une le nom de *Ruail-Mhail* ou *la montagne-rouge*, & l'autre *Mulach-Geall* ou *le ſommet blanc*.

On ne doit pas être ſurpris que la cime des hautes montagnes, & particulièrement de celles d'Ecoſſe, ſoient deſtituées de verdure, les grands ouragans, les pluies abondantes, les orages fréquents & les tremblements de terre doivent naturellement, dans le cours des ſiècles, en emporter une grande quantité de terre, & l'augmentation de celle qu'elles peuvent acquérir, ne doit pas être fort conſidérable. Les terreins les plus bas aux pieds des montagnes, s'élèvent tous les ans,

auſſi voyons-nous en effet que ces terreins éprouvent des changements très-remarquables.

On trouve fréquemment dans les tourbieres qu'on creuſe dans ces endroits, un nombre prodigieux d'arbres preſque entiers, leſquels y ont été probablement enterrés, après avoir été coupés ou arrachés de leur racine, par la grande quantité de terre qui a été lavée & emportée de la ſurface du ſommet des montagnes. D'après ces obſervations & d'autres circonſtances accidentelles, il eſt aſſez vraiſemblable que pluſieurs de ces montagnes dans différents endroits, qui ſont maintenant ſi arides, aient été jadis d'un aſpect plus agréable que tout le reſte du pays, c'eſt-à-dire, couvertes de verdure & remplies d'une grande variété d'arbres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ceux qui ſont parvenus à un âge très-avancé, ont obſervé dans ce lieu, & dans pluſieurs

autres contrées, des changements extraordinaires opérés ſur quelques montagnes, & ſur les terreins adjacents. Celui de Saint-Kilda, comme la plupart de ceux des montagnes d'Ecoſſe, eſt beaucoup plus propre à la pâture qu'au labour. Retenu par l'oiſiveté, défaut ou vice même beaucoup plus pardonnable, à la vérité, dans cette Iſle que dans aucun autre endroit de la Grande Bretagne, ou découragé par la forme du Gouvernement ſous lequel il vit; le peuple de cette Iſle préfére de s'occuper à nourrir des moutons & à tuer des oiſeaux ſauvages plutôt qu'à ſe livrer au travail fatiguant de l'agriculture.

Leur terre labourable excède à peine quatre-vingt arpents, quoiqu'on pût y en ajouter une beaucoup plus grande quantité, ſi l'induſtrie étoit récompenſée, & que l'eſprit des habitants y fût porté; toutes les terres déjà cultivées, ſont limitrophes les

unes des autres autour du village dans lequel habite toute la communauté.

Dans les terres baſſes, on trouve pluſieurs arpents de prés dont l'herbe eſt en général fort courte, mais très-ſerrée; celle de la vallée du côté du Nord-Oueſt de l'Iſle eſt extrêmement fine. Cette vallée délicieuſe tire ſon nom de celui d'une Amazone très-fameuſe, dans la tradition de l'Iſle, & dont la maiſon, ou plutôt la maſure eſt encore exiſtante, ſur laquelle eſt inſcrit *la caverne du Guerrier femmelle*. Un ruiſſeau traverſe le milieu de cette maiſon & va ſe décharger de lui-même dans la mer. Près de la petite ouverture qu'on appelle *Camper* ou *l'Anſe* propre à débarquer; les habitants font effort pour y pénétrer, lorſque par une néceſſité indiſpenſable ils ſe trouvent obligés de tenter une deſcente auſſi dangereuſe, ou que la mer eſt abſolument calme. Au-deſſus de cette eſpèce de caverne tournante dans la vallée agréable dont je viens de parler, il

y a quelques pièces de terres d'élite, où l'on voit entremêlée avec les eſpèces d'herbes les plus communes, une grande & belle variété des plantes les plus précieuſes ; la giroflée blanche & rouge, les marguerites, les renoncules, la dent de lion & des plantains de toute eſpèce. Comme chaque ſorte de plante eſt particulière preſqu'à chaque endroit, auſſi bien que le climat, il eſt probable qu'il peut y en avoir dans cet endroit, étrangère à tout autre ſol.

Proche de *Camper*, il y a une belle pièce de terre très-remarquable, toute couverte d'oſeille de la plus belle eſpèce, elle eſt beaucoup plus exquiſe que toutes celles que j'ai goûtées juſqu'à préſent ; elle a une ſorte d'acidité très-agréable, émouſſée par une douceur propre à corriger ſon acrimonie. On trouve auſſi à Saint-Kilda une eſpèce d'oiſeaux ſauvages, qui ſont très-friands de cette plante ; (nous parlerons de

ces oiſeaux dans un autre endroit de cet Ouvrage qui y ſera plus propre :) je crois que les excréments de ces oiſeaux contribuent beaucoup à la fertilité du terrein, & que c'eſt à la même cauſe que l'oſeille qui y croît doit la qualité ſupérieure qu'elle a ſur tout autre.

Le bétail de Saint-Kilda eſt nourri très-abondamment pendant l'Eté ſur le terrein que je viens de décrire, & il fournit dans ce lieu, ainſi qu'il eſt naturel de l'attendre, une plus grande quantité de lait dans cette ſaiſon que dans toute autre : j'ai eu occaſion d'en connoître la qualité par moi-même. La crême qu'il fournit eſt ſi épaiſſe, ou plutôt ſi forte, que quelques-uns de mes compagnons de voyage tombèrent malades après en avoir bu.

J'ai déjà obſervé que toutes les terres qui ont été cultivées juſqu'à préſent,

sont autour des villages ; le sol est d'une terre légère, pleine de gravier, & il est par conséquent très-difficile d'y marcher. Originairement, il étoit couvert d'un nombre infini de pierres, même à une profondeur assez considérable, lesquelles ont été enlevées par les premiers habitants. Toutes les terres labourables sont divisées en une grande quantité de portions inégales, dont chacune est enclose, pour ainsi dire, & conservée invariablement dans les mêmes bornes, par le moyen des pierres dont je viens de parler. Elles leur servent de limites, & elles ne sont pas plus changées, ni violées par qui que ce soit, que celles du temps des premiers Romains, que leurs ancêtres avoient dédiées à leur Dieu *Termes*, il en résulte qu'un Kildien regarderoit comme impossible, quelque avide & quelqu'adroit qu'il fût, de nuire à ses voisins, en s'emparant de

plein & unanime de la République; nous avons auſſi lieu de croire que ces Tribuns laïcs, ou ces Légiſlateurs Eccléſiaſtiques auront formé un corps de Loix Agraires pour l'uſage de ce petit état ; & quoiqu'il ſoit difficile de déterminer ſi ces Légiſlateurs étoient Prêtres ou Laïcs, quoiqu'il ſoit plus vraiſemblable qu'ils étoient du premier ordre ; il eſt évident qu'ils ont eu aſſez d'adreſſe ou de vanité, pour donner myſtérieuſement des noms ſavants à chaque portion de la terre qu'ils diſtribuoient aux Membres de la Société, que leur connoiſſance ſupérieure, ou leur caractère d'hommes publics leur donnoit droit de diviſer ſous la dénomination qui leur plaiſoit ; mais une longue ſuite de ſiècles, les oreilles incorrectes d'un peuple ignorant, & cette manière vicieuſe de prononcer les mots auquel les Kildiens ſont attachés d'une façon incorrigible,

doit avoir altéré & dégradé les noms originaux qui avoient été donnés à la plus grande partie ou plutôt à toutes les portions de terreins labourables. Parmi les moins étranges, ſont les diviſions des terres appellées *multum agria*, *multum taurus*, *multum favere*, ou *multum fodere*, *Queen o Scotland dotteros* ou la *Doctor's ground*, *Lan-Phalin* ou *Paul's diviſion*. (1) Il eſt

(1) Quoiqu'on ne puiſſe pas expliquer exactement la ſignification de ces mots, je crois cependant d'après leur étimologie latine, qu'on pourroit les interpréter ainſi: *multum agria*, le champ très-fertile, *multum taurus*, le champ difficile à labourer, *multum favere*, ou *multum fodere*, le champ à labourer profondement. *Queen o Scot* le champ de la Reine, *Land Dotteros*, ou la *Doctor's ground*, le champ du Docteur, *Lan-Phalin o Paul's*, diviſion de la portion de Paul.

clair que ces noms furent inventés par des hommes qui avoient quelque notion des langues latine & angloiſe.

Le ſol qui entoure le village de Saint-Kilda, quoique pauvre par ſa nature, eſt rendu extrêmement fertile par la ſingulière induſtrie & la bonne judiciaire des laboureurs; ils préparent & fertiliſent chaque pouce de leur terrein, de façon à le convertir en une eſpèce de terreau; tous les inſtruments d'agriculture, dont ils font uſage, & que ce travail requiert en effet d'après leur ſyſtême, ſont une bêche, un maillet, & un rateau ou une herſe; après avoir retourné la terre avec la bêche, ils la ratiſſent ou la herſent avec beaucoup de ſoin, en ôtant chaque petite pierre arrachant chaque racine nuiſible, ou les plantes qui y ont cru, & qu'ils rencontrent dans leur chemin, & écraſant chaque motte de terre juſqu'à ce qu'ils l'aient

réduite en pouſſière. (1) Auſſi-tôt que cette opération eſt finie, ils ſèment leurs petits champs, les recouvrent enſuite avec une eſpèce d'éngrais très-eſtimé, dont je parlérai dans la ſuite; s'ils ont intention d'avoir une moiſſon d'orge, ils emploient un engrais d'une eſpèce plus commune; s'ils n'ont ſemé que de l'avoine. Ceci fait, ils lés herſent denouveau & les abandonnent aux ſoins de la providence (pour me ſervir de leur expreſſion) avec la ferme perſuaſion que leur honnête induſtrie ſera amplé-

(1) Virgile approuvoit cette partie du ſyſtême d'agriculture de Saint-Kilda; il y a environ dix-huit cens ans, & aſſure dans les vers ſuivants qu'il ſera toujours couronné par le ſuccès.

Multum adeo raſtris glebeas qui frangit inerto,
Vimineasque trahit crates juvat arva neque illum;
Flava Ceres alta necuiquam aſpectat Olympo.

Celui qui briſe les mottes de terre avec le rateau & a herſe rend ſon champ très-fertile, & la blonde Cérès ette ſur lui du haut de l'Olympe un regard favorable.

ment récompenſée, à moins que Dieu ne maudiſſe leurs terres en punition de leurs péchés.

Il eſt certain qu'un petit nombre d'arpents bien préparés de cette manière à Saint-Kilda, procurera plus de profit au laboureur qu'un beaucoup plus grand nombre cultivés groſſièrement, & avec précipitation, comme on a coutume de faire dans les autres Iſles Occidentales. (1) Le peuple de Saint-

(1) Les Conſuls & les Dictateurs de l'ancienne Rome, n'avoient en partage qu'un petit nombre d'arpents, mais comme leur terrein étoit très-fertile, & diviſé avec une ſage économie en petites portions, je dis petites (relativement à notre eſtimation ſur ce qui conſtitue une ferme) quoiqu'aſſez conſidérable pour fournir aux beſoins d'une famille induſtrieuſe. Ces terres produiſoient de quoi nourrir, quoique ce ne fût que dans une petite partie de l'Italie, un peuple plus nombreux que tout celui de cette contrée avec ſon revenu actuel n'eſt à préſent capable d'en entrete-

Kilda, ſème & moiſſonne de très-bonne heure, je veux dire plutôt qu'aucun de leurs voiſins de la côte occidentale de l'Ecoſſe. Le ſol, ainſi que je l'ai déjà remarqué, eſt très-raboteux, & nullement ſpongieux. La chaleur du ſoleil réfléchi par les montagnes & les rochers dans les vallées inférieures qui ſont vis-à-vis du Sud-Eſt, doit,

---

nir. Il eſt impoſſible de ſupputer avec quelque degré de certitude la multitude prodigieuſe d'hommes que la terre de Canaan nourriſſoit autrefois, ſans le ſecours d'aucun commerce, quoiqu'elle fût aſſez raboteuſe & d'une étendue médiocre, à moins que nous ne réſolvions ce problême en le ſoumettant aux mêmes cauſes naturelles, de la grande induſtrie appliquées à de petits domaines. Quand un peuple eſt parvenu à s'adonner au commerce, & qu'il eſt par conſéquent obligé de maintenir des armées ſur pied, on peut mettre en queſtion avec fondement, ſi dans ce cas, les terres propres au labour doivent être partagées dans des portions auſſi peu conſidérables.

dans l'Eté, avoir beaucoup d'intenſité, & quoique le climat ſoit très-pluvieux, le bled doit par ces raiſons croître très-vîte, & murir promptement. Je vis l'orge de cette Iſle vers le commencement de Juin, & j'obſervai que ſa tige étoit plus haute que je ne l'avois vu par-tout ailleurs dans cette ſaiſon.

La moiſſon eſt communément finie à Saint-Kilda avant le commencement de Septembre, & ſi elle n'étoit pas faite alors, elle ſeroit preſque entièrement détruite par les orages de l'équinoxe. Tous les Inſulaires des côtes occidentales ont grande raiſon de craindre la furie des tempêtes de l'Automne : ces fléaux, joints aux pluies exceſſives dont ils ſont innondés généralement pendant ſept ou huit mois de l'année, ſont les plus grands malheurs qu'ils éprouvent, & les Kildiens ſont encore les plus mal partagés de tous ſur

cet objet. (1) L'orge & l'avoine ſont les ſeules ſortes de grains qu'on connoiſſe à Saint-Kilda, & le ſol ne paroît pas propre à aucun autre. On apporte tous les ans à *Harris* cent boiſſeaux d'orge, ſelon la meſure des anciens montagnards, & aucune de toutes les

---

(1) Quelques perſonnes qui ont paſſé pluſieurs années, ſoit à Saint-Kilda, ſoit dans les Iſles adjacentes, ſont convaincues qu'il n'y a aucune hyperbole poétique dans la deſcription que donne Virgile de ce qu'il a vu probablement dans les montagnes d'Italie, près des Alpes ou de l'Appennin.

Sæpè ego, cum flavis meſſorem induceret urvis
Agricolà, & fragili jàm ſtringeret hordea culmo
Omnia ventorum concurrere prælia vidi:
Quæ gravidam latè ſegetem ab radicibus imis
Sublimè expulſam eruerant ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem ſtipulasque volantis.

GEORG. I. v. 316.

J'ai ſouvent vu au moment de la moiſſon les vents déchaînés avec fureur les uns contre les autres arracher les épics juſque dans leur racine, & ſe jouer dans les airs de l'unique eſpérance du laboureur.

autres Isles occidentales, n'en produisent point d'une aussi bonne espèce. Ce n'est que depuis peu que l'usage des pommes de terre a été introduit chez ce peuple, & jusqu'ici il n'en a cultivé qu'une petite quantité.

Ce que les Naturels du pays appellent *jardin* dans toute l'étendue de cette *terre* (car c'est ainsi qu'ils nomment leur Isle principale) n'est guères autre chose qu'une partie de terrein, enclose, peu considérable, où ils plantent quelques choux. On a observé que le bas peuple faisoit beaucoup plus de cas des potagers, il y a quelques années dans les Isles occidentales qu'ils n'en font à présent, depuis qu'on y cultive généralement des pommes de terre, & avec un succès extraordinaire. La raison en est évidente & le même motif détournera probablement les Kildiens de tenter aucune amélioration dans ce qu'ils appellent leurs jardins.

Le terroir de la partie qui eſt au Nord-Oueſt de l'Iſle eſt incomparablement plus fertile dans quelques-unes de ſes portions que celui qui eſt autour du village. *L'Intendant*, ou ſous une autre dénomination, le Gouverneur obtint de quelques perſonnes du peuple, il y a un petit nombre d'années, de faire une expérience ſur deux ou trois petites parties de terrein en les retournant & en les ſemant, mais le tuyau étoit ſi abondant, & les tiges ſi foibles que tout étoit couché avant que les épics fuſſent entièrement formés. D'après cette expérience qui fut ſans ſuccès, ils tirent un argument ſans réplique, & ils penſeroient la même choſe de tous les eſſais du même genre qu'on pourroit leur propoſer dans la ſuite. Mais leur objection la plus raiſonnable & la plus victorieuſe contre toutes les améliorations de cette eſpèce eſt l'inconvénient fâcheux de manquer de la

partie la plus fine de leur gazon : car ils ne doutent pas qu'ils ne le perdissent en grande partie, si ce riche terrein étoit une fois cultivé. En effet leur bétail procure beaucoup plus de bénéfice au Gouverneur qu'à eux-mêmes, parce qu'il a un ancien droit acquis sur tout le lait que ce bétail fournit, depuis le commencement de Mai jusqu'après la Saint-Michel, il leur est cependant d'un avantage assez considérable en ce que leurs femmes & leurs filles sont employées à traire les troupeaux, mais malheureusement tout le profit ne leur en appartient en propre que dans la saison où le lait leur est moins utile (servitude semblable à celle des Cananéens que leurs maîtres condamnèrent à couper du bois & à tirer de l'eau en punition d'un crime dont les Kildiens ne furent jamais coupables).

Un autre motif de découragement,

dont les conſéquences ne ſont pas moins importantes, eſt que le Gouverneur aura toujours le pouvoir de faire le monopole ſur tout le commerce de cette Iſle, ſi l'on peut s'exprimer ainſi; ou ſous une autre forme, de s'emparer de tout ce que le pays produit, à l'exception de ce qui eſt néceſſaire à la vie des habitans; ou de les rendre propres au labour, plutôt pour ſon bénéfice que pour les véritables propriétaires; & cet abus n'eſt pas aiſé à réformer: en effet, leur ſituation eſt ſi malheureuſe, qu'il y a tout lieu de craindre qu'ils ne ſoient par la ſuite entièrement dans la dépendance d'un ambitieux qui envahira aiſément toutes les petites productions de l'Iſle, & gouvernera la République avec une verge de fer, à moins qu'il ne ſoit retenu par l'honneur & la conſcience, ou un degré d'humanité très-rare.

D'après l'exposé que je viens de faire de leur véritable position, il est aisé de juger que les Kildiens ajouteroient fort peu à leur bonheur en semant une beaucoup plus grande quantité de bled que leurs terres n'en produisent maintenant ou qui excéderoit celui qui leur est nécessaire pour se nourrir.

CHAPITRE III.

DES maisons de Saint-Kilda, des étables & du temple de Druïdes dans l'Isle de Boreray.

AU côté oriental de l'Isle, à la distance d'un quart de mille de la baie, est un village dont j'ai déjà parlé plus d'une fois ; c'est dans ce lieu que tout le corps de ce petit peuple vit rassemblé comme les habitants

tants d'une ville ou d'une cité, toutes leurs maiſons ſont bâties en deux rangées très-régulières, & vis-à-vis les unes des autres, avec une eſpèce de chauſſée au milieu qu'ils appellent la *rue*.

Ces habitations ſont conſtruites & tournées d'un manière très-extraordinaire ; le toît de chaque maiſon eſt plat, ou à peu près comme celui des maiſons de quelques Nations orientales ; je ne crois pourtant pas que perſonne puiſſe même ſoupçonner que les Kildiens aient emprunté d'elles la forme de leurs bâtiments ; elle leur a été enſeignée par leur propre raiſon, que l'expérience a confirmée.

Le lieu que le haſard leur a aſſigné en partage, eſt particulièrement ſujet à de violentes bouffées de vent, & même à de furieux ouragant ; ils ſont perſuadés que ſi leurs maiſons étoient plus élevées qu'elles ne ſont, le premier hiver orageux les renverſe-

roit, & qu'ils en ſeroient écraſés. C'eſt pourquoi la méthode qu'ils ont de faire leurs toîts beaucoup plus plats qu'on n'a coutume de les conſtruire, n'eſt pas une précaution tout-à-fait inutile.

Les murs de ces bâtiments ſont faits d'une eſpèce de pierres très-inégales, & très-raboteuſes, aſſemblées à la hâte, ſans chaud ni mortier, à la hauteur de huit à neuf pieds.

C'eſt dans l'épaiſſeur des murs qu'on place les lits, ils ſont couverts de pavillon & aſſez larges pour coucher trois perſonnes; dans le côté de chaque lit eſt une ouverture en forme de porte, laquelle eſt trop baſſe & beaucoup trop étroite pour l'objet auquel elle eſt deſtinée.

Toutes les maiſons des habitants ſont diviſées en deux appartements par des murs de ſéparation : dans le plus grand des deux qui eſt près de

la porte, ils renferment leurs beſtiaux pendant tout l'hiver; l'autre eſt deſtiné pour la cuiſine, la ſalle & la chambre à coucher.

On jugera aiſément qu'une race d'hommes & de femmes élevée à Saint-Kilda doit former une génération très-mal propre & très-groſſière en tout point; & j'avoue qu'il eſt impoſſible de les défendre de cette imputation. L'uſage qu'ils ont de préparer une ſorte de fumier qui leur eſt, en effet, d'une très-grande utilité, prouve qu'ils ne ſont pas fort délicats.

Après avoir brulé une quantité conſidérable de gazon ſec, ils en répandent les cendres, avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, ſur le plancher de l'appartement où ils mangent & où ils couchent; lorſque ces cendres ont été bien étendues, ils la couvrent avec une ſorte de terre friable & fertile ſur ce lit de terre; ils en ajoutent

un autre de la même épaiſſeur avec cette eſpèce de pouſſière, dans laquelle la tourbe eſt ſujette à ſe réduire; cette opération faite, ils arroſent, foulent & battent toute cette maſſe de manière à en former un plancher ſolide ſur lequel ils allument auſſi-tôt un feu très-conſidérable, & ne le laiſſent jamais éteindre qu'il n'ait produit un amas de cendres ſuffiſant prêtes à employer. Ils répètent les mêmes opérations, & toujours avec la même exactitude, juſqu'au temps où ils ſément leur orge; il en réſulte que les murs de leurs maiſons ſont réduits aux environs de quatre ou cinq pieds de huit ou neuf qu'ils avoient.

Dans la vue d'avoir aſſez d'eſpace pour accumuler les uns ſur les autres les différentes couches du mêlange dont je viens de parler, les anciens habitants de Saint-Kilda ont aſſez ingénieuſement imaginé de placer leurs

lits dans l'épaiſſeur des murs de leurs maiſons ; ce fut auſſi pour le même deſſein qu'ils prirent ſoin d'élever ces murs à une hauteur beaucoup plus conſidérable qu'on n'a coutume de les faire dans les autres Iſles occidentales.

L'engrais produit par le procédé que je viens de décrire, doit ſans doute être bon, quoique probablement ſon effet ſoit plus actif que durable ; comme il eſt répandu en petite quantité ſur la ſurface de la terre, les parties ignées & ſalines doivent être bientôt diſſipées. Quoi qu'il en ſoit, ceux qui mettent cette méthode en pratique la louent avec excès, ils l'appellent un agent d'un prix ineſtimable, & l'on peut même affirmer ſans exagération qu'un Kildien d'origine ne donneroit pas cet engrais pour tous les diamants du Breſil & de Golconde.

Perſonne ne doute que la propré-

ne contribue beaucoup à la ſanté, & ne prolonge la vie ; cependant malgré les preuves que je viens de donner du peu de délicateſſe des Kildiens ſur cet objet, auxquels je pourrois encore ajouter beaucoup d'autres, je n'ai point remarqué que le peuple de cette Iſle vécût moins que les autres hommes. La ſouſtraction totale de tous les objets de luxe, qui tendent par leur nature à détruire la conſtitution du corps humain, & leur exercice modéré, joints à quelques autres circonſtances, font que la carrière de ces inſulaires eſt preſque auſſi longue que celle des autres peuples qui ont plus ſoin d'éviter la ſaleté ſur eux-mêmes & dans leurs demeures.

Outre les maiſons dont j'ai parlé plus haut, les Kildiens, ont un nombre prodigieux de petites cellules diſperſées dans toute l'Iſle, qui ne ſont bâties abſolument qu'en pierres, ſans qu'il y

entre le plus petit morceau de bois. Ces cellules ont douze ou dix-huit pieds de long, ſur un peu plus de ſept de haut, la largeur dans la fondation eſt à peu près égale à la hauteur. Chaque pierre eſt appuyée ſur celle qui eſt immédiatement au-deſſous, non pas perpendiculairement, mais inclinée en avant, de manière qu'elle s'approche du côté oppoſé de la grotte; c'eſt ainſi que par des degrés inſenſibles, les deux dernières plus élevées, ſe trouvent aſſez près l'une de l'autre pour être couvertes par un ſimple pavillon au ſommet. Pour empêcher la pluie de pénétrer juſqu'en bas par les interſtices qui ſe trouvent entre les pierres, la partie ſupérieure du bâtiment eſt recouverte avec du gazon, qui préſente à la vue une belle pelouſe lorſqu'il eſt nouveau.

C'eſt dans ces petites retraites que

les Kildiens renferment leur tourbe ; leurs œufs & leurs oiſeaux ſauvages ; chaque habitant en a ſa part en proportion de l'étendue de terre qu'il poſſède, ou de la rente qu'il paie au Gouverneur. A en juger par la conſtruction de ces cellules, & le travail qu'elles ont exigé avant que d'être amenées à leur point de perfection, il eſt évident que ſi ceux qui les ont bâties, n'ont pas eu plus de génie que leurs voiſins, des Iſles adjacentes, ils étoient au moins plus induſtrieux que ne le ſont leurs propres ſucceſſeurs.

Sur la peninſule qui termine la large baie au Midi, & qui dans les grandes marées eſt environnée par la mer, & forme par conſéquent une Iſle à tous égards, eſt placé un vieux Fort ruiné appellé par les Naturels du pays *Dun-Fir-Bholg*.

Les pierres dont cet étrange bâtiment eſt conſtruit ſont larges, preſque

quarrées, & doivent par conſéquent avoir été tirées d'un carrière, n'y ayant aucune matière de la même couleur ni de la même ſubſtance dans toute l'Iſle ; il eſt donc évident que ceux qui les ont aſſemblées, connoiſſoient mieux les règles de la conſtruction que les Kildiens d'à-préſent, & étoient probablement d'une plus grande opulence.

Les Antiquaires avec leſquels Martin a eu occaſion de converſer dans quelques-unes des Iſles occidentales, avoient des idées biſarres, ou étoient aſſez profondément ignorants pour prétendre que ce Fort avoit été bâti par les Volſques ; ont-ils voulu parler des Volſques d'Italie, ou des Volſques des Gaules ? Si c'eſt des premiers, ils ſuppoſoient donc que Camille à la tête de ces Volſques Italiens fut employée à bâtir cet édifice des Kildiens ; que Turnus fidele allié de cette hé-

roïne avoit engagé dans les dernières années de ſa vie quelques-uns de ces Rutiliens au même travail dans l'eſpérance d'un heureux ſuccès. Si ce ſont les Volſques des Gaules qui habitoient près des Pyrènées, ces Antiquaires préſumoient ſans doute que s'étant joints avec quelques Ruſſes des bords du Volga, ils leur avoient prêté une aſſiſtance favorable ; la reſſemblance de ces noms, qui en effet ſont les mêmes dans les deux ſuppoſitions, rend ces deux idées également ridicules.

Quelques Hiſtoriens Irlandois nous ont tranſmis le récit circonſtancié des actions de deux illuſtres perſonnages nommés *Partholanus* & *Nemedius*, tous deux originaires de la Scythie près du Tanaïs, & *des Palus Meotides* ; ils prétendent que ces deux héros fondèrent ou conquirent leur Iſle dans les temps les plus reculés. Ces mêmes Hiſtoriens d'après une Chronologie inconteſtable

nous ont donné l'hiſtoire de *Fir-Bholg* qui établit auſſi une Colonie Irlandoiſe, extrêment ancienne, quoique poſtérieure cependant à celle de *Partholanus* & de *Nemedius*. Les ancêtres de *Fir-Bholg* partirent (on ne ſait pas, à ce qu'il paroît, de quel endroit) pour aller en Grèce, ſous la conduite & les auſpices de *Limon Breac*; mais leur poſtérité cruellement opprimée dans ce lieu, s'empara d'une flotte qui appartenoit à leurs perſécuteurs, & vogua en Irlande où elle fit des prodiges de valeur.

On ne peut pas nier que les Ecoſſois qui habitent les plaines, & quelques-uns parmi les Montagnards, n'aient, pendant pluſieurs ſiècles, prétendu ſans aucun fondement, qu'ils deſcendoient des anciens *Hibernois*; ce qui, à mon avis, donne la vraie raiſon pour laquelle le Fort de Saint-Kilda porte l'illuſtre nom de *Dun-Fir-*

Bholg (1), d'après l'idée populaire.

On a donné auſſi l'autre raiſon ſuivante. On conſerve parmi le peuple de cette Iſle une tradition, qui lui perſuade qu'un nommé *Maſquin*, Corſaire Irlandois, fut le premier qui s'établit dans leur pays avec une colonie compoſée de ſes compatriotes ; mais quelle qu'en puiſſe être la cauſe, il y a ſujet de s'étonner que des hommes raiſonnables aient imaginé d'élever un monument auſſi coûteux, dans un lieu ſi éloigné, que la nature a rendu preſque imprenable dans toutes ſes parties, à moins que nous ne ſuppoſions qu'ils craignoient d'y être pourſuivis & maltraités.

Si je ne craignois pas qu'on taxât mes conjectures de chimères, je ne ferois point de difficulté d'avancer que je ſoupçonne les anciens *Hibernois*

(1) Fort de Fir-Bholg.

de tirer leur de nom *Fir-Bholg* des mots celtiques, *Fir* hommes, & *Bholg* ou *Bulg*, qui conformément à *Feſtus Pompeius*, ſignifie parmi les Gaulois une poche de cuir, ou un ſac fait de peau; les Irlandois eux-mêmes & les Montagnards d'Ecoſſe, ont retenu ce mot dans leurs langues juſqu'à ce jour. Un ancien Romain (1) parle d'un homme dont la gourmandiſe étoit exceſſive, qui mettoit toutes ſes eſpérances & ſa félicité dans un ſac de cette eſpèce; & l'on peut aſſurer peut-être, ſans bleſſer la vérité, que les Hibernois des ſiècles les plus reculés, avoient à peine parmi leurs petits uſtenſiles ou leurs effets, aucune choſe qui fût d'un prix plus eſtimable

(1) *Cum bulga cœnat, dormit,*
Lavat, omnis in una
Spes hominis bulga.

LUCII, SATYRA 6.

Il mange, dort & prend le bain avec ſon ſac; toutes ſes eſpérances ſont renfermées dans ſon ſac.

que des ſacs à peu-près du même genre. Leurs meubles pendant tout le temps qu'ils étoient dans leurs maiſons devoient être en petite quantité, & lorſqu'ils étoient employés dans des expéditions militaires, il eſt certain qu'ils portoient & renfermoient, ainſi que quelques autres peuples, leurs proviſions dans de pareils ſacs.

Il faut convenir que le nom de *Fir-Bholg* eſt un mot injurieux d'après ſon étimologie; mais cette objection ne peut jamais être ſolide contre ſa propriété & ſa juſte application; on ſait depuis long-temps que les noms de *Cymbres*, de *Saxons*, d'*Allemands*, de *Pictes*, d'*Ecoſſois*, de *Brigantes*, de *Pœones*, de *Cyclopes*, de *Baganidæ* & pluſieurs autres que portent de puiſſantes tributs & des nations entières, étoient dans l'origine des noms honteux, quoique dans la ſuite ils ſoient devenus fort honorables.

Le monument le plus curieux, & qui ſuppoſe le plus d'induſtrie dans tout le territoire de cette petite République, eſt une maiſon bâtie ſous terre à Boreray. Je donnerai dans la ſuite une deſcription de cette Iſle ; je parlerai ici ſeulement de la maiſon & d'un autre édifice, lequel, à mon avis, reſſemble beaucoup à un temple de Druides.

Il y a pluſieurs ſiècles (il n'eſt pas poſſible d'en aſſigner préciſément l'époque) qu'un homme entreprenant, nommé *Staller* ou *l'homme des rochers*, animé de l'amour du bien public, ou plutôt très-ambitieux, ſe fit le chef d'une révolte contre le Gouverneur, il ſe mit à la tête d'un parti qu'il engagea dans ſa conſpiration injuſte ſous le vain prétexte qu'il ne combattoit que pour recouvrer la liberté ; il s'empara de *Soay*, s'y établit pendant quelque temps, & y conſtruiſit

une eſpèce de bâtiment fort étrange pour lui & ſes complices. Cet événement eſt d'une date très-ancienne, mais la ſingularité de ce monument en atteſte en quelque façon l'autenticité.

Cette maiſon a dix-huit pieds de haut, & ſon ſommet eſt preſque au niveau de la terre dont il eſt environné; en bas il eſt d'une forme circulaire, & toutes ſes parties ſont diſpoſées de manière qu'une ſeule pierre en forme le toît; en ôtant cette pierre, la maiſon eſt ſuffiſamment aërée; au milieu du plancher eſt un large foyer, & autour des murs eſt une eſpèce de banquette pavée, ſur laquelle ſeize perſonnes peuvent être aſſiſes commodément; il y a quatre lits dans cette maiſon couverts d'une voûte en pierre; chacun de ces lits eſt aſſez grand pour que quatre hommes puiſſent y être couchés, & chacun a une entrée ſéparée; les diſtances entre ces différentes ouvertures reſſem-

blent en quelque façon à autant de piliers.

Le rebelle (ou plutôt l'ami de la liberté) qui fit conſtruire cette caverne artificielle avoit ſans doute d'aſſez bonnes raiſons pour juſtifier un goût d'architecture auſſi biſarre. En effet, il eſt moralement certain qu'il doit avoir manqué de bois pour bâtir dans la méthode ordinaire; il devoit craindre d'ailleurs que l'ennemi n'envahît ſon petit Royaume pendant la nuit. Nous devons ajouter auſſi que lui & ſes camarades étoient en danger de périr pendant le froid de l'hiver. Toutes ces conſidérations doivent donc l'avoir engagé à s'enſevelir ſous terre, pour ainſi dire, avec ſes compagnons pour être plus en ſûreté; ſemblables à ces anciens Germains, dont Tacite nous a tranſmis le récit ſuivant.

« Leur coutume eſt d'ouvrir des » caves ſouterraines qu'ils couvrent

» avec du fumier : leur objet eſt d'avoir
» des lieux de retraite pendant l'hiver,
» & des eſpèces de greniers pour leur
» bled ; ils y ſont garantis des rigueurs
» du froid ; ſi d'ailleurs un ennemi
» fait alors une irruption dans leur
» contrée, il pille ſeulement les lieux
» qui s'offrent à ſa vue ; mais ceux qui
» ſont cachés ou creuſés ſous terre ne
» ſont pas faciles à découvrir ; l'ennemi
» eſt donc déçu par cette induſtrie,
» parce qu'elle exige une recherche
» très-exacte pour trouver de ſem-
» blables demeures (1).

(1) Quel prudent motif avoit pu déterminer les anciens Germains à recouvrir leurs cavernes avec une grande quantité de fumier ? (*Multa inſuper fimo onerant* : car telles ſont les paroles de l'Auteur.) Pour moi j'avoue que je ne puis le comprendre, même après avoir été inſtruit des raiſons que donne Tacite pour faire uſage de cette méthode, j'ai de la

Les pierres dont eſt bâtie cette étrange habitation, ſont exactement ſemblables à celles de *Dun-Fir-Bholgs*; mais que ce fugitif ait pu ſe procurer des outils pour les tirer d'une carrière, que lui & ſes compagnons, aventuriers, qui étoient ſeulement au nombre de ſeize, aient pu achever ce bâtiment dans une ſeule ſaiſon, qu'ils aient pu ſe nourrir dans cette Iſle pendant pluſieurs années

---

peine à m'empêcher de ſoupçonner que le texte n'ait été corrompu; car en le liſant tel que je l'ai maintenant ſous les yeux, je vois qu'il devroit y avoir *multa inſuper humo* (1) qui ne forme qu'une très-légère altération du premier; mais le raiſonnement ſeroit mieux fondé, les idées & les mots pour les exprimer, moins choquants, & la pratique des Germains plus conforme à celle des Arméniens, des Sarmates des anciens Ecoſſois, & de quelques autres nations.

(1) Beaucoup de choſes par-deſſus la terre.

dirons-nous des Anachoretes parmi les premiers Chrétiens ?

L'ambition, de même que l'abus de la Religion, produit d'étranges effets ſur l'eſprit humain ; & ſi ces principes des actions viennent à germer dans le même cœur, ils doivent opérer d'une manière très-extraordinaire.

Si quelques Eccléſiaſtiques chrétiens pouſſés par la ſuperſtition, l'avarice & l'entouſiaſme, ou quelque principe encore plus puiſſant, ont été aſſez dominés par ces paſſions pour les engager à fixer leur ſéjour à Saint-Kilda, ſeroit-il étonnant qu'un Prêtre des Druides, excité par quelques-uns de ces motifs, ſe fût établi dans ce lieu pour y former un petit empire ſpirituel ?

Il eſt vrai qu'il n'y a point de chêne dans la moderne *Hirta*, mais s'il eſt certain qu'un arbre de cette eſpèce n'y a jamais exiſté, & qu'un Druide

ne pouvoit pas exercer ſes fonctions ſacerdotales ſans *gui-de-chêne* ou des feuilles de ce bois ſacré (circonſtance trop importante cependant pour avoir été oubliée par Céſar dans le compte qu'il rend de cette ſecte fameuſe.) Un Prêtre de cette Religion ne pouvoit-il pas tranſporter, de quelqu'autre pays, cette ſubſtance d'une néceſſité ſi indiſpenſable dans l'Iſle de Saint-Kilda ? Pline & aucun autre Auteur n'a avancé que les feuilles & le fruit ſacré de cet arbre fuſſent inutiles ou profanes à moins qu'ils n'euſſent été cueillis nouvellement ou arrachés d'un chêne de manière qu'ils fuſſent encore tout frais pour pouvoir ſervir aux ſaints rites. Dailleurs il eſt probable que Saint-Kilda produiſoit quelques arbres, & peut-être même des chênes du temps du Paganiſme.

Pour moi j'avoue qu'il me paroît très-vraiſemblable que le bâtiment

circulaire qui eſt à Saint-Kilda, autrement dit Boreray, doit avoir été un temple payen. Il eſt évident en effet qu'on n'a pu avoir deſſein d'en faire un lieu propre à rendre la juſtice, ni pour le couronnement d'un Roi, ni d'un monument pour les morts, ni pour tranſmettre à la poſtérité la mémoire d'une bataille; & d'un autre côté, il eſt difficile de concevoir à quel autre uſage il peut avoir été employé, ſi ce n'eſt à celui de la Religion.

La maiſon de *Staller* qui eſt à peu de diſtance de cet édifice doit avoir été long-temps à bâtir, a exigé une grande dépenſe & beaucoup de tranquillité. Je ſoupçonne fort qu'un Druide en a été auſſi le fondateur, & que les Prêtres de cette ſecte (hommes paſſionnés pour la retraite) peuvent y avoir habité. Je conçois qu'une objection plus ſpécieuſe que ſans réplique

réplique peut être avancée contre cette idée ; mais ſi quelqu'un trouve mon opinion ſur cet objet, ſans fondement, qu'il me permette de lui faire part d'un autre conjecture.

Il eſt certain que quelques Moines chrétiens ont viſité les Iſles d'*Hirta*, & qu'ils y ont réſidé. Il eſt également vrai que parmi ces Religieux, un grand nombre a donné beaucoup de preuves d'induſtrie, & d'une ferme perſévérance dans un travail très-laborieux. Quelques hommes de la même profeſſion & d'une ſemblable capacité, auront tiré les marbres des carrières, les auront taillés & en auront bâti des cellules pour eux & pour leurs ſucceſſeurs. Un Religieux d'un genre auſſi actif, qui ſe trouvant à Saint-Kilda, étant oiſif une partie de la journée qu'il pouvoit donner à ſa récréation, peut, après en avoir conſacré pluſieurs heures aux devoirs les plus eſſentiels de la piété,

avoir formé le deſſein de conſtruire cette maiſon romaneſque, & comme il aura bientôt trouvé que ce travail donnoit du relâche à ſon eſprit, & que s'il parvenoit à le finir, il lui procureroit une habitation commode, ainſi qu'à d'autres; il eſt poſſible qu'il n'ait pas épargné la dépenſe pour la rendre propre à ſes vues; & s'il a eu beſoin du ſecours d'un ou de pluſieurs compagnons pour cette entrepriſe, un frère hermite, ou les eſclaves ſoumis d'*Hirta*, qui penſoient probablement faire un œuvre méritoire de rendre ſervice à un auſſi ſaint perſonnage, lui auront prêté leur aide avec autant d'empreſſement que de plaiſir.

CHAPITRE IV.

DES Egliſes ou des anciens Edifices religieux & de quelques monuments du Paganiſme qu'on trouve à Saint-Kilda.

NOUS avons lieu de croire que le Chriſtianiſme avoit fait quelques progrès dans notre contrée avant le règne de Conſtantin le Grand. Pendant la chaleur de la perſécution générale ſous Dioclétien, quelques-uns qui avoient embraſſé la Religion chrétienne, craignant la cruauté ſans relâche de ce tyran altéré du ſang humain, doivent avoir abandonné le Midi de la Grande Bretagne qui pour lors étoit une Province des Romains, pour aller ſe réfugier dans le terri-

toire des Calidoniens ; nos Hiſtoriens nous l'aſſurent, & rien en effet n'eſt plus probable.

La vie extrêmement auſtère de quelques-uns d'entr'eux, la ſainteté de leurs mœurs, & l'eſprit de leur doctrine les rendirent ſi vénérables, que les pauvres cellules dans leſquelles ils habitoient, ou plutôt ſe cachoient, furent regardées, dans ces temps reculés, comme des lieux ſanctifiés. On bâtit des Egliſes où étoient ces eſpèces de cabanes, & l'on penſa qu'elles ſeroient fort honorées de porter le nom des cellules qu'elles repréſentoient, de même que des ſaints perſonnages qui s'étoient retirés pour quelques temps dans ces humbles hermitages. Tel eſt l'origine des noms qu'on a donnés il y a pluſieurs ſiècles & que porte encore aujourd'hui ce nombre infini d'Egliſes paroiſſiales & de Chapelles tant dans l'Ecoſſe que

dans l'Irlande, qui s'appellent *Kil*, en Gaulois *Cille*, & en Latin *Cella*.

L'Etat Monaſtique a pris ſa naiſſance dans l'Orient, & y étoit déjà établi ſur des fondements ſolides avant que d'être introduit dans les Provinces occidentales de l'Empire Romain. Les cruautés qu'exercèrent les Inquiſiteurs payens, obligèrent pluſieurs des premiers chrétiens à ſe retirer dans les déſerts, & les forcèrent à pratiquer des auſtérités extraordinaires. Ce genre de vie, quoique d'abord volontaire, fut bientôt regardé comme une eſpèce de *règle* très-méritoire ſous quelques Empereurs chrétiens; Conſtantin en particulier, ainſi que ſes fils y donnèrent beaucoup d'encouragement; & à la fin, elle fut élevée au titre pompeux de *Philoſophie divine*.

Il eſt rapporté par deux Auteurs très-reſpectables, *Bède* & *Adamnan*, le premier *Anglo-Saxon*, le ſecond

Ecoſſois, & Abbé de *Jona*, que quelques-uns de ces Philoſophes chrétiens faiſoient des miracles ; la troiſième partie environ de la vie de Saint Colomban, qui a été écrite par *Adamnan*, eſt remplie de faits extraordinaires : il en eſt de même de la vie de Cuthbert que Bède nous a donnée en proſe & en vers ; mais ſoit qu'on ajoute foi à de tels miracles & à d'autres ſemblables, ou qu'on les révoque en doute, nous avons lieu de croire que les Moines de nos Iſles étoient plus utiles que les ſolitaires orientaux, qui négligeoient toute vertu ſociale. Cependant d'après ce goût de mortification qui régnoit univerſellement dans tout le corps monaſtique, auſſi bien que d'après un million de paſſages de l'hiſtoire de Bède, nous ne pouvons nous diſpenſer de conclure que le plus grand nombre des Religieux Anglois

& Ecoſſois étoit fortement attachés aux lieux ſolitaires & écartés, amateur des petites Iſles & plus encore d'exercer ſur le corps pluſieurs genres de macération.

Mais ſi la Providence a jamais déſigné quelque partie du globe propre par ſa nature à être habité par des hermites, Saint-Kilda, ſans aucun doute, doit être une de ces demeures; en effet, il eſt très-difficile que l'imagination la plus exaltée puiſſe ſe former l'idée d'un lieu plus propre aux pénitences volontaires, que cette Iſle ſauvage & preſque inacceſſible; ici toutes les influences pernicieuſes de la mauvaiſe compagnie, toutes les diſtractions de *l'affaire* importante de la vie contemplative, tout ce qui peut flatter les ſens & procurer quelqu'amuſement, en eſt preſque totalement exclus; il étoit en conſéquence très-naturel qu'un dévot zèlé, d'un

caractère ſombre, entendant parler d'un lieu dépourvu de tout agrément, & de tout objet de tentation, conçût pour lui la paſſion la plus effrénée, & ſaiſît la première occaſion de ſatisfaire en ce lieu l'amour qu'il avoit pour la retraite.

Il eſt difficile de déterminer ſi le premier Moine ſolitaire qui ſe retira à Saint-Kilda, vivoit avant Saint Columban, Bridget, Patrice ou Palladius; pour moi je penſe qu'il eſt très-probable que quelques-uns des diſciples de Saint-Columban furent les premiers qui y enſeignèrent le Chriſtianiſme. Cet homme vénérable y envoya un ou pluſieurs de ſes Religieux pour convertir les habitans payens des Iſles Orknay, ainſi qu'il eſt rapporté dans la vie de ce Saint par Adamnan: eh, qui auroit pu empêcher le même ſaint perſonnage d'étendre auſſi ſes ſoins paternels aux

Iſles qui étoient beaucoup plus près de ſon favori Jona; & entr'autres à Saint-Kilda ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on y a dédié un temple à cet illuſtre Abbé, qui, dans le langage du pays, eſt appellé encore aujourd'hui Columbeille. (1) Il eſt bâti à l'Occident du village, & on ne trouve ni autel, ni croix, ni cellule dans ſon enceinte.

Nous ſavons par quelques légendes Irlandoiſes citées par le Docteur Hanmer dans ſa chronique du Royaume d'Irlande, que Saint Columban dédia toutes les Egliſes qu'il fonda, ſoit à Jeſus-Chriſt, ſoit à la Trinité, & de telles légendes ſont des preuves ſuffiſantes dans une ſemblable matière. Le caractére de Bède, de Saint-Columban & de ſes diſciples, donne la plus grande probabilité au compte

(1) Cellule de Columban.

qu'il rend de ces Egliſes ; ſelon cet Auteur, (1) ces hommes reſpectables qui étoient ſéparés du reſte de l'univers, ignoroient abſolument les décrets ſynodaux relatifs à la fête de Pâques, & pratiquoient ſeulement les préceptes de dévotion & de chaſteté qu'ils pouvoient découvrir dans les écrits des Prophêtes, des Evangéliſtes & des Apôtres.

En conſéquence de cette obſervation, l'Egliſe la plus conſidérable de Saint-Kilda eſt dédiée au Chriſt, & eſt appellée ſon temple. Elle fut bâtie en pierre ſans ciment ; ſa longueur eſt de vingt-quatre pieds, & ſa largeur de quatorze. C'étoit autrefois le lieu principal deſtiné au culte dans toute l'Iſle ; maintenant il ne ſert qu'à enterrer les morts.

---

(1) *Voyez* l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Bede, livre 3, chap. 4.

On trouve à Saint-Kilda, à la distance d'un mille du village & au Sud-Oueſt, une Chapelle appellée, dans la langue du pays, le temple de *Brendan*; dans l'intérieur eſt un autel, & au dehors quelques cellules de Moines. Ces dernières ſont preſqu'entières, & doivent par conſéquent être moins anciennes que les Egliſes dédiées au Chriſt & à Saint Columban : Brendan, dans le *Brianin* gaulois, étoit un Saint Irlandois, & ſi nous ajoutons foi aux légendes que cette contrée fournit abondamment, c'étoit un homme très-verſé dans les arts libéraux, & un grand voyageur. Dans le cours de ſes voyages, auxquels il employa pluſieurs années, il viſita les Iſles occidentales de l'Écoſſe; mais avant que d'y aller, il étoit déjà le pere ſpirituel de trois mille Religieux qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains; conformément à l'uſage de ces ſiècles plus ſimples que le

nôtre; tous ces de disciples de Brendan vivoient ensemble dans le pays de Gales, & lui-même étoit contemporain de Saint Columban ; après avoir terminé ses courses & ses travaux, il retourna enfin dans son pays natal, & mourut Evêque de *Kerry* ou *d'Ardfeart*.

Outre le Purgatoire le plus fameux qui porte le nom de S. Patrice en Irlande, il y en avoit encore un autre, quoique moins célèbre en le comparant au premier, qui prit ensuite le nom de Brianin ; nous pouvons conclure de cette circonstance, que sa réputation doit avoir été très-grande ; mais quelque digne qu'il ait été du nom glorieux de Saint ainsi que ses disciples d'une piété égale à la sienne, il est à remarquer que dans l'ancien langage des Bretons Septentrionaux & des Irlandois, ni Brianin, ni aucun autre de ces Illustres Personnages qui

lui furent très-supérieurs en mérite ; ni Saint Columban, ni Bridget, ni S. Patrice non plus, ni même les Apôtres de Jesus-Christ n'eurent dans cette langue leurs noms décorés d'une épithête si glorieuse, tandis que cette qualification honorable fut dans les siècles les plus éclairés, plus libéralement accordée par ceux qui parloient latin & les langues modernes de l'Europe.

Un grand nombre des Eglises fut consacré à Brendan dans les Isles Occidentales. Il y a un petit Temple à Barra, & l'on y voyoit encore son image, il y a quelque tems ; il est vêtu de lin, & enrichi de dons qui sont de peu de valeur comme d'épingles & d'aiguilles ; la portion la plus superstitieuse du peuple de ce lieu, a pour lui une grande vénération. Un des Naturels du pays, d'un esprit, à ce qu'il paroît, plus mondain que religieux, prit la licence de bêcher

une petite pièce de terre qui ſe trouvoit près du temple de ce Saint, le jour même qu'on en célébroit la fête; un de ſes voiſins le reprit très-ſévérement d'un acte d'impiété ſi hardi: le bêcheur qui travailloit alors dans un endroit creux, d'où il ne pouvoit voir la Chapelle, ni être vu de perſonne qui y fut, répondit, en plaiſantant, qu'il n'étoit pas poſſible que Brianin pût l'appercevoir dans le lieu où il étoit. Le Saint vivement provoqué par ce ſarcaſme blaſphématoire, vengea ſon honneur offenſé; la tradition du pays eſt que le Mécréant devint auſſitôt aveugle; après une punition auſſi frappante, les incrédules les plus déterminés de Barra n'oſeroient pas profaner une ſeule minute du temps conſacré à honorer ce Saint.

Le jour de la fête de Brendan ſe célébroit à Saint-Kilda le 27 de Mai, le 16 du même mois étoit marqué

dans le calendrier pour la même célébration ; une erreur d'un ſemblable genre a été commiſe par le peuple de cette Iſle, ou par ceux qui ont formé la table de cette chronologie ſacrée. Le jour ſanctifié autrefois à Saint-Kilda en mémoire de Saint-Columban, tomboit le 16 Juin, & dans le calendrier cette fête étoit le 9 ; cette contradiction paroîtra, ſans doute, à pluſieurs perſonnes, un objet de très-petite importance ; mais ceux qui ont lu l'hiſtoire des diſputes relatives au temps exact où l'on doit célébrer la fête de Pâques, diſputes qui ont produit des animoſités très-contraires au Chriſtianiſme, & qu'un ſchiſme de ſix cents entiers a ſuffi à peine pour terminer, doivent concevoir qu'une controverſe de cette eſpèce a été regardée dans les temps réculés comme une affaire très-ſérieuſe.

CHAPITRE V.

CONTINUATION du même ſujet.

LES Kildiens ſont trop ſenſés ou trop bons Proteſtants pour négliger leurs affaires domeſtiques les jours conſacrés à célébrer les fêtes de Saint Columban & de Brendan : autrefois ils rendoient des honneurs extraordinaires à ces deux Saints, & s'abſtenoient religieuſement des travaux les plus pénibles de l'Agriculture, ce qui n'empêchoit pourtant pas qu'ils ne priſſent grand ſoin en même temps de donner une attention convenable aux autres affaires importantes.

Dans la partie de ces pays montagneux où la Religion Romaine prévaut encore, quoiqu'il ſoit défendu au peuple de cette communion, par

les Loix de leur Egliſe, de travailler au labour, de faire uſage de la bêche & de la faucille dans ces ſaints jours, ſoit qu'ils aient ou qu'ils en prennent la permiſſion, ils emploient leurs temps utilement à vingt autres branches de l'économie rurale; le Prince des Poëtes latins, nous a appris qu'il étoit permis aux bergers d'Italie de deſſécher leurs champs les jours conſacrés à la Religion, quand ils étoient inondés, de battre leur bled, de tendre des piéges aux oiſeaux, de bruler des épines ou des ronces, de baigner les troupeaux bêlans dans des ruiſſeaux ſalubres & de porter au marché l'huile & le fruit (1). Le jour

(1) *Quippe etiam feſtis quædam exercere diebus,*
Fas & jura ſinunt rivos deducere, nulla
Religio vetuit ſegeris prætendere ſæpem
Inſidias avibus moliri, incendere veſpres
Balantumque gregem fluvio merſare ſalubri.

VIRG. GEORG. I. v. 268 & ſeq.

Les Loix divines & humaines ont permis certains ouvrages les jours de fêtes, elles n'ont point défendu

deſtiné à honorer la mémoire de Saint Columban & de Brendan à Saint-Kilda, tout le lait de la République eſt délivré avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe dans les mains du Gouverneur ou de ſon député. Ce dernier diſtribue le tout ſans aucune partialité à chaque homme, à chaque femme, & à chaque enfant, qui en reçoivent indiſtinctement une égale portion.

On ne peut prétendre qu'à une conjecture pour découvrir par qui, & dans quel temps cette coutume annuelle, & qui n'a plus lieu maintenant, a été introduite dans cette Iſle. Bède, à la vérité, rapporte que quelques-uns des Religieux Bretons avoient tout en commun ; il eſt probable que ceux de Jona ont pu ſuivre la même pra-

---

de faire des rigoles dans les champs, d'y planter des haies, de tendre des piéges aux oiſeaux, de brûler les épines & de laver les mouſons dans le courant d'une onde ſalutaire.

tique, en imitation de leurs voiſins, ou peut-être pour ſe conformer à celle des Saints de Jéruſalem du vivant des Apôtres. Il eſt au moins vraiſemblable que ces hommes vénérables, dans des tems règlés, ou dans quelques occaſions extraordinaires, ont ſuivi les pratiques anciennes de célébrer les Agapes ou les fêtes de l'amour fraternel, pendant leſquelles toutes les diſtinctions de puiſſant & d'inférieur, de riche & de pauvre, de vieux & de jeune étoient totalement oubliés. Il eſt vrai que ces fêtes, quoiqu'inſtituées dans une très-bonne vue, ayant donné lieu à de grands abus, ou plutôt à des excès ſcandaleux, furent à la fin entièrement abolies par-tout; mais le peuple de Saint-Kilda n'étoit pas en grand danger de ſe livrer à la débauche. D'ailleurs, ceux qui l'inſtruiſoient, ignoroient peut-être la nouvelle Loi qui abrogeoit l'ancienne;

je vois donc peu de motifs pour douter que quelques-uns de ces vertueux hommes qui tenoient à l'ancienne coutume, n'aient donné la ſanction de leur autorité à une pratique très-innocente dans un lieu ſi hors de la portée du vice & de tous les excès de l'intempérance.

J'aurai occaſion de prouver dans la ſuite que les *Culdées* (1), ſoit un ou pluſieurs de ces Religieux ont viſité cette Iſle à quelques diſtances les uns des autres ; il eſt rapporté par le ſavant Jacques d'Alrymple, dans ſes collections relatives à l'Hiſtoire d'Ecoſſe, que les Moines de cet ordre avoient de certaines choſes en commun, & le reſte en propriété (2). Il le démontre d'après un vieux regiſtre

(1) Eſpèce de Religieux qu'il y avoit autrefois en Ecoſſe.

(2) *Voyez* les collections d'Alrymple, chap. 7.

du Prieuré de Saint-André ; il eſt très-difficile de déterminer après un auſſi grand eſpace de temps, quelles étoient les choſes que les Culdées avoient en commun, & celles qui leur appartenoient en propre, mais il eſt très-croyable que quelques-uns de ces Religieux ont preſcrit la règle obſervée juſqu'ici par les Kildiens, eu égard au lait de leurs troupeaux ou aux fêtes annuelles de l'amour fraternel ; ils ne l'eſt pas moins qu'ils avoient un reſpect particulier pour Saint Columban & Brendan, ce qui eſt prouvé par l'honneur qu'ils leur rendoient de cette manière.

Outre les deux jours de fêtes dont je viens de parler, le peuple de Saint-Kilda en obſerve encore quatre autres ; Noël, le premier jour de l'année, Pâques & la Saint Michel ; les deux premières de ces anniverſaires, ils ſe nourriſſent des meilleures denrées que

fourniſſent leurs terres, boivent très-abondamment & danſent avec beaucoup d'adreſſe & d'agilité; le dimanche de Pâques, ils ſont très-graves & ne ſe livrent point comme dans les autres ſolemnités à cette humeur joyeuſe qui les excite à jouir des plaiſirs de la vie; à la Saint-Micel les meilleurs cavaliers d'entr'eux courent ſur les petits bidets qui ont le plus de vigueur, comme ces Numides ou ces anciens Bretons, ſans ſelle, ni étriers, ni brides. Ceux qui ſe ſont diſtingués dans ces courſes, regardent la gloire & l'honneur qu'ils ont acquis comme le ſouverain bonheur, n'ayant aucune idée de ces dons précieux dont on récompenſe aujourd'hui les vainqueurs, ni des couronnes de palmiers dont les anciens les décoroient.

C'étoit juſqu'à nos jours une pratique univerſelle, parmi les Inſulaires, de préparer dans chaque famille le jour

de Saint-Michel, un pain, ou un gâteau d'une largeur énorme composé de différents ingrédients. Ce gâteau appartenoit à l'Archange & portoit ſon nom; chacun dans chaque maiſon, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques, avoit ſa portion de cette eſpèce de pain de propoſition, & avoit de droit quelque titre à la protection de Saint-Michel. En Irlande on tuoit une brebis dans chaque ménage, qui pouvoit la fournir pour le même anniverſaire, & il étoit ordonné par cette Loi qu'une portion de l'animal ſeroit donnée aux pauvres; cette Loi, & une grande quantité d'autres, furent faites dans ce Royaume pour perpétuer la mémoire d'un miracle ſignalé que Saint-Patrice opéra par l'aſſiſtance de l'Archange, lequel apparut au ſaint homme ſous la figure d'une colombe; le ſecours de Saint Michel étoit néceſſaire dans cette grande occaſion. Le Saint avoit un

jeune Prince Hibernois, fils de Leogarius, & une très-pieuſe Reine à reſſuciter ; ce qui fut effectué. En mémoire d'une action auſſi ſurprenante, on inſtitua, le jour de la fête de Saint Michel, des réjouiſſances publiques où régnoient l'abondance & une bienfaiſance générale (1).

J'ai déjà parlé d'un autel qu'on trouve dans la Chapelle de Brendan ; il n'y en a que quatre dans l'Iſle, dont trois ſont à des diſtances conſidérables des Egliſes. Il y en a une, en particulier, placée au ſommet d'une montagne au Sud-Oueſt, dédiée, ſelon la tradition du pays, au Dieu qui préſide aux Saiſons, c'eſt-à-dire, au Dieu du Tonnerre, des Eclairs, des Tempêtes & du beau temps, pour détourner les punitions infligées par cette puiſ-

(1) *Voyez* l'Hiſtoire générale d'Irlande par Keating. T. 2. L. 2. p. 12.

ſante

ſante divinité. Les anciens Kildiens offroient ſur cet autel des ſacrifices propitiatoires de différentes eſpèces ; un grand nombre immoloient, comme les payens des ſiècles paſſés, une brebis noire à l'Hiver ou à la Tempête, & une blanche au Printemps ou aux zéphyrs favorables (1).

Je ſuis porté à croire que cette idole de Saint-Kilda étoit le *Taranis* des Nations Celtiques, & ce qui contribue à me confirmer dans cette opinion, c'eſt qu'il y a une Iſle ſur la côte d'*Harris* vis-à-vis le lieu où cette idolatrie étoit en uſage, particulièrement ſujette aux tempêtes, & qu'elle devoit avoir emprunté ſon nom de cette Divinité ſauvage & formidable ; on appelle cette Iſle *Taranſey*, nom

(1) *Nigram hiemi pecudem zephiris felicibus album.*
VIRGIL.
(Les Payens) immoloient une brebis noire à la tempête & une blanche aux zéphyrs favorables.

dérivé de Saint *Taran*, être imaginaire. On demandera, sans doute, comment les Kildiens ont pu avoir connoissance du *Taranis* du paganisme ; mais je répondrai que cette terrible Divinité étoit adorée par toutes les Nations Celtiques, & que cette petite République doit avoir tiré d'eux son origine. J'ajouterai de plus que les Danois & les Norvégiens restèrent encore payens long-temps après qu'ils se furent emparés des Isles britanniques, & il est certain qu'ils possédèrent toutes les *Ebudes* pendant plusieurs siècles, & conséquemmnet Saint-Kilda.

La Place où le Peuple de cette Isle offroit ses victimes à *Taranis* est appellé *Mulach-geall*, c'est-à-dire l'Eminence ou la Montagne blanche, nom qui répond exactement à celui de l'Apennin qui est en Italie, comme le *Pentith* de la Grande Bretagne méridionale dans le territoire des

Anciens *Brigants* a la même ſignification que *Ruaimhaill* ou la Montagne rouge de Saint-Kilda.

Les Nations orientales célébroient leurs rites ſuperſtitieux dans les occaſions les plus remarquables ſur le ſommet des montagnes ; il n'y a perſonne qui n'ait lu ou du moins entendu parler des *hauts lieux* dont il eſt ſi fréquement fait mention dans l'ancien teſtament. Les Payens barbares du Nord adoptèrent la même coutume ; toutes ces Nations étoient aſſez ignorantes pour ſe perſuader que leurs Dieux les verroient & les entendroient beaucoup mieux ſur ces éminences, que dans des terreins plus bas ; on peut dire, à la vérité, avec quelque ſorte de fondement qu'ils étoient alors plus près du ciel ; mais la ſolitude, & l'éloignement de ces montagnes étoient les meilleures raiſons qu'ils auroient

pu donner pour juſtifier une ſemblable pratique.

Vis-à-vis d'une autre montagne, qui eſt directement dans le chemin du village de Saint-Kilda, à la vallée, au côté du Nord-Oueſt, on trouve une pierre très-large, blanche & quarrée, ſur laquelle ces Peuples verſoient autrefois, le Dimanche, des *libations de lait*, en l'honneur d'une Divinité ſublalterne qui portoit le nom de *Gruagach*. Selon la croyance de quelques perſonnes d'entr'eux, d'un eſprit foible, & portées à la ſuperſtition, ce *Gruagach* étoit une Divinité d'une humeur gaie, aimant le plaiſir, & aiſée à appaiſer : elle étoit auſſi très-modérée dans ce qu'elle exigeoit de ſes adorateurs. Un petit tribut de lait, quand il étoit donné ſans répugnance, celui d'une ſeule vache en Eté ou en Automne, ſuffiſoit

pour ſe concilier ſon amitié. Le nom de ce Dieu, ſignifie dans la langue gauloiſe, une perſonne qui a de beaux cheveux ou de longues treſſes.

Il n'eſt pas beſoin de dire aux ſavants qu'une épithete dont la ſignification eſt exactement la même, fut donnée à Appollon par les Grecs & les Romains, & que ce Dieu avoit jadis gardé les troupeaux d'*Admete*, Roi de Theſſalie ou de Phera; il paroît évident, d'aprés une inſcription gravée près d'Edimbourg, il y a deux cents ans, que cette Divinité fut adorée par les Bretons, ſous le titre ou le ſurnom de Grannus; les curieux peuvent voir cette inſcription dans l'Hiſtoire britannique de Cambden à l'article de Gadeni. Ce célèbre Antiquaire conjecture très-ingénieuſement que *Grannus* eſt un mot celtique qui ſignifie quelqu'un qui a des cheveux d'une beauté remarquable; pour ap-

puyer cette opinion, il cite un paſſage d'Iſidore, qui prouve que les longs cheveux des Goths étoient appellés *Granni*. J'ajouterai que dans l'ancien langage de cette contrée, *Graine* ſignifie la même choſe : ainſi en admettant la conjecture de Cambden, *Grannus* & *Gruagach* ſont ſynonymes, & comme ces deux mots ont le même ſens, il eſt à propos de rappeller à cette occaſion que les libations deſtinées à *Gruagach*, lui étoient offertes le jour conſacré au ſoleil.

Un peu au-deſſus de la pierre ſacrée que je viens de décrire, (il eſt bon d'obſerver qu'il y avoit une pierre conſacrée à *Gruagach* dans preſque tous les villages des Iſles occidentales,) eſt une petite plaine verte que les Kildiens appellent *Liani-nin-ore*, c'eſt-à-dire la plaine des *ſortiléges*, des *exorciſmes*, ou des *prières*. *Ore* dérivant du mot latin *oro* je prie ; c'eſt en ce lieu que

les Kildiens imploroient les bénédictions de leur Dieu pour le bétail ; qu'ils faiſoient des luſtrations ou ſanctifioient ces troupeaux avec le ſel, l'eau & le feu, chaque fois qu'ils les éloignoient d'un pâturage pour les conduire dans un autre. Par la vertu de cette cérémonie, ils ſe perſuadoient follement avoir conjuré le pouvoir des enchantements, la malignité des ſorciers & la vengeance de tous les mauvais génies.

Les Nations les plus ſages & les plus ſavantes de la Grèce & de l'Italie, firent uſage du feu, du ſoufre & de l'eau luſtrale à peu près dans la même vue ; & un acte de ſuperſtition tout-à-fait analogue à celui de Saint-Kilda, étoit mis en pratique tous les ans, par les (*fratres arvales*) *frères champêtres* de Rome, de même que par chaque laboureur dans le *Latium*. Tibule en

parle fort au long, (1) & je ne crois pas qu'il ſoit inutile d'ajouter que ce même Auteur élégant nous apprend auſſi, (Ovide en fait de même) que les Romains offroient des libations de lait aux Dieux & aux Déeſſes du bétail.

Au deſſous du champ des ſortiléges & des luſtrations, il y avoit une autre belle pièce de terre aſſez étendue & très-fertile en apparence. Le Peuple eſt obſtinément oppoſé à la culture de ce terrein, croyant fermement qu'il doit être conſervé inviolablement dans l'état où il eſt, le regardant comme ſacré, & que ſi l'on étoit aſſez hardi pour le labourer, cette entrepriſe ſeroit ſuivie de la perte de ſes bâteaux ou de quelqu'autre calamité publique. Les Kildiens ont oublié le

(1) Lib. II, Eleg. I.

nom de la Divinité à laquelle appartient cette pièce de terre : mais ſemblables aux anciens Athèniens, & à quelques autres Nations, ils ſont déterminés à tout hazard d'adorer leur Dieu *inconnu*.

J'étois embarraſſé pour leur prouver le peu de raiſon, & même le ridicule, d'une idée auſſi abſurde, & je ne parvins même pas à les perſuader ; ils m'objectoient d'abord la triſte expérience de leurs prédéceſſeurs, & éludoient enſuite mes arguments, en ſoutenant avec une violente opiniatreté que le produit de ce terrein, s'il étoit cultivé, ne compenſeroit jamais la dépenſe ; en un mot, ſi quelqu'un, excepté le Gouverneur, oſoit tenter de faire labourer cette portion de terre ſacrée, je ſuis perſuadé que les Kildiens chercheroient à ſe venger d'un homme auſſi impie. Leur zèle à la vérité ſeroit beaucoup plus ſincère que celui qui

anima Philippe de Macédoine & ſes confédérés contre les irreligieux ou ambitieux Phocéens pour leurs uſurpations ſacriléges ſur le terrein conſacré au Dieu de Delphes.

CHAPITRE VI.

DES Fontaines ſacrées de Saint-Kilda, des Culdées (1) qui y habitoient autrefois ; qu'Hirta eſt le vrai nom de cette Iſle.

L'EAU de fontaine de Saint-Kilda eſt, ſans comparaiſon, la meilleure que j'aie jamais bue ; & l'on en trouve aiſément une quantité inépuiſable dans toutes les parties de cette Iſle ; à cet égard les Naturels du pays ont un très-grand avantage ſur leurs voi-

(1) Eſpèce de Religieux qu'il y avoit autrefois en Ecoſſe.

ſins, dans quelques endroits de *l'Iſle-Longue*, où pluſieurs des habitants ſont dans la dure néceſſité de fournir à leurs beſoins avec une eſpèce d'eau très-déſagréable. En effet, ils la tirent, ſoit des étangs ſtagnants, ſoit en enlevant avec précaution la ſurface de quelques petites ſources peu abondantes qui ſont fortement imprégnées de ſel, & très-ſujettes à tarrir pendant l'Eté. Les lieux où ces peuples trouvent plus convenables de bâtir leurs maiſons, ſont, en général, très-près des côtes de l'Océan occidental, & ſont preſque de niveau à la mer, de manière que les ſources que fourniſſent leurs montagnes, ſont englouties dans pluſieurs lacs dont le pays eſt preſque couvert ou perdues dans des marais profonds avant que d'arriver au bord de la mer. Le terrein de Saint-Kilda n'eſt pas du même genre : les montagnes ſont y exceſſivement élevées.

& preſque couvertes de nuages, il en réſulte que l'eau coule habituellement ſans interruption de ces montagnes, claire, inodore & abondante, après avoir été filtrée à travers les rochers, ſans être altérée dans le plus petit degré par aucune ſubſtance qui puiſſe la rendre nuiſible ou déſagréable au goût.

Il y a dans cette Iſle trois puits ſacrés qui étoient autrefois dans la plus grande vénération. Le plus remarquable d'entr'eux eſt proche de *Camper* ou de la *baie voûtée*; ce puits eſt certainement très-célèbre; les habitants l'appellent *Tobirnimbuad* ou *la ſource de différentes vertus*. Pendant le temps que les Kildiens ſuivoient le rite romain, ils lui rendoient une eſpèce de culte religieux, d'après une perſuaſion très-ferme que l'eau de cette fontaine étoit bénie d'une manière particulière, & qu'en conſéquence elle avoit aſſez de vertu pour opérer

des cures miraculeuſes; parmi la claſſe du plus bas Peuple, il eſt extrêmement difficile de détruire ou de déraciner totalement ces ſuperſtitions qui ont la ſanction de l'antiquité, ſpécialement ſi elle eſt confirmée par quelque heureux haſard qui paroiſſe juſtifier la crédulité des premiers âges; les eſprits foibles, & les ignorants ſeront toujours prêts à conſerver le plus profond reſpect pour des préjugés de cette eſpèce. Il y a même peu de temps qu'une perſonne affligée d'une longue maladie, qui avoit en vain épuiſé la ſcience de tous ceux qui l'entouroient, prit le parti d'aller d'Harris à Saint-Kilda ſous prétexte d'un pélerinage religieux. Son intention étoit d'attendre ſa guériſon du Patron de cette fontaine. C'étoit autrefois un article de foi fondamental dans l'Iſle, que cette eau étoit un ſpécifique ſouverain pour une grande quantité d'infirmités,

particulièrement pour la ſurdité & toutes les affections nerveuſes. Il y avoit un autel près de la fontaine, aux pieds duquel les dévots malades dépoſoient leurs oblations; avant qu'ils puſſent toucher l'eau ſacrée, avec quelqu'eſpoir de ſuccès, leur pratique conſtante étoit de s'adreſſer au génie du lieu avec des ſupplications & des prières; perſonne ne s'approchoit de lui les mains vuides; mais les plus crédules étoient très-économes dans leurs dons; les offrandes qu'ils lui préſentoient étoient les plus foibles hommages qu'ils puſſent rendre à un être ſupérieur qu'il craignoient, ou dont ils eſpéroient des bienfaits; des coquilles & des cailloux; des morceaux de toile ou d'étoffes uſées, des épingles, des aiguilles ou des cloux rouillés étoient généralement le ſeul tribut qu'ils payaſſent à leur Divinité, & quelquefois, quoiqu'aſſez rarement,

de la monnoie de cuivre de la plus petite valeur ; très-fréquemment toute la dépense de l'oblation se réduisoit à donner quelques-unes des petites pierres communes qu'on rencontroit dans le chemin pour se rendre au lieu du pélerinage. En mémoire de nos pères, quelques protestants, peu judicieux, ont coutume de laisser de telles bagatelles en forme de dons, près des fontaines, dans les autres Isles occidentales ; je veux dire dans celles où l'on trouve des fontaines consacrées à quelque Saint, à un Ange en particulier, ou à quelque Divinité, à Dieu, à Jesus-Christ, à la Vierge Marie, à Saint-Columban, à Saint-Cuthbert, ou à Saint-Michel. Mais nous avons tout lieu de croire que les donations faites par ces zélés croyants, qui avoient recours à de telles eaux miraculeuses dans les temps de crédulité dont abusoient des Prêtres adroits, n'étoient pas d'aussi peu de valeur.

Parmi les Payens d'Italie & des autres contrées chaque fontaine publique étoit ſacrée, & les ſacrifices lui étoient offerts auſſi bien qu'aux Déitées qui préſidoient ſur elle. Nous ſavons par Ovide (1) que le Religieux Roi Numa, offroit une brebis à une de ces ſources, de laquelle à peine y avoit-il quelqu'un qui eût permiſſion de boire, excepté deux Divinités champêtres, Faune & Pic. Horace, quoiqu'un des hommes le moins ſuperſtitieux, par condeſcendance, ſans doute, à la coutume des temps & du pays où il vivoit, fit une promeſſe ſolemnelle dans une petite ode très-belle qui en a immortaliſé le ſujet : elle conſiſtoit à faire préſent d'un fort beau chevreau, de vin vieux & de fleurs à une fontaine célèbre dans ſa

(1) *Voyez* les Faſtes L. 3. Année 300. *Fonti Reſi Numa mactat ovem* : Numa immole une brebis à la fontaine Roſe.

maiſon de campagne, ſituée dans le territoire des Sabins; ſoit que le Poëte lyrique parle ſérieuſement dans cette occaſion, ſoit qu'il ſe livre à ſa verve enjouée, il eſt ſuperflu de citer aucun autre exemple.

Mucianus, d'abord le rival & enſuite l'ami de Veſpaſien, vit dans l'Iſle d'Andros, ſi nous ajoutons foi au rapport de Pline le Naturaliſte, une ſource remarquable, qui dans certaines circonſtances fourniſſoit une quantité conſidérable de vin, prodige qui pouvoit arriver en effet, par l'entremiſe de quelque adroit politique. On prétend qu'un Evêque chrétien trouva une autre ſource d'un genre auſſi extraordinaire d'où il jailliſſoit du vin, quoique ce ne fût pas dans tous les temps.

Le ſecond puits ſacré de Saint-Kilda, eſt au-deſſous du village, & coule comme un torrent du ſein d'un

rocher ; à chaque grande marée, la mer l'inonde, mais auſſi-tôt qu'elle ſe retire rien n'eſt plus frais, ni plus doux que l'eau qu'il fournit ; les Naturels du pays l'appellent *Toberi Clerich*. En langue gauloiſe *Clerich* ſignifie la même choſe que *Clerc* en anglois ; ces deux mots ſont une corruption de *Clericus* dans le latin eccléſiaſtique. Les montagnards d'Ecoſſe expriment la fonction la plus baſſe d'un *Bedeau* par le mot *Clericus*. Mais comme le fameux Columban étoit dans les montagnes occidentales de l'Ecoſſe & dans les Iſles appellées le *Clerc par excellence*, ou pour parler le langage de cette contrée *Calum Clerich*, je ſuis porté à croire que la célèbre fontaine de Saint-Kilda que je viens de décrire, a l'honneur de porter le nom de ce Saint ; quoiqu'enſevelie ſous la mer deux fois par jour dans l'eſpace de vingt-quatre heures,

ſon eau n'a jamais de goût ſaumâtre dans le plus petit degré ; il eſt donc aſſez naturel que les Kildiens imaginent qu'un phénomène auſſi extraordinaire doit être l'effet d'une cauſe ſurnaturelle, & il eſt probable qu'un de leurs Miſſionnaires les aura aſſurés que Columban, le Saint le plus renommé de de leur Iſle, & qui avoit le plus grand pouvoir pour opérer des miracles, avoit détruit l'influence, que conformément aux Loix établies par la nature, la mer auroit dû produire ſur cette eau. J'ai oublié d'obſerver que le ſaint Ange, ou la Déitée dont dépendent les effets merveilleux de *Tobirnimbuad*, eſt maintenant un être inconnu, ſon nom étant depuis long-temps enſeveli dans l'oubli.

La troiſième fontaine de Saint-Kilda eſt preſque au milieu du village, & eſt d'un uſage général pour toute la Communauté ; l'eau en eſt douce,

légère & claire comme du cryſtal, le Peuple lui donne le nom de *Toberchilda Chalda*.

Martin dans ſa deſcription des Iſles occidentales, nous apprend que le nom de ce lieu écarté dérive de celui qu'on lui donne en anglois d'un nommé *Kilder* qui y habitoit. J'aurois deſiré que cet Auteur, dont la curioſité étoit grande & aſſez louable à mon avis, eût cherché à découvrir & à inſtruire ſes Lecteurs de quel caractère étoit cet homme, quel étoit ſon emploi, s'il étoit Laïc, ou Eccléſiaſtique, dans quel temps il vivoit, & pourquoi l'Iſle a tiré ſon nom de lui; car pour moi je n'ai pas aſſez de connoiſſance de l'Hiſtoire Civile & Eccléſiaſtique pour ſavoir ſi ce même *Kilder* ou *Kilda* a jamais exiſté dans ce pays ou dans tout autre; ce qu'il y a de certain, c'eſt que les habitants actuels de l'Iſle, ignorent abſolument le nom de ce Patron ou

de ce Héros imaginaire. Nous ſavons à la vérité qu'une Sainte aſſez fameuſe portoit le nom de *Kilda* (1) ; que cette pieuſe femme, dans l'enfance de l'Egliſe Saxone, jouoit un rôle conſidérable, qu'elle fonda l'Abbaye de Whithley (2), qu'elle opéra pluſieurs miracles, ſi l'on peut ajouter foi à quelques anciennes traditions ; qu'elle transforma des ſerpents en pierre qui conſervent encore à préſent à quelques égards leur forme originelle ; que par le pouvoir de ſes prières, elle imprima une malédiction éternelle ſur les oies ſauvages qui infectoient les champs appartenant au Monaſtère, malédiction fatale à ces créatures ſacrilèges, qu'elle s'oppoſa de toute ſa puiſſance aux Miſſionnaires Catholi-

(1) Bed. Hiſt. Eccleſ. L. III, cap. 24 & 25.

(2) Camb. Hiſt. Brit. p. 89 & 906.

ques ; mais il eſt hors de toute probabilité que le nom de cette ſainte femme, où la renommée de ſes miracles aient pénétré à Saint-Kilda, parce qu'on n'y trouve nul veſtige de la première, ni aucune tradition des derniers dans toutes les parties de ce Royaume.

Gilda eſt un ancien Auteur Breton, de qui tous les ſavants ont au moins entendu parler ; il paroît qu'il a été très-pieux, ſi un mauvais caractère & beaucoup d'humeur peuvent ſe concilier avec la vraie dévotion ; je n'ai pas pu découvrir s'il avoit été honoré du titre de Saint ; nous ſavons par quelques écrivains qu'il étoit né près de *Dumbarton*, mais il étoit bien éloigné d'aimer les Ecoſſois, & quand même il eût été dans une diſpoſition plus favorable pour eux, il eſt difficile d'imaginer que les Réformateurs, les Miſſionnaires ou même le Peuple de

Saint-Kilda aient eu quelque liaiſon avec lui, & la moindre vénération pour ſon nom.

On ne peut révoquer en doute que l'ancien Clergé de ce Royaume ne s'appella *Culdées*, *Colide*, *Keledei*, & *Kaledei*; nos Hiſtoriens le rapportent ainſi, & quelques-uns d'eux n'avoient point d'intérêt de parti à favoriſer ſur cette matière : on a objecté en vain que ni Béde, ni Nennius n'avoient fait aucune mention de ces anciens Eccléſiaſtiques. Le nom *Keledei* eſt un mot gaulois, ainſi il eſt tout naturel que l'un & l'autre de ces Auteurs n'aient pas parlé du Clergé Ecoſſois ou Pict de ces temps reculés ſous un nom gaulois, à moins qu'ils n'euſſent voulu, par vanité, donner un *échantillon* de leur ſcience dans la langue gauloiſe, ce qu'ils ont fait tous deux avec très-peu de ſuccès dans quelques autres occaſions.

Le véritable nom originel des Chrétiens qui enſeignoient la Religion dans le Nord de la Grande Bretagne étoit *Gille-Dee*, c'eſt-à-dire, les ſerviteurs ou les miniſtres de Dieu, nom ou titre très-convenable à leur emploi, & ce nom a conſervé juſqu'à préſent ſa première pureté dans une des Iſles Argyleshire, la propriété fut aſſurée à un, ou à pluſieurs de cet ordre d'hommes par la piété de ces temps. Une autre nouvelle Tribu d'Eccléſiaſtiques dont le pouvoir devint à la fin d'une force irréſiſtible, exerça ſon zèle pour chaſſer ces anciens ſerviteurs de Dieu. Long-temps auparavant que ce projet fut mis à execution, leur véritable nom, ou leur ancien titre paſſant par la bouche d'hommes étrangers au langage dont il avoit été tiré, fut corrompu d'abord dans celui de *Keledes* & enſuite les ſavants en formèrent

mèrent *Calides* ou *Cultores Dei*, (1) dont le mot *Culdée* eſt une abbréviation.

Tout ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver de plus, c'eſt que le ſavant Docteur *Lhoyd de Saint-Aſaph*, fut contraint par la force de la vérité à reconnoître que nous avions un Clergé en Ecoſſe, ſous la dénomination de *Culdées* depuis le temps où vivoient Bede & Nennius.

Ce fait étant admis, il n'eſt aſſurément pas déraiſonable de croire que les zèlés Abbés de Jona auront envoyé un ou même pluſieurs Religieux de ce nom, & de cet Ordre à Saint-Kilda dans la vue d'inſtruire & de convertir le peuple de cette Iſle; l'on peut donc ſuppoſer qu'un Culdée, par une idée monaſtique, a pu être, excité d'une manière irréſiſtible par une pieuſe ambition à, ſe rendre de lui-même à Saint-Kilda. Un homme de cette pro-

(1) Adorateurs de Dieu.

ſeſſion, diſpoſé à profiter du bénéfice d'un Hermitage retiré pour aller s'y livrer, par un cours d'auſterités méritoires, à ſon caractère mélancolique, dans une vie ſédentaire, ou pour inſpirer le deſir d'un bonheur ſpirituel à une race de mortels très-ignorants & ſans ſecours, ne pouvoit pas trouver un lieu plus conforme à ſes déſirs. Un homme de cette humeur ſombre, & pénétré de ces principes, auroit été fort admiré à Saint-Kilda; pouſſé par un motif de piété, il ſe ſera peut-être abſtenu de boire autre choſe que de l'eau, ſemblable aux Anachoretes orientaux; la fontaine qui étoit proche de ſa cellule, & qui lui ſuffiſoit pour ſatisfaire ſes deſirs très-modérés, aura probablement pris ſon nom; & comme cet Hermite a dû être un Etranger, & que tout Etranger qui vient des parties éloignées de la Grande Bretagne, particulièrement s'il ignore la

langue des Ecoſſois, eſt appellé par eux *Gaul* ou *Gauldie*, ils auront déſigné cet homme par le nom de *Gille-Dee Gauldie* & la fontaine en ſon honneur *Tobir Childe Chaldie*, ou à peu près ainſi. J'aurai occaſion de démontrer dans un autre endroit de cet ouvrage, que les Kildiens ont ou un défaut particulier dans l'organe de la prononciation, ou au moins une maniére de prononcer très-incorrecte, de façon qu'un nombre infini de mots qui appartiennent à leur langue propre, ſont entièrement altérés par eux ou ont le ſon abſolument changé; ce fait étant certain, on ne doit pas être ſurpris qu'il aient corrompu les mots *Tobir Ghille Dee Ghaueldie Tobir Childie Chauldie*, comme toutes les autres Nations qui ont commis un millier de fautes grammaticales du même genre.

Soit que cette conjecture ſoit vraie

ou fauſſe, c'eſt un objet de peu d'importance, mais le nom de cette fontaine me fait tirer la conſéquence avec plus de probabilité, que l'Iſle n'a pris le nom de Saint-Kilda que depuis peu; quelqu'un regardé, ſans contredit, comme plus ſage ou plus ſavant que ſes voiſins, ſur ce qu'il auroit entendu dire de la fontaine en queſtion, appellée maintenant *Tobir-Childa*, concluroit auſſi-tôt, ſoit avec raiſon, ſoit même ſans motif, que la perſonne, dont ce nom eſt dérivé, étoit un Saint, que ſon nom propre étoit *Kilda*; & que l'Iſle a toujours porté depuis lui celui de *Saint-Kida*, plutôt que celui de *Hirt*, mot *gothique*, & dont le ſon n'a nulle harmonie.

Je ſais bien que le plus grand nombre des Lecteurs fait peu de cas des diſcuſſions étymologiques, je ne ſuis pas moins convaincu que les concluſions qu'on en tire, ſont aſſez

ſouvent téméraires, abſurdes & très-incertaines, quoiqu'elles ſoient le réſultat d'un grand travail d'érudition & d'imagination. L'étymologie de *Britannia*, nom de nos contrées a exercé l'eſprit, le jugement & la plume d'hommes très-ſavants ; de ce nombre, l'un l'a fait dériver de la langue Phœnicienne, d'autres du Latin, quelques-uns de l'Irlandois & d'autres des anciens Celtes ; tous ces antiquaires & ces critiques peuvent s'être trompés, & ſans doute la plupart d'eux ſont dans ce cas, comme je ſuis évidemment dans le même, relativement à ce que j'ai avancé dans deux ou trois pages ſucceſſives, qui peuvent avoir peu de valeur, ou peut-être moins que rien ; quiconque aura eu la complaiſance de parcourir cet Ouvrage, ſans avoir de goût pour les conjectures étymologiques, particulièrement pour celles qui ont rapport à Saint-Kilda, fera

bien de laiſſer la fin de ce Chapitre, & de paſſer au ſuivant ſans s'arrêter plus long-temps ſur des objets auxquels il ne prend point d'intérêt.

Le véritable nom de l'Iſle que nous avons décrite eſt *Hirt*. Celui de Saint-Kilda eſt moderne, & n'a au plus, autant que j'ai pu le découvrir, que cent cinquante ans de date. *Buchanan* l'appelle *Hirta* & *Cambden*, peut-être avec plus de raiſon, *Hyrta*. La mention la plus ancienne qui en ſoit faite dans quelques manuſcrits qui nous reſtent encore, eſt, à ce que je préſume, dans une Chartre accordée par *Jean*, ſeigneur des Iſles occidentales, à ſon fils *Renauld*, & confirmée par le Roi *Robert ſecond*, vers le milieu du quatorzième ſiècle : dans cette Chartre, l'Iſle appellée maintenant Saint-Kilda, porte le nom de *Hyrt*.

Tacite dans ſon excellent petit ouvrage concernant la Germanie, &

les mœurs de ſes habitants, (1) obſerve qu'elle eſt compoſée de ſept différentes Nations dont les *Angles* ſont partie ; qu'elles adoroient une Divinité en commun ; que cette Divinité s'appelloit *Hertus* dont il explique la ſignification par *terram matrem* ; en anglois *Mother Earth* (la mer terre.) Les Saxons, ou la poſtérité des *Angles* dont nous venons de parler, ont fait paſſer le même mot *Hertus* dans la Grande Bretagne méridionale en en retranchant ſeulement la terminaiſon latine. Tout le monde ſait que le mot

(1) *In commune Herthum, id eſt*, terram matrem *colunt, eamque interyenire rebus hominum invehi populis arbitrantur.*

Ils adorent *Herthum* ou la grande mère. Ils ſont perſuadés qu'elle influe ſur tout ce qui intéreſſe le genre humain, & que portée ſur ſon char, elle viſite, avec un ſoin maternel, les différents Peuples qui habitent le Globe.

terre eſt employé dans cette contrée pour exprimer l'idée connue de tout le monde ; que les Romains attachoient à leur mot *terra*. Quelqu'un dira peut-être avec Juſte Lipſe, que Tacite auroit dû écrire *Erthum* ſans aſpiration ; mais un autre Critique très-inſtruit (1) je veux dire *Boxhornius*, nous apprend que la véritable orthographe de ce mot parmi les anciens Germains, étoit *Herta*, *Herda* ou *Herdi*.

Le reſte des dix mille Grecs, com-

(1) *Athertam ſcripſerunt veteres Germani, antiquiſſimæ illæ Gloſſæ noſtræ*, ſolum Herda Herdi, *itaque nihil hic mutandum Boxhornius.* Vide Tacit. *de Mor. Germ. Cap.* 40. *Edit. Gronovii.*

Les anciens Germains ont écrit *Herta* : dans nos plus anciens Gloſſaires, on trouve ſeulement *Herda* ou *Herdi*, ainſi Boxhornius eſt d'avis qu'il n'y faut rien changer. *Voyez* Tacite dans les mœurs des Germains, chap. 40, édition de Gronovius.

mandés par *Xenophon*, après avoir enfin ſurmonté les dangers & les fatigues des diverſes campagnes rapportées dans l'Hiſtoire, ayant découvert la mer du haut des montagnes de *Paphlagonie*, s'écria dans un vif tranſport de joie, *la mer, la mer*; rien en effet n'étoit plus naturel. Mais ſuppoſons maintenant avec le vénérable *Bède* qu'une troupe d'aventuriers, venue de Scythie, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, de la *Germanie*, ou de la *Scandinavie*, ait été le jouet des flots ſur l'Océan ſeptentrional, & qu'après avoir lutté pendant quelque temps avec les plus grands efforts contre les tempêtes, & éprouvé les détreſſes les plus cruelles, ils avoient eu la ſatisfaction inattendue d'apperce-voir enfin la terre, il eſt pour le moins auſſi vraiſemblable qu'elle ſe ſeroit écriée, avec le ton de voix, &

le même raviſſement d'ame, *hert*, *hert* ou *terre terre*.

Sans parler des Picts, plus anciens que Bède qui furent pouſſés, par des vents contraires, conformément à la tradition d'après laquelle il a écrit ſon Hiſtoire ; juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés en *Hibernie*, nous ſavons avec certitude que les Norvégiens & les Danois infectèrent toutes les côtes de ce Royaume pendant pluſieurs ſiècles. Si quelques-uns de ces Pirates ont été chaſſés en avant par des vents de Nord-Eſt, après avoir perdu leur route, ou laiſſé Schetland derrière eux, ils auront naturellement découvert Saint-Kilda plutôt qu'aucune autre Iſle dans l'Océan Deucale-donian. Comme le rocher & les montagnes ſont plus hautes en cet endroit que par-tout ailleurs, ils auront probablement, en faiſant une découverte ſi agréable, crié

avec tranſport *hert*, *hert* terre, terre, ce n'eſt donc pas une idée extravagante de ſuppoſer que ce petit pays, peut, par cette ſeule raiſon, en avoir depuis conſervé le nom. On ne ſera pas ſurpris ſans doute que ce lieu ait été diſtingué dans la langue gothique par un appellatif, au lieu d'un nom propre. On en a fait de même dans les autres langues : la Grande Bretagne s'appelloit autrefois Albion, ſoit qu'on choiſiſſe de faire dériver ce nom de l'Hébreu, du Phénicien, du Grec ou du Latin, & que les ſavants aient eu recours à toutes les langues pour donner l'étymologie de ce nom, ou pour l'exprimer autrement, ſoit que nous le tirions de la vue de ſes rochers, de la hauteur du terrein ou de ſa fertilité à produire le meilleur grain, il eſt évident que le même nom peut avoir été donné, par de ſemblables raiſons, à pluſieurs autres contrées. *L'eau* eſt

très-éloignée d'être un nom propre par lequel une rivière puiſſe être diſtinguée d'une autre, mais combien n'y en a t-il pas eu autrefois qu'on a déſignées par un nom qui avoit exactement la même ſignification ? *Dur*, dans la langue celtique, eſt ſynonime du mot anglois *Water* (eau) & cependant nous ſavons qu'une fameuſe rivière d'Eſpagne n'a pas d'autre nom que celui de *Durius*, comme deux autres dans les Alpes furent appelléés *Duria*: dans les langues Bretonnes & Ecoſſoiſes, *Avion* ſignifie une rivière, & *Uisk* eau; c'eſt par cette ſeule raiſon que pluſieurs rivières d'Angleterre & d'Ecoſſe n'ont été anciennement connues que ſous la dénomination générale d'*Avon* & d'*Iſe Esk* ou plutôt *Uisk*, & ces noms génériques n'ont pas même été entièrement changé par le temps.

J'ajouterai à ces obſervations qu'il y a un promontoire bien connu dans

le Devonshire appellé *Hertneſſ* dont le nom eſt évidemment compoſé de deux mots Saxons ou Danois, *Hert* & *Neſſ*; qui joints enſemble, ſignifient *la fin des terres*, & qui s'accordent auſſi tous deux, quant au ſens, avec *Kintire*, nom gaulois & breton d'un canton dans les parties occidentales de l'Ecoſſe.

CHAPITRE VII.

DESCRIPTION de Boreray & de Soay, des Animaux terreſtres qu'on y trouve, & dans l'Iſle principale.

A la diſtance de deux lieues d'Hirta, & directement au Nord de cette Iſle, il y en a une autre appellée Boreray qui a plus d'un mille anglois de circonférence, elle eſt environnée de rochers perpendiculaires d'une hauteur

prodigieuſe ; à l'exception des deux portions de terre, un de ces rochers eſt preſque auſſi élevé que le fameux *Conagra* ; je ne pus me tenir ſur ſon ſommet que ſoutenu par deux Naturels du pays, encore me ſentois-je un peu étourdi ; la vue des précipices que nous avions devant nous, & l'attitude dans laquelle je les conſidérois, produiſoit ſur mes yeux une eſpèce de nuage qui les obſcurciſſoit.

A la vue d'un océan ſans borne dans toute ſa majeſté terrible, ſur le bord d'un abîme immenſe, contre lequel des vagues, ſemblables à des montagnes, exercent tout leur pouvoir & leur furie ; un ſpectateur qui en eſt témoin pour la première fois doit être frappé d'admiration, & d'une ſorte de reſpect, accompagné de crainte ; mes compagnons n'eurent pas le courage de s'avancer aſſez près pour obſerver ce ſpectacle ſurprenant. Leur effroi

étoit pour les Kildiens une ſcène très-divertiſſante.

De notre bateau au ſommet du rocher la diſtance n'étoit pas longue, mais la montagne étoit ſi eſcarpée, que nous fumes forcés de nous arrêter à trois fois différentes.

A notre retour nous fumes conduits par un vieillard décrépit, à moitié aveugle, qui malgré le fardeau conſidérable qu'il avoit ſur le dos, marchoit devant nous d'une manière très-majeſtueuſe, glorieux de ſon agilité, bien ſupérieure à la notre : il rioit de nos mouvements mal-adroits.

Il eſt impoſſible de marcher ſur ce terrein & ſur tous les rochers adjacents ſans ôter ſes ſouliers : cette chauſſure étant regardée comme très-embarraſſante, on la laiſſe dans le bateau. Les Naturels du pays n'ont que des guêtres de toile conſues avec des plumes : il

eſt à propos d'expliquer le motif de cet uſage.

Tout le gazon de Boreray eſt exceſſivement fin & fort épais, mais très-court; on y trouve une petite pièce de terre qui ne produit abſolument que de l'oſeille ſemblable à celle qui eſt dans le *Campar d'Hirta*. Toute l'Iſle peut nourrir quatre cens brebis, ou environ, & elles ſont prolifiques à un point extraordinaire; je dis extraordinaire, parce qu'entre les autres preuves, les brebis qui ont paſſé le terme de leur fécondité dans l'Iſle d'Hirta, engendrent de nouveau pour pluſieurs années, ſi on les tranſporte à Boreray, ce qui démontre que le pré de cette Iſle eſt ſingulièrement bon, & d'une qualité *fécondante*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi.

Il y a à Boreray une grande quantité de petites maiſons coniques pour

conſerver les œufs & les oiſeaux ſauvages.

Les bâtimens les plus curieux qu'on y remarque, ſont les habitations romaneſques que j'ai déja décrites, je veux dire la maiſon de *Staller* & le temple des Druides.

A l'Occident d'Hirta, à une petite diſtance de cette Iſle, il y en a une troiſième appellée Soay, à peu près de la même étendue que Boreray, qui peut nourrir cinq cents brebis, elles appartiennent au Gouvernement, au lieu que celles de Boreray ſont en propriété à ſes vaſſaux.

L'inégalité du terrein de cette Iſle, eſt cauſe qu'on ne peut parvenir qu'avec beaucoup de difficulté à ſaiſir les brebis, ſoit pour les tondre, ſoit pour les amener à Hirta : c'eſt ſans doute une entrepriſe non moins périlleuſe que hardie de pourſuivre de tels animaux ſauvages dans des chemins en

pente terminés par la mer, ou dans les écueils formés par des rochers immenſes. Les Kildiens ſont peut-être les ſeuls hommes de l'univers qui en ſoient capables, & ſi quelqu'un attribuoit leur intrépidité étonnante dans ces occaſions à la néceſſité, à la faim exceſſive, ou à la crainte du deſpotiſme, je ſerois en droit de lui dire, & même de lui affirmer que l'amour de la gloire eſt, dans pluſieurs circonſtances, le grand principe, & même le ſeul de ces entrepriſes hazardeuſes. A Saint-Kilda les actions de ce genre ſont regardées comme héroïques, & auſſi honorables que dans d'autres pays, de monter à la tranchée, ou de marcher à la bouche d'un canon.

Mais ſi nous mettons à part les principes de l'honneur, le deſir d'acquérir de la réputation & les récompenſes de la bravoure, je ſuis perſuadé

que plus de mille perſonnes préféreroient d'aller combattre une armée ennemie, & s'expoſeroient plutôt à tous les dangers & les horreurs de la guerre, que d'attaquer les paiſibles brebis d'Hirta dans ces hideuſes retraites où elles ſe retirent quelquefois.

Si les vieux beliers ſont chaſſés dans des endroits dangereux & qu'ils ſoient échauffés par l'amour, ils deviennent quelquefois d'une férocité exceſſive. Réduits à la néceſſité de ſe rendre ou à ſe précipiter dans la mer, ils ſe retournent & attaquent ceux qui les pourſuivent.

A l'Occident de Soay, il y a un rocher nud appellé *Plaſte*, & entre *Soay* & *Hirta*, on en trouve un autre qui porte le nom de *Stacki-Birach* : à la diſtance d'un coup de piſtolet de ce dernier, eſt *Stacki-Don* rocher de peu d'importance, & le ſeul de tout le territoire d'Hirta où les oiſeaux ne

font point leur couvée. *Plaſte* & *Stacki-Birach* tirent leurs noms de leurs formes reſpectives ; le premier étant plus applati près de ſon ſommet, & le ſecond ſe terminant en ſpirale.

A l'Occident de Boreray, on apperçoit deux autres rochers connus ſous les noms de *Stack-in-Armin* & de *Ly*, remarquables par leur élévation & le nombre prodigieux d'oiſeaux ſauvages qui s'y retirent. *Stack* dans la langue gauloiſe, ſignifie un rocher piramidal, qui s'éleve de la mer & qui eſt abſolument iſolé ; je ne crois pas qu'il y ait un ſeul mot en anglois qui exprime cette idée complexe. Dans la même langue, *Armin* veut dire un Héros ou un grand homme, & comme cette langue eſt une dialecte de l'ancien celtique ou qu'il en dérive ; qu'on la parloit autrefois depuis l'Eſpagne juſqu'à la mer baltique & au-delà, je ſuis porté à penſer qu'*Arminius* n'étoit pas autre choſe que le titre

ordinaire donné par distinction à ce héros illustre, & véritablement grand homme, qui vainquit Varus & ses légions, combattit contre Germanicus & les meilleures troupes de l'Empire Romain, & fut, pour parler comme Tacite, (1) le libérateur de la Germanie; mais quelque soit cette conjecture, la tradition ne nous a pas conservé le nom, ni les aventures du grand homme, ou du héros dont *Stack-in-Armin* a pris le nom.

Après avoir donné la description du sol & des rochers de Saint-Kilda, je vais maintenant passer à celle de leurs animaux terrestres.

Toutes les vaches de l'Isle principale, (& ce n'est même que les habitants d'Hirta qui élevent du bétail de ce genre) excédent rarement quarante, en y comprenant les genisses. Cette

(1) Annal. Lib. II. cap. ultima.

quoique le Peuple ignore la félicité attachée à la conſtitution du Gouvernement de la Grande Bretagne, & qu'il ſoit accoutumé au joug de l'eſclavage, il n'a cependant pas l'ame auſſi baſſe que ces ſerviles Cappadociens, à qui les Romains offrirent le don ineſtimable de la liberté, & qui le refuſèrent. La dure oppreſſion des charges que les Kildiens ſentent comme les autres hommes, les porte aſſez ſouvent à murmurer en ſecret, & ils ont même autrefois fait quelques tentatives pour recouvrer le droit naturel à toute l'eſpèce humaine.

On peut diviſer les Kildiens en trois claſſes ; ceux qui ſont de la première, poſſèdent ſept ou huit vaches, ceux de la ſeconde, depuis une juſqu'à quatre, & ceux du bas peuple n'en ont point du tout ; chaque animal de de cette eſpèce eſt renfermé pendant l'hiver, & comme l'Iſle produit beaucoup

coup plus de fourrage que les beſtiaux n'en peuvent conſommer, il eſt évident qu'on pourroit, ſans aucune difficulté, en élever beaucoup plus ſi les Naturels du pays ſuivoient leur goût, ou qu'ils trouvaſſent leur intérêt.

Leurs vaches ſont aſſez jolies, quoique très-petites, elles ſont preſque généralement rouges, ou mouchetées, & ſeroient, à ce que je crois, regardées comme une curioſité dans quelques autres parties de la Grande Bretagne; mais il y a lieu de ſoupçonner qu'elles ne pourroient pas y ſubſiſter, quoiqu'elles paroiſſent avoir la même conſtitution que celles de cette eſpèce dans quelques autres petites Iſles de la côte au Nord-Oueſt. Si le bétail qu'on y amène eſt conduit dans des terreins voiſins, où l'herbe eſt quelquefois d'une nature très-différente, il eſt ſujet à contracter une eſpèce de ſtrangurie à laquelle ſuccède en peu

de temps une grande effuſion d'urine teinte de ſang d'une couleur très-foncée ; ſymptôme qui pronoſtique infailliblement la mort prochaine de chaque animal qui en eſt affecté : le pré des Iſles qui rend le bétail ſujet à cette maladie, eſt très-ſalé. L'herbe en eſt exceſſivement fine ſans aucun mélange de bruyère. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas difficile de trouver du gazon qui ait les mêmes qualités ſans en avoir les inconvéniens dans les parties les plus méridionales de l'Ecoſſe ; mais l'embarras eſt d'amener les beſtiaux des petites Iſles, que j'ai maintenant ſous les yeux, dans nos contrées, ſans les expoſer aux dangers dont je viens de parler.

Tous les chevaux de Saint-Kilda ne ſont qu'au nombre de dix, en y comprenant même les poulains mâles & femelles ; ils ſont d'une taille médiocre, mais extrêmement bien moulés,

pleins d'ardeur & de courage. Les plus petits, ici, & dans quelques autres Iſles, portent des fardeaux fort au-delà de l'idée que des Etrangers pourroient ſe former de leur force, d'après leur peu de groſſeur; je penſe qu'on peut avec raiſon attribuer leur vigueur extraordinaire à la qualité de l'herbe dont ils ſont nourris, laquelle eſt très-ſubſtantielle, quoique courte; comme elle croît en général dans un terrein ſablonneux, proche la mer, elle doit par conſéquent être fortement imprégnée de particules propres à enflammer le ſang & à fortifier les eſprits animaux.

Il n'eſt peut-être pas néceſſaire d'avoir à Hirta un plus grand nombre de chevaux; le peuple n'a point d'algue à tranſporter des bords de la mer, comme les autres Inſulaires, & toutes les eſpèces d'engrais, dont il fait uſage, ſont portés par les femmes & les en-

fants, ſans grand embarras, aux différentes pièces de terres auxquelles ils ſont deſtinés, parce que tout le terrein labourable eſt contigu aux maiſons des habitants. Ces derniers vont chercher leurs mottes de gazon ſur le ſommet des montagnes qui dominent ſur le village, & les mettent dans des corbeilles ou des paniers très-larges. Comme l'Iſle ne produit pas le plus petit jet d'aucun genre de bois, & qu'ils doivent naturellement acheter les paniers fort chers, les pauvres gens en prennent le plus grand ſoin, en conſéquence ils les couvrent avec des peaux & en tapiſſent le fond avec des vieux morceaux de drap.

Les Kildiens doivent une grande partie de leur bien être aux brebis & aux oiſeaux ſauvages ; ils ont des troupeaux conſidérables de moutons ; il ſeroit même difficile d'en évaluer le nombre précis dans l'Iſle principale,

le Peuple ayant intérêt à en faire myſtère; en effet chaque homme doit payer un impôt très-lourd au Gouverneur en proportion de la quantité de brebis qu'il poſſède; & très-peu, ſi même il y en a quelques-uns, ne ſont pas aſſez ſcrupuleux pour ne point frauder le droit s'ils le peuvent. Il faut convenir que la tentation de cacher autant qu'il leur eſt poſſible le nombre de leur bétail doit être très-forte; car en conſéquence d'une loi établie relativement à leurs terres, chaque fermier d'Hirta doit payer à celui qu'il appelle ſon maître, le ſecond agneau mâle de chacune de ſes brebis, ſa ſeptième toiſon & ſon ſeptième agneau femelle.

Il y a aux environs de quatre cents brebis à Boreray, & je puis preſque aſſurer qu'il y en a plus de mille dans l'Iſle principale; elles ſont toutes d'une très-petite eſpèce & leur laine eſt coutre & groſſière; elle eſt cependant

plus douce que celle des autres Iſles ; & n'eſt pas ſi bien friſée. J'ai trouvé que le mouton avoit un goût particulier, quoiqu'aſſez agréable ; chaque brebis a deux cornes, & pluſieurs d'entr'elles en ont quatre. Elles ſont étonnamment fécondes : un habitant de Saint-Kilda m'a aſſuré que dans l'eſpace de treize mois, une ſeule brebis avoit augmenté ſon troupeau de neuf autres ; elle avoit eu trois agneaux au mois de Mars, trois dans le même mois de l'année ſuivante, & chacun des premiers ſe trouvant être des femelles, elles en eurent chacune un avant qu'elles euſſent atteint l'âge de treize mois.

CHAPITRE VIII.

DES Oiſeaux maritimes & terreſtres d'Hirta.

VIRGILE, dans ſon ſixième livre de l'Enéide, compare une multitude infinie de triſtes mânes qui errent autour des bords de l'Acheron, d'abord au nombre de feuilles que le premier orage de l'Automne fait tomber des arbres qu'il dépouille de leurs ombrages, il les aſſimile enſuite à un vol conſidérable d'Oiſeaux chaſſés de l'Océan, que le froid de l'hiver oblige d'aller chercher des contrées plus chaudes. (1)

(1) Nombreuſes comme les feuilles qui tombent quand la fraîcheur de l'Automne

Milton n'a pas fait de ſcrupule d'emprunter la première partie de cette ſimilitude ; mais, pour quelque raiſon qui lui a paru ſans doute bien fondée, il a rejetté la dernière dans cette noble deſcription de la chute des anges étendus ſur le lac brulant, frappés du tonnere, & à demi-morts d'étonnement. Il emploie très-heureuſement l'image que Virgile préſente de la chute des feuilles en Automne, mais

---

dépouille les bocages flétris. Nombreuſes comme cette multitude d'oiſeaux, qui ſe raſſemblent pour traverſer avec rapidité la vaſte étendue de l'Océan, lorſque chaſſés par le froid cuiſant de l'hiver, l'inſtinct les conduit dans un climat plus doux, échauffé par un ſoleil plus ardent ; c'eſt ainſi qu'on voyoit cette foule d'ombres étendre leurs mains ſuppliantes, & demander toutes à l'envi qu'on leur accordât un paſſage favorable à leurs deſirs pour ſe rendre à l'autre bord Pitt.

il s'eſt bien gardé de faire uſage de celle que ce Poete tire de la race emplumée (1).

On penſera peut-être que Virgile s'abbaiſſe plutôt que de s'élever dans la ſeconde partie de ſa ſimilitude, car il ne paroît pas y avoir aucune comparaiſon à faire entre le nombre des feuilles & celle des oiſeaux. La comparaiſon de Milton eſt donc plus propre à préſenter une image réelle. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis perſuadé que la ſeule vue

(1) Satan appella ſes légions angéliques, elles étoient couchées à l'entrée de l'Enfer en auſſi grand nombre que les feuilles en Automne qui couvrent les ruiſſeaux de Vallembreuſe ; vallée agréable où les arbres touffus, forment, par leurs branches entrelacées, des voutes ſpacieuſes qui offrent un ombrage délicieux, ou ſemblables aux joncs diſperſés ſur les flots lorſque le furieux Orion a ravagé les côtes de la mer rouge.

des rochers de Saint-Kilda convaincroit que l'idée de Virgile, dans l'exemple que je viens de rapporter, étoit très-exacte. Mais ſans employer un emblême poétique, il eſt littéralement vrai que les rochers de *Boreray*, de *Stack-in-Armin* & de *Ly* ſont en Eté entièrement couverts d'Oyes-*Solan* & d'autres oiſeaux, tellement qu'à une certaine diſtance, ils paroiſſent être autant de montagnes couvertes de neige. Les nids des Oyes-*Solan*, ſans parler de ceux des autres oiſeaux, ſont ſi près les uns des autres, que, lorſque quelqu'un ſe promène entr'eux, les oiſeaux qui couvent ſur l'un & l'autre côté, peuvent toujours ſaiſir ſes vêtements, cependant ils reſtent ſouvent tranquilles juſqu'à ce qu'on les attaque, plutôt que d'expoſer leurs œufs au dangers d'être détruits par les *mouettes de mer*. En même temps un nombre égal vole autour des nids & fournit de la nour-

riture à leurs compagnes occupées à couver. On trouve d'ailleurs une grande quantité d'oiſeaux ſtériles de différentes eſpèces qui habitent fréquemment les rochers de Saint-Kilda.

L'Oye-Solan, ſelon quelques Auteurs, tire ſon nom de *Sociler*, mot gaulois qui ſignifie *avoir la vue perçante*; en effet cet oiſeau découvre ſa proie d'une très-grande élévation & fond ſur elle avec une rapidité incroyable. Il égale preſqu'en groſſeur une Oye domeſtique : ſon bec eſt long, aigu & un peu crochu à la pointe; il eſt blanc à l'exception d'un peu de noir à l'extrêmité de ſes aîles, quand il eſt parvenu à l'âge d'un an; mais avant ce terme, il eſt d'un brun obſcur. Les Kildiens tuent les *Oyes-Solan* avec une grande adreſſe, en déboitant une certaine articulation de leur col très-près de la tête; le reſte du col eſt très-fort, & joint au corps

de telle manière que ſans cet art, il ſeroit auſſi long que difficile de les tuer (1).

Les Oyes-Solan ſe rendent à Hirta dans le mois de Mars & y reſtent juſqu'au commencement de Novembre; avant le milieu de ce mois, ces oiſeaux, & tous ceux qui ont tant de prédilection pour cette côte, ſe retirent vers le même temps dans quelque autres regions qui leur eſt ſans doute plus

(1) L'amuſement ordinaire des Pêcheurs de harengs prouve la force extraordinaire de cet oiſeau. Ils attachent un de ces poiſſons ſur une planche ſous laquelle pend un petit poids pour la faire enfoncer un peu au-deſſous de la ſurface de la mer. *L'Oye-Solan*, après avoir obſervé le hareng, s'abat ſur lui perpendiculairement, & avec une telle violence; qu'il traverſe entièrement la planche avec ſon bec, & par ce moyen il eſt pris ſur le champ par les Pêcheurs.

favorable alors, de manière qu'on ne voit pas un seul oiseau maritime autour de Saint-Kilda depuis le commencement de l'Hiver jusqu'au 15 Février.

On pourroit peut-être, avec quelque fondement, donner pour cause de cette émigration, la rigueur du climat d'Hirta, ou les tempêtes de la mer qui l'environne, ou même encore le départ des poissons dont ces oiseaux se nourrissent, ou enfin par tous ces motifs réunis; pour moi je ne hazarderai point de rien décider sur cet objet. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Oyes-Solan, & quelques autres familles de ces animaux voraces, qui séjournent dans cette Isle plus de la moitié de l'année, se nourrissent principalement de harengs; mais il n'est pas moins vrai que, malgré l'immense quantité de poisson qu'on trouve annuellement sur les côtes de quelques autres Isles occidentales, on

n'y voit pas une ſeule Oye-Solan après la Saint-Michel.

« Les harengs, dit Combden, qui » du temps de nos ayeux, n'arrivoient » dans un nombre auſſi prodigieux, » qu'aux environs de la Norvêge, » habitent maintenant, par la bonté » divine, en très-grande quantité, tous » les ans ſur nos bords. Vers le milieu » de l'Eté, ils quittent l'Océan pour ſe » rendre aux côtes de l'Ecoſſe, d'où » ils viennent après ſur les nôtres; & » depuis la mi-Août juſqu'au mois » de Novembre, il s'en fait une pêche » auſſi excellente qu'abondante, tout » le long de Scarborouch, juſqu'à » l'embouchure de la Tamiſe: enſuite » lorſque le temps devient orageux, » ils s'en vont dans le canal de la » Grande Bretagne, où on les pêche » juſqu'à Noël. De-là après avoir » côtoyé les bords de l'Irlande des » deux côtés, & voyagé autour de

» l'Angleterre, ils retournent dans » l'Océan occidental, où ils reſtent » juſqu'au mois de Juin, & lorſqu'ils » ont jetté leur frai en Ecoſſe, ils re- » viennent de nouveau, dans une » quantité innombrable.

Cambden connoiſſoit sûrement l'hiſtoire & les antiquités de ſon pays, mieux qu'aucun autre de ſes contemporains; mais je ſuis porté à croire, que les harengs étoient connus, & qu'on les pêchoit en Ecoſſe avant le temps qu'il aſſigne à l'établiſſement de cette pêche. Abercromby, dans la vie qu'il nous a donnée de Jacques III, cite une Loi faite ſous le règne de ce Monarque, vers l'an 1370, par laquelle il fut « ordonné à quelques » Lords & à certains Bourgeois de » faire conſtruire de grands vaiſſeaux, » des chaloupes & des paquebots, de » ſe fournir auſſi de filets & de toutes » les autres choſes néceſſaires à la pêche,

Je conviens que cet Auteur n'a pas exprimé en termes clairs, si ces filets, & les autres instruments propres à la pêche, avoient pour objet celle du hareng, mais il est aisé d'en tirer cette conclusion ; d'après le préambule de l'acte qu'il a rapporté. Quoi qu'il en soit, il est certainement hors de doute que l'on trouve maintenant sur les côtes de l'Ecosse une multitude innombrable de cet excellent poisson avant le milieu de l'Eté ; & il est également vrai qu'il jette son frai tous les ans dans notre baie ; la quantité prodigieuse de petits harengs qu'on pêche chaque Automnes dans les Isles occidentales en est une preuve démonstrative, & il est probable qu'un nombre considérable de la plus grosse espèce, a pris son cours autour de cetre côte pendant l'année précédente.

J'ai déjà fait observer que les *Oyes-Solan* font un plus long séjour à

Hirta, que dans aucune autre partie de la mer *Deucaledoniene*, mais ils la quittent avant que les harengs ſe ſoient éloignés des côtes adjacentes. On ignore dans quelle partie du monde, cette race d'oiſeaux, & leurs compagnons de Saint-Kilda ſe retirent aux approches de l'Hiver ; eſt-ce dans l'Océan occidental, la contrée native & le *quartier d'Hiver* des harengs en général ? ou dans quelqu'autre région plus proche du ſoleil ? ou ſont-ils enfin du genre des animaux qui dorment une partie de l'année ? C'eſt à ceux qui étudient l'Hiſtoire Naturelle, ou qui ont eu des liaiſons très-intimes avec des voyageurs éclairés à nous inſtruire ſur cet objet. Pour moi je prétends ſimplement que l'inſtinct infaillible de la Nature enſeigne à ces oiſeaux quels ſont les lieux les plus propres à leur fournir la nourriture, & à changer d'habitation ſelon que la

faiſon leur eſt plus ou moins favorable, ou, pour m'exprimer dans les termes du Poëte, ils ſont dirigés par ce Dieu qui ordonne aux Cigognes, comme il commanda à Colomb d'aller découvrir un autre Ciel & un Univers inconnus juſqu'alors, qui convoqua le conſeil pour cette fameuſe expédition, qui détermina le jour du départ, qui forma la flotte & indiqua la route.

Les *Oyes-Solan* conſtruiſent leurs nids d'un amas conſidérable de ſubſtances très-différentes les unes des autres, ils y portent celles qui ſont propres à leur deſſein, ſoit qu'ils ſe promènent ſur terre, ſoit qu'ils flottent ſur l'eau; tantôt c'eſt du gazon, d'autrefois de l'algue marine, des copeaux de bois, des lambeaux d'étoffes, & très-ſouvent même d'autres matières qu'ils ne peuvent avoir rencontrées que dans des pays étrangers. Cependant telle eſt ſans doute la difficulté qu'ils trou-

vent à ſe procurer la quantité ſuffiſante de tout ce qui leur eſt néceſſaire pour bâtir leurs nids, que ſouvent ils s'emparent de ce qui leur convient dans ceux de leurs voiſins ; la manière dont ils s'y prennent pour y parvenir, prouve que le *beſoin* leur a donné des notions de *propriété* (ſi l'on peut s'exprimer ainſi) qui ſont inconnues aux autres oiſeaux, à qui l'*abondance* les rend inutiles. Lorſqu'une Oye-Solan s'apperçoit pendant quelque temps que ſon voiſin n'eſt pas dans ſon nid, il prend avantage de ſon abſence pour en enlever autant de matériaux qu'il peut aiſément en porter ; mais convaincu de l'injuſtice qu'il a commiſe, il dirige ſon vol directement vers l'Océan. Si le propriétaire légitime ne découvre pas le tort qui lui a été fait avant que le voleur ſoit hors de ſa vue, ce dernier échappe avec impunité & revient auſſi-tôt avec ſon fardeau.

comme s'il eût été faire cette acquisition dans une contrée étrangère.

L'on prétend que parmi les *Oyes-Solan* il y en a toujours une qui fait l'office de ſentinelle pendant que les autres dorment; qui donne l'alarme, ſi elle voit approcher un ennemi, & qu'on pourroit en faire un maſſacre général, ſi cette ſentinelle étoit ſurpriſe & tuée. Les Kildiens d'à-préſent nient que la ſûreté de ces oiſeaux dépende autant qu'on le croit, de la vigilance d'un ſeul de leur troupe; mais ils m'ont dit qu'ils tiroient une induction toujours ſûre de l'état d'eſpérance ou de crainte où pouvoient être ces animaux, de leurs différents cris, ou de diverſes modulations de leurs voix. A l'entrée de la nuit les oiſeleurs vont en rampant juſqu'à l'endroit où ils ſavent qu'ils trouveront des *Oyes-Solan*; s'ils les entendent crier *grog grog*, ils continuent d'approcher

d'eux, ſans crainte de les allarmer; mais auſſi-tôt qu'ils crient *bir*, *bir*, ils s'arrêtent; ſi ces oiſeaux, qui d'abord avoient été inquiets par la crainte du danger, n'ont pas pu découvrir leurs ennemis, ils donnent le ſignal de ſécurité *grog*, *grog*, les oiſeleurs s'avancent alors, & ſaiſiſſent avec beaucoup de précaution la premiere *Oye-Solan* qu'ils tuent au milieu de ſes vieux compagnons. Les Kildiens m'ont aſſuré pluſieurs fois que ces derniers déplorent ſur le champ la mort de leur ami avec un ſon de voix lamentable, qu'ils examinent ſoigneuſement ſon corps, le touchent avec leurs becs, & paroiſſent ſi vivement affectés que les oiſeleurs profitent de leur trouble & de leur douleur pour en tuer pluſieurs autres d'entr'eux.

La communauté de Saint-Kilda n'a qu'un ſeul bateau, qui ne lui ſert même pas, pendant tout l'Hiver; on le

remplit de terre & de pierre, & on le met dans un endroit à l'abri des tempêtes pour prévenir la plus grande de toutes les calamités que les habitants puſent éprouver, c'eſt-à-dire, que ce bateau fut englouti dans la mer, ou briſé contre un rocher par un coup de vent : vers le milieu de mars, une troupe choiſie d'hommes entreprenants ſe met en mer dans ce bateau & va dans les Iſles voiſines pour y faire une expédition qui eſt de la plus grande importance pour elle. C'eſt la ſaiſon propre à prendre les vieilles *Oyes-Solan* avant qu'elles commencent à couver ; ces intrépides chaſſeurs les pourſuivent pendant la nuit à travers des précipices & des rochers eſcarpés ; (inacceſſibles à tout autre qu'eux,) ils conſervent les *Oyes-Solan* dont ils n'ont pas intention de ſe nourrir ſur le champ, dans de petites maiſons ou dans des greniers plus grands que

ceux dont j'ai parlé plus haut, ſans les ſaler, ni employer aucune autre méthode pour les préſerver de la corruption, que de leur ouvrir le dos, de les laver & de les nettoyer. Ces mêmes chaſſeurs retournent dans ces Iſles vers le milieu de Mai pour une nouvelle expédition. C'eſt alors le temps de faire une bonne récolte d'œufs d'*Oyes-Solan* : ils gardent tous ceux de cette eſpece qu'ils trouvent dans le chemin qui conduit à Boreray & à Stack-in-Armin dans leurs petites maiſons de pierres, à l'exception de ceux dont ils font uſage immédiatement. Un grand nombre de ces œufs reſte dans ces greniers juſqu'au mois de Juillet ſans que leurs poſſeſſeurs prennent aucun ſoin pour les conſerver, art que ce Peuple, peu délicat, mépriſe abſolument, & ce ſeroit une peine très-inutile que de chercher à lui donner la moindre inſtruction ſur

cet objet. Pendant ce long intervalle de temps, ces œufs doivent néceſſairement ſe gâter, & ſeroient même inſupportables au goût & à l'odorat de tout autre eſpèce d'hommes ; mais tel eſt le pouvoir des préjugés de l'enfance, & de l'habitude contractée de bonne heure, qu'ils ſont, ainſi qu'aux femmes d'Hirta un régal délicieux ; il eſt aſſez ſurprenant que le goût de ce Peuple ſoit auſſi étrangement dépravé dans ſa nourriture ; mais ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt que leur ſanté n'eſt nullement altérée, autant que j'ai pu en être inſtruit, par un genre d'aliment qui ſembleroit devoir être pernicieux.

Pendant qu'on pille ainſi ſans aucun ſcrupule les rochers de Boreray & de Stake-in-Armin, on regarde comme ſacrés tous les œufs qui ſe trouvent dans les creux du rocher aqpellé *Ly*. C'eſt une coutume anciennement établie, & l'opinion générale eſt, que ſi quelqu'un

quelqu'un enfraignoit cet uſage, toute la conſtitution de la communauté ſeroit abſolument renverſée ; l'*Oiſon-Solan* eſt bon à manger au mois de Septembre, ſi l'on a attention de n'y pas toucher pendant que ſa mere le couve, ſans quoi, il faut attendre au mois d'Octobre : (1) alors, & juſqu'à ce moment, le Peuple, indépendamment du rocher de *Ly*, a d'autres reſſources du même genre, je veux dire les rochers de Boreray & de Stack-in-Armin.

Avant que les Oiſons-Solan, appellés *Gougs* par les Kildiens, ſoient en état de voler, ils ſont plus gros que

(1) Cette imprudence produit le même effet en tout autre pays, & retarde le moment où les œufs doivent éclorre, ſouvent même elle réfroidit la tendreſſe de la mère, au point qu'elle les abandonne quelquefois tout-à-fait. On verra plus bas qu'il en eſt de même à Hirta du Tulmer.

Note du Traducteur.

leurs mères & excessivement gras, la graisse qu'ils ont sur la poitrine, est quelquefois épaisse de trois pouces. Les habitants d'Hirta ont coutume de conserver cette graisse dans un sac fait de l'estomac d'une vieille *Oye-Solan* prise en Mars. Elle porte dans leur langue le nom de *Gibain*, ils font usage de cette espèce d'huile de la consistance d'une bouillie accommodée à leur manière en guise de sauce ou de beurre dans leur potage & dans leur avoine cuite. Le Peuple des Isles limitrophes, emploie comme un remède cette substance huileuse pour le bétail, s'il a été saisi d'un froid violent, ou qu'il ait une toux opiniâtre; dans ce cas un emplâtre de *Gibain* est le médicament généralement usité, lequel produit un très-bon effet.

Un autre oiseau maritime très-estimé à Hirta est le *Tulmer*. C'étoit pour moi un véritable amusement que d'en-

tendre les éloges que les Kildiens donnoient à cet oiſeau : peut-on trou-
» ver dans tout l'Univers (me diſoit un des hommes des plus ſenſés de cette Iſle) » un animal plus utile ? Le
» *Tulmer* nous fournit de l'huile pour
« nos lampes, du duvet pour nos lits,
» la nourriture la plus ſalubre, l'on-
» guent le plus efficace pour guérir
» nos bleſſures, outre un million
» d'autres qualités qu'il poſſède, dont
» je n'ai pas le temps de vous faire
» l'énumération. Mais pour tout dire
» en un mot : privez-nous du Tulmer
» & Saint-Kilda n'exiſtera plus.

Cet oiſeau eſt à peu près de la même groſſeur qu'une poule ordinaire, mais ſes jambes & ſes aîles ſont beaucoup plus longues que celles des poules. Son dos, ſes aîles, & ſa queue ſont d'une légère couleur griſe, les plumes de ſa poitrine & de ſon col ſont plus blanchâtres, ſa tête eſt ronde, ſon col court

& gros, ſon bec doit être très-fort étant courbé intérieurement, pointu comme celui de l'Aigle & environ d'un pouce & demi de long. Il eſt très-vorace & ne ſe nourrit que d'oſeille ſauvage & de graiſſe de poiſſon. On trouve ſouvent dans ſon nid des morceaux de baleine & de veau marin.

La femelle du Tulmer ne pond qu'un œuf par ſaiſon ; on la regarde comme ſtérile en comparaiſon de toutes les autres eſpèces d'oiſeaux qui habitent l'Iſle ; on a obſervé qu'elle tire vengeance de ceux qui lui dérobent ſon œuf. Elle a le tact ſi fin, & ſon reſſentiment eſt ſi exceſſif, qu'elle conçoit pour ſon nid une averſion inſurmontable, ſi quelqu'un a ſeulement ſoufflé deſſus. C'eſt pour cette raiſon qu'on regarde à Hirta comme une faute grave, & même comme un crime, non-ſeulement de lui enlever ſon œuf, mais de toucher à ſon nid.

Tout Particulier qui poſſède une pièce de terre dans cette Iſle, a, en proportion de ſon étendue, une partie de rocher en propre, dans lequel les Tulmers font leurs nids, les diviſions ſont faites avec une exactitude ſingulière. La plus petite uſurpation ſur la propriété d'un Kildien, dans ces rochers, eſt, d'après une ancienne coutume, punie ſévérement.

Les Oiſons de cette eſpèce ſont bons à manger vers le commencement d'Août, c'eſt alors que les fermiers entrent en poſſeſſion de leurs fermes, & ces animaux peuvent être regardés avec aſſez de raiſon, comme les premiers fruits qu'ils en retirent; dès qu'on attaque le jeune Tulmer dans ſon nid, il tâche de troubler ſon ennemi en faiſant jaillir des ſes larges narines une certaine quantité d'huile qu'il ſeringue pour ainſi dire directement à la face & aux yeux de l'oiſeleur;

ce ſtratagême indiqué par le pur inſtinct, lui procure ſouvent le moyen de s'échapper. Mais ceux qui ſont habiles dans cette eſpèce de chaſſe, prennent les plus grandes précautions pour ſurprendre le Tulmer, d'autant plus qu'ils eſtiment l'huile que donne cet oiſeau, comme très-précieuſe. Dans cette vue, ils mettent en uſage toute leur adreſſe & leur dextérité pour la conſerver ; cependant, malgré tous leurs ſoins, ils en ont le viſage entièrement couverts, & quelques portions même de leurs vêtements ; lorſque ces derniers ont été imprégnés d'une huile auſſi ſubtile, ils brulent comme du ſuif. Chaque Tulmer fournit une pinte, meſure d'Angleterre, de cette ſubſtance liquide, laquelle découle de ſes narines tout le temps qu'il eſt chaud, & l'on en conſerve annuellement une quantité conſidérable dans l'Iſle. Chaque famille d'ailleurs garde un grand nombre de

ces oiseaux salés dans des tonneaux pour lui servir de nourriture pendant l'Hiver, & la provision se monte en tout aux environs de douze bariques.

La troisième espèce d'oiseaux qu'on trouve à Hirta, est celle qui porte le nom de *Lavie*; on devroit peut-être la placer la première dans la liste, parce que ces animaux arrivent dans l'Isle en Février, avant tous les autres oiseaux, & sont pour elle l'heureux présage de leur bonheur prochain.

Les *Oyes-Solan*, les *Tulmer* & les *Lavies*, avant-coureurs de l'abondance & de la félicité générale, sont toujours bien reçus, ils ne paroissent pas plutôt sur la côte, que les personnes les plus considérables de ce petit état, se rassemblent pour se congratuler réciproquement de cet évènement favorable, & pour convenir en même temps des *opérations de la campagne qu'ils vont ouvrir*. Pour cet effet, ils

diviſent le Peuple en différentes parties, compoſées de leurs oiſeleurs les plus habiles. Ceux qui parviennent à cette réputation glorieuſe ſont des hommes expérimentés qui conduiſent les cordes que je décrirai dans la ſuite, graviſſent les rochers les plus eſcarpés, & y marchent avec autant d'adreſſe que d'intrépidité. A la première nouvelle que les habitants apprennent de l'acquiſition qu'ils viennent de faire de leur proie, ils célèbrent enſemble cet heureux moment par des feſtins, où ils ſe donnent des témoignages d'amitié, leur cœur nageant dans la joie.

Le Lavie reſſemble au Duc pour la taille, quoiqu'il ſoit un peu plus long & peut-être un peu moins gros; ſon dos eſt noir, ſa poitrine & ſon ventre ſont blancs, & il a un cercle de la même teinte autour du col; ſon bec eſt noir & fort aigu à ſa pointe; ſon

œuf eſt plus long que celui de l'oiſeau auquel je l'ai comparé, & ſa bigarrure le rend très-beau par la variété de ſes couleurs, car il eſt tacheté de noir, de blanc, de rouge, de bleu, de verd & de jaune ; & ce qui m'a paru très-ſurprenant, c'eſt qu'à peine y en a-t-il deux de ſemblables.

La Lavie ne conſtruit point de nid, mais poſe ſon œuf ſur l'éceuil d'un rocher nud; elle l'y place d'une manière ſi adroite que ſi quelqu'un le dérangeoit, il ſeroit impoſſible de le fixer dans le même endroit : l'attache des ces œufs au rocher eſt ſi légère que ſi les pères & mères ſont ſurpris & qu'ils ſe levent de leurs nids avec précipitation, leurs œufs tombent auſſi-tôt dans la mer comme une pluie abondante.

Dès qu'on a découvert les *Lavies* ſur la côte, les héros qui ſe ſont diſtingués précédemment par des actions d'éclat dans la chaſſe de ces oiſeaux,

deſcendent, au moyen de leurs cordes, dans les cavités des rochers qu'ils connoiſſent parfaitement, chacun ayant ſur la poitrine un large morceau de toile ou de quelqu'autre étoffe, pourvu qu'elle ſoit très-blanche ; cette chaſſe ſe fait toujours pendant la nuit.

Les *Lavies* trompés par des objets auſſi remarquables, les prennent pour une partie du rocher, & tâchent de s'y attacher ; ils ſont auſſi-tôt ſaiſis & tués ; les oiſeleurs reſtent dans cet état juſqu'à l'aube du jour, alors, & jamais auparavant, quelques puiſſent être leurs ſuccès, ils font le ſignal accoutumé, c'eſt-à-dire qu'ils tirent la corde d'où dépend leur vie : leurs compagnons qui ſe tiennent au-deſſus d'eux, prennent d'abord ſoin de mettre la proie en ſûreté, qui conſiſte quelquefois en quatre cents *Lavies* ; & quand cette opération eſt faite, ils aident, ou plutôt ils tirent en haut les chaſſeurs ; ce n'eſt

pas assurément sans raison que leurs amis les reçoivent avec de grands témoignages d'amitié & exaltent hautement leur bravoure après une telle expédition.

Comme les Kildiens ont, depuis plusieurs siècles, mis cet art en usage pour s'emparer des *Lavies*, il leur paroît très-simple, mais un Etranger qui ne fait pas cette réflexion, n'est pas peu surpris que quelqu'un des plus anciens Naturels du Pays ait eu assez de génie pour imaginer le stratagême, non-seulement de se couvrir d'un vêtement blanc, mais de s'établir dans un écueil pendant la nuit avec quelqu'espérance raisonnable de surprendre un animal qui vole.

Je ne puis assurer, avec quelque degré de certitude, quel peut être en Anglois le véritable nom du *Lavie*. Il y a deux sortes d'oiseaux maritimes qu'on peut considérer comme des

oiſeaux de paſſage; ils ſont natifs de l'Iſle de *Ramſey* ſur les côtes de *Pembrokcshire*. L'une porte le nom de d'*Eligug* ou de *Shout*, & l'autre celui de *Rarorbil*. D'après la deſcription que donne M. Lhoyd de ces deux eſpèces d'oiſeaux dans ſon ſupplément à l'Hiſtoire de la Grande Bretagne, par Cambden à l'article *Dimetæ*, je conclus quoique ſa deſcription ne ſoit pas très-claire, que les *Lavies* de Saint-Kilda ſont ou les Eligug, ou les Rarorbil des Anglois & des *Welsh*.

Le *Bougir* d'Hirta eſt appellée *Coulzernel* par quelques-uns, & par d'autres *Puffin*; cet oiſeau eſt très-beau & plein d'ardeur, il eſt à peu près de la groſſeur du pigeon : il ſemble connoître ſa beauté, il relève ſa tête avec vivacité & a l'air majeſtueux; ſon corps eſt noir dans toute la partie extérieure, rouge & blanc autour de la poitrine: ſes jambes ſont rouges, ſon bec eſt

conformé comme un ſoc de charrue, & très-agréablement teint de rouge & de jaune par deſſous.

Le mouvement de ces Puffins qui voltigent preſque ſans ceſſe pendant tout l'Eté autour de Saint-Kilda & des deux autres Iſles qui en dépendent, eſt incroyable. Ces oiſeaux couvrent quelquefois toute la ſurface de la terre, & d'autrefois, ils enveloppent en volant tout ce qui eſt au-deſſous d'eux dans l'obſcurité, comme font les nuages de ſauterelles dans les autres contrées.

Il y a deux différentes eſpèces de *Puffins*, les uns plus gros, & les autres plus petits, avec quelques autres marques diſtinctives, mais qui ne méritent pas d'être indiquées. Leurs plumes ſont plus douces que celles d'aucun autre oiſeau d'Hirta. Leurs œufs ſont blancs & à peu près de la même groſſeur que ceux de poule.

Le Peuple de cette Iſle vit preſque

tout l'Eté de ces deux eſpèces d'oiſeaux ainſi que des œufs de pluſieurs autres, & je ne crains point d'affirmer qu'elle peut aiſément fournir aſſez de ces différents aliments pour nourrir pendant cette ſaiſon deux mille perſonnes de plus qu'il n'y en a.

Je dois faire obſerver ici que chaque pays a des avantages qui lui ſont particuliers. Si d'autres contrées fourniſſent une grande variété de ſubſtances propres au luxe, Saint-Kilda poſſede à un degré digne d'être remarqué, toutes les néceſſités de la vie.

Les habitants de cette Iſle, la moins connue de l'univers, ont la preuve la plus démonſtrative que la diſpenſation de la Providence eſt égale pour tous les hommes. Les Lavies leur arrivent fort à propos au mois de Février, lorſque leurs moutons frais & leur pain ſont preſque ſur le point d'être épuiſés, & leur procure ſans interrup-

tion une nourriture abondante jusqu'au mois de Mars, que les *Oyes-Solan* paroissent sur leur côte, ces derniers fournissent à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils commencent à couver : alors les *Puffins* leur succèdent, ainsi qu'une grande variété d'œufs. Quand leur appétit est rassasié par le fréquent usage de cette nourriture, celle du *Tulmer*, qui est très-salubre, & les *Oysons-Solan* qu'ils aiment beaucoup, couvrent leurs tables rustiques, & les rend très-splendides pendant toute l'Automne ; en Hiver, ils ont généralement en réserve une plus grande quantité de pain, de mouton & d'oiseaux salés, qu'ils n'en peuvent consommer. Je parlerai dans la suite des poissons que la mer leur fournit très-libéralement, pour tout dire en un mot, malgré les usages grossiers & les désavantages particuliers du pays, ils sont peut-être nourris avec plus de luxe (si ce peut être

une partie de la félicité) qu'aucune autre Nation d'eſclaves grande ou petite qui ſoit ſur toute la ſurface de la terre.

Je n'ai point eu occaſion de connoître par moi-même un oiſeau très-curieux qu'on voit quelquefois ſur cette côte, & que je crois abſolument étranger à tout autre partie d'Ecoſſe. On l'appelle à Hirta l'*oiſeau gare*, peut-être par corruption, au lieu d'*oiſeau rare*, nom probablement donné par ces Etrangers qui, par choix ou par néceſſité s'étoient retirés dans cette Iſle, comme dans un lieu de sûreté; cet oiſeau a plus de quatre pieds de long depuis le bec juſqu'à l'extrêmité de ſes pates, ſes aîles ſont très-courtes, en proportion de ſa groſſeur, de manière qu'il a peine à ſe tenir en équilibre dans l'air, & à ſupporter le poids de ſon large corps. Ses jambes, ſon col & ſon bec ſont extrêmement longs. L'œuf que pond ſa femelle, confor-

nément au compte qu'on m'en a rendu, ſurpaſſe en groſſeur celui d'une oye, autant que ce dernier ſurpaſſe celui d'une pouſe. Elle fait ſa ponte & couve au bord de la mer, préciſément à l'endroit où monte la plus haute marée, ne pouvant pas, à cauſe de ſon volume, s'élever à la hauteur d'un rocher. On ne la voit que dans le mois de Juillet : les Kildiens ne reçoivent pas de viſites annuelles de cet étrange oiſeau, comme de tous ceux que j'ai déjà décrits, ainſi que de pluſieurs autres. On ignore de quel continent, ou de quelle mer il vient faire ſes voyages irréguliers dans cette Iſle, & c'eſt peut-être un myſtère de la Nature. Un gentilhomme qui, a été dans les Iſles occidentales, m'a dit que, d'après la deſcription qu'on lui en avoit faite, ce devoit être le *Penguin* de ce climat, oiſeau qui indique

aux matelots l'endroit le plus propre à porter la ſonde.

On voit auſſi fréquemment à Hirta de groſſes *Mouettes de mer* & l'on n'a que de trop cruelles preuves de leur préſence ; cet oiſeau mal-faiſant, déteſté par tout les Kildiens, détruit chaque œuf qu'il rencontre, très-ſouvent les jeunes oiſons, & quelquefois les plus foibles des vieux. Il eſt difficile d'exprimer l'acharnement avec lequel ce Peuple, qui eſt naturellement bon, pourſuit ces *Mouettes* ; ſi quelqu'un en parle devant eux, ſon nom ſeul excite dans leur ſang une fermentation extraordinaire. Les ſerpents ne ſont dans aucun pays, auſſi redoutés & auſſi haïs que les Mouettes à Hirta.

Ils exercent tout le pouvoir de l'induſtrie & de l'adreſſe dont ils ſont capables pour ſaiſir ce cruel ennemi, tâche très-difficile, car les Mouettes

ſont auſſi vigilantes que méchantes. S'ils parviennent à en attraper une, ils cherchent à ſe ſurpaſſer réciproquement dans les tortures qu'ils font ſouffrir à ces *ſuppôts d'enfer* pour les mettre à mort : tels ſont les termes emphatiques qu'ils emploient pour exprimer un acte qui ſatisfait leur vengeance. Ils arrachent ſes yeux, couſent ſes aîles enſemble, & la jettent en l'air. On regarde comme une très-mauvaiſe action & qu'un barbare ſeul peut commettre, de manger quelques-uns de ſes œufs, quoiqu'ils ſoient les plus gros & les meilleurs de tous ceux des oiſeaux de l'Iſle, ils vuident la coquille, & la laiſſent enſuite dans le nid, la Mouette vient pour couver ſon œuf, & y reſte conſtamment juſqu'à ce qu'elle ſe deſſéche de chagrin & de langueur.

Cet oiſeau a les plumes de la poitrine d'un très-beau blanc juſqu'à la

partie inférieure du corps, tout le dos bleuâtre & les aîles noires. Il eſt de la même eſpèce que les *mulates* de mer & à peu près de la groſſeur de l'*Oye-Solan*, on l'appelle *Tuliac* à Saint-Kilda, mais dans les autres Iſles occidentales il porte un autre nom.

Je ſens qu'on doit regarder comme peu néceſſaire à préſent que je donne un détail exact de toutes les autres claſſes d'oiſeaux terreſtres & maritimes, communs & inutiles, qui viennent ſouvent habiter les Iſles & les rochers de Saint-Kilda ; il y en a une très-grande variété de deux eſpèces qui ſont aſſez nombreuſes, l'une eſt appellée *Pgrobir* & l'autre *Ashilag*. On y voit auſſi des *Pies* de mer, & ce qui eſt fort étrange, c'eſt que ces *Pies* ont paru plus d'une fois dans l'Iſle, quoique très-rarement dans quelques autres parties de l'*Ædude occidental*. On y trouve d'ailleurs des *Hérons*, des *Pigeons*, des *Alouettes*, des

Etournaux, des *Roitelets*, &c. Je laiſſe à décider ſi ces petits oiſeaux, je veux dire particulièrement les roitelets, ont pu voler à Saint-Kilda, ou s'ils y ont été tranſportés accidentellement par des bateaux : l'on aſſure ici que les Kildiens ont l'art, en marchant doucement derrière le héron, de parvenir à l'attraper, quoique ce ſoit l'oiſeau le plus vigilant qui exiſte dans l'univers, je crains même qu'on n'ait de la peine à croire ce fait, quoiqu'il me paroiſſe très-bien atteſté.

Il y a quelques corbeaux à Hirta, de la plus grande eſpèce, & un petit nombre d'Aigles : ces oiſeaux, très-redoutés par-tout ailleurs, ne cauſent aucun dommage dans cette Iſle, la cauſe que j'en conçois, eſt que la nombreuſe quantité d'œufs qu'ils rencontrent dans leur chemin, eſt plus que ſuffiſante pour fournir à leurs beſoins pendant l'Eté, mais il eſt plus difficile

d'imaginer comment ils peuvent ſe procurer de la nourriture pendant l'Hiver, à moins qu'on n'accorde qu'ils font de fréquents voyages dans les Iſles voiſines.

CHAPITRE IX.

DES Augures & Auſpices.

DIFFÉRENTES claſſes d'oiſeaux particulièrement les *Tulmer*, les grandes *Mouettes de mer* & les Mulattes de la petite eſpèce, quittent, dans certaines circonſtances, leur élément natal, & ſe retirent dans les terres; ils y voltigent autour des champs, ou perchent au-deſſus des maiſons, & comme s'ils étoient très-mécontents de leur poſition, ils changent de place à chaque moment: tantôt ils s'élévent très-haut, & immédiatement après ils s'abattent

à terre, ou paroiſſent au moins en avoir le deſſein ; ce phenomène eſt regardé par les Kildiens, & tous les autres Inſulaires, comme un pronoſtic infaillible d'une tempête prochaine ; il eſt évident que les anciens avoient la même opinion relativement à quelques-uns de ces oiſeaux d'après ces vers de Virgile dans le premier livre des Géorgiques, traduites par Warton.

» Quand le Cormoran crie à haute
» voix & cherche la terre, que la Poule-
» d'eau & la Mouette de mer jouent ſur
» le ſable, les vagues qui engloutiſſent
» tout ce qui s'oppoſe à leur rage,
» s'éloignent à regret de la barque
» fragile qui ſillonne la mer en fureur.

L'on voit que le ſavant Traducteur diſtingue ici la Poule d'eau de la Mouette de mer (quoique Virgile ait reſtreint ſon obſervation au ſeul *Tulmer*) non ſans raiſon à mon avis, parce que ce nom générique com-

prend plus d'une eſpèce du même genre. Une autre remarque que j'oſe faire, eſt que le mot *Mergi*, plongeon, appartient proprement à une grande variété d'oiſeaux *Augurals*, & peut être appliqué au Tulmer d'Hirta, auſſi bien qu'à tout autre. J'ajouterai de plus que *Tulica*, le premier de ces noms, eſt celui qu'on donne communément à la Mouette de mer dans la langue gauloiſe, en mettant ſeulement à part la terminaiſon latine. On ne doit donc pas être ſurpris de cette reſſemblance ou de quelqu'autre ſimilitude du même genre ; mais il ſeroit abſurde d'en donner, pour raiſon, l'accord fortuit des ſons qu'ont les mots dans ces différentes langes. Quelques Nations celtiques ont plus d'une fois parcouru l'Italie ; ils en poſſédèrent même une partie conſidérable pendant un long eſpace de temps, je veux dire, la Gaule Ciſalpine,

Cisalpine & plusieurs autres termes de leurs langues doivent naturellement s'être conservés dans ces pays. Il est certain que les Romains ne firent jamais la conquête de ces contrées, où le gaulois étoit en usage, par conséquent nous pouvons en conclure, avec raison, que l'Italie a emprunté le mot, qui fait l'objet de cette petite discussion, de la langue celtique, dont la langue gauloise est sans doute un dialecte.

Mais revenons à l'objet des pronostics. Les Insulaires en général possédent l'art de prédire les changements de temps, peut-être à un plus grand degré de perfection que plusieurs de ceux qui, sans contredit, leur sont très-supérieurs dans quelques autres branches de sciences. On doit sentir que cette connoissance est, à beaucoup d'égards, très-avantageuse à des Peuples dont les occupations ont toutes

pour objet l'agriculture & la navigation. Cependant elle n'eſt pas infaillible, & les trompe quelquefois. Les gens ſenſés penſeront ſur cette matière, ce qu'ils jugeront à propos. Mais ſi elle eſt fondée, les Kildiens, & leurs voiſins, doivent en grande partie leurs connoiſſances, ſur cet objet, ſoit réel, ſoit imaginaire, aux obſervations qu'eux & leurs prédéceſſeurs ont faites ſur les cris, le vol & les autres mouvements des oiſeaux, & plus particulièrement encore ſur leur émigration d'un lieu à un autre.

La manière véritablement philoſophique, avec laquelle l'illuſtre Poëte latin a expliqué le croaſſement joyeux des corbeaux, à un changement de temps favorable, indique en même temps, à mon avis, la vraie cauſe naturelle de cet eſprit de divination qu'on leur attribue eu égard aux orages, au vent, à la pluie, ou à la neige, c'eſt

elle en effet qui produit cette agitation qu'on remarque quelquefois dans la Mouette de mer, le Tulmer, le Cormoran, le Héron, la Corneille & d'autres Oiſeaux, avant que le changement de temps ſe manifeſte (1); ce n'eſt donc pas une préſomption impardonnable à moi de croire que tous les Traducteurs & les Commentateurs que j'ai lus, ont défiguré la beauté de ce paſſage, & ſe ſont trompés dans

(1) *Tum liquidas corvi preſſo ter gutture voces,*
Aut quater ingeminat, & ſæpe cubilibus altis,
Neſcio qua præter ſolitum dulcedine læti,
Inter ſe foliis ſtrepitant (juvat imbribus actis
Progeniem parvam dulcesque reviſere nidos)
Haut equidem, credo, quia ſit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fata prudentia major;
Verum ubi tempeſtas & cœli mobilis humor
Mutavere vias, & Jupiter humidus auſtris
Denſat, erant quæ rara modo, & quæ denſa, relaxat
Vertuntur ſpecies animorum, & pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi.

GEORG. I, LIB. V, v. 410, &c.

la conſtruction grammaticale. Je prendrai en conſéquence la liberté de le traduire d'après la manière dont je l'entends. Le Poëte fait l'énumération des différents ſignes qui annoncent le beau temps. Les corbeaux lui fourniſſent un de ces pronoſtics. Notre Auteur explique comment ils le lui prédiſent, & quelle en eſt la raiſon. « Alors les » corbeaux comprimant leur glotte à » différentes repriſes forment des ſons » redoublés, plus aigus que de cou- » tume ; ſouvent de leurs nids élevés » on les entend tous faire un bruit » confus en agitant les feuilles des » arbres. Animés ſans doute par je » ne ſais quel plaiſir plus vif que » celui qu'ils éprouvent d'ordinaire, » mais en faut-il chercher d'autre » cauſe, que l'excès de la joie qu'ils » reſſentent de revoir leurs petits & » leurs nids, qui leur ſont ſi chers » après en avoir été ſéparés trop long-

» temps pour la tendre affection qu'ils
» leur portent, des ondées abondantes
» ne leur ayant pas permis de venir les
» trouver. Ce n'eſt donc point, à mon
» avis, parce qu'ils ſont inſpirés par la
» preſcience des Dieux, ni parce que
» le deſtin les a doüé d'une connoiſ-
» ſance plus étendue des effets ſecrets
» de la Nature que tous les autres
» êtres; non, il n'en eſt pas ainſi.
» Mais après que les vents orageux,
» & les nuages rapides ont changé
» leurs cours, que Jupiter a condenſé,
» à l'aide des vents méridionaux, ces
» maſſes ſombres, qui d'abord étoient
» éparſes, & qu'il a enſuite rarefié
» leur denſité, les idées formées dans
» le cerveau des corbeaux, qui ont
» un principe de ſentiment & de pen-
» ſée, prennent un nouveau mode,
» & leur ame reçoit des impreſſions
» différentes de celles qu'ils avoient
» quand la tempête chaſſoit les nuages

» autour d'eux. Il réſulte de cet évè-
» nement naturel que les oiſeaux ravis
» de cet heureux changement en té-
» moignent leur joie par des con-
» certs, dont les champs retentiſſent ;
» la même cauſe produit le même
» plaiſir parmi le bétail, & les cor-
» beaux l'expriment par leurs croaſſe-
» ments.

Le Poëte s'eſt donné dans ces vers la liberté, comme un Philoſophe ſage, d'examiner avec candeur, & de cenſurer avec beaucoup de modeſtie la croyance établie de ces temps d'ignorance ; il avoit trop de jugement, & étoit trop exempt de ſuperſtition pour expliquer les préſages des oiſeaux, eu égard aux variations du temps, conformément à la doctrine des augures de ſon propre pays & des autres contrées. Il ne croyoit pas comme les diſciples de Platon, que les corbeaux, inſpirés par Apollon, ou par

quelqu'autre divinité, fuſſent capables de prédire les évènemens futurs, il ne penſoit pas non plus comme les Stoïciens, que le deſtin eût donné & même qu'il eût pu accorder à ces animaux un plus grand degré de connoiſſance des ſecrets de la Nature, qu'il n'en avoit doué les autres êtres. Il rejettoit le ſyſtême de ces deux ſectes ſur tout ce qui concernoit cet objet, & ſuivoit celui d'Epicure. En un mot, il décide que le pronoſtic des corbeaux n'a point pour principe une interpoſition extraordinaire du ciel ni de l'humeur capricieuſe d'une aveugle fatalité, mais uniquement des cauſes phyſiques, c'eſt-à-dire de l'influence de l'atmoſphère. La différente preſſion de cet élément, ou pour l'exprimer dans d'autres termes, la différente direction donnée par la Nature aux nuages, aux vents & aux eaux ſupérieures, doivent faire diverſes impreſſions ſur les eſprits

animaux des oiſeaux & des quadrupèdes, de manière à leur faire prendre une nouvelle route ; un changement, ou une différence d'impreſſions, doivent en produire de néceſſité dans les mouvements, parce qu'ils produiront de nouvelles images, de nouvelles affections, de nouvelles paſſions, en un mot, de nouvelles diſpoſitions dans les eſprits animaux. C'eſt d'après ces variétés d'images incohérentes, de ces affections & de ces paſſions, que nous donnons la ſolution de ces heures de triſteſſe & de gaîeté, de ces chants de joie, de ces ſons mélancoliques, de ce ſilence obſtiné, de ces fréquentes émigrations & de ces autres bizarreries par leſquelles les oiſeaux expriment leurs ſenſations intérieures à différents temps.

Toute perſonne ſenſée, qui vit dans ce pays, ſur-tout ſi elle eſt proche de la mer, doit avoir obſervé, que par

la conſtitution des corps de différente-eſpèces d'oiſeaux, l'inſtinct leur enſeigne à prédire les changements de temps, & que les mêmes obſervations doivent avoir été faites par les autres hommes dans les ſiècles paſſés, mais il eſt impoſſible de décider ſi l'art de la divination, par les oiſeaux, ſur d'autres objets, tire ſon origine de la Chaldée, de la Phrygie ou de la Grèce, ou s'il a été imaginé par Promèthée, ou par Melampe, par Tyréſias, ou par quelqu'autre qui en a été réputé l'inventeur; au reſte il ſeroit très-inutile de faire des recherches pour nous en inſtruire.

Je ſais que quelques Auteurs ont prétendu que cette ſcience & celle de la navigation, tiroient leur origine du Corbeau de Noé, de la Colombe & de l'Arche; mais ſans remonter à des temps auſſi reculés, nous pouvons découvrir ce qui d'abord a donné lieu

de croire aux Augures & aux Auſpices dans le ſimple expoſé que nous avons ſous les yeux. Quelques hommes d'une ſagacité ſupérieure à celle de leurs compatriotes (on ne ſait point quels ils étoient, ni quelle contrée ils habitoient) remarquèrent qu'on pouvoit conclure avec fondement, d'après pluſieurs obſervations évidentes, que certains oiſeaux par leurs mouvements & leurs accents pronoſtiquoient les vents & la pluie, tandis que d'autres prédiſoient d'une autre manière les jours chauds & le ciel ſerein, voyant leurs propres obſervations très-fréquemment confirmées par des évènements qui y correſpondoient & ſéduits par cet eſprit de ſuperſtition qui eſt inhérent à la Nature humaine, ils jugèrent que ces oiſeaux étoient inſpirés par la Divinité. Mais comme leurs prétendues prédictions étoient quelquefois favorables aux hommes, & que d'autrefois elles leurs

étoient contraire, ils pensèrent raisonnable de diviſer ces animaux augurals en deux claſſes, l'une *heureuſe* & l'autre *malheureuſe*; leur art étoit fondé ſur les actions de ces oiſeaux auxquels ils n'attachoient aucune idée, ou ſur leur nonchalance ſtupide, ſur leur ſilence, leur chant, leur gaſouillement, leur ramage & leur croaſſement, ſur leur appétit, leur abſtinence, leur vol à droite ou à gauche & d'un commencement ridicule & mépriſable, il parvint à jouer le plus grand rôle, & obtint dans l'univers, trompé par de fauſſes apparences, un degré de crédit ſurprenant.

Je ne vois aucun paſſage, dans nos livres ſacrés, d'où l'on puiſſe naturellement inférer que les Egyptiens, ou les Phœniciens, les Iſraélites, ou les Amorites, les Chaldéens, ou quelqu'autre Nation orientale, quoique très-inclinée à la ſuperſtition, aient

mis en pratique cette eſpèce d'augure. Il eſt ſouvent parlé dans les livres de Moïſe, & dans pluſieurs autres, de ſorciers, de nécromanciens, d'enchanteurs, de magiciens, de devins, de gens qui enſorceloient & qui s'adonnoient à l'aſtrologie judiciaire, de ceux qui conſultoient des eſprits familiers & des ſorciers. Nous voyons dans Ezéchiel & dans Ozée, qu'on conſultoit alors le foye, ou les entrailles des victimes, c'eſt-à-dire, l'*Extiſpicium* (1) des Latins, les fléches, les verges, ou les baguettes. Le *Rabdomanteia* (2) des Grecs, mais on ne trouve rien, ce me ſemble, dans l'ancien Teſtament touchant les Augures & les Auſpices. D'après cette réflexion on ſera porté à conclure que le catalogue des livres de l'ancien

(1) L'inſpection des entrailles des victimes.

(2) *Idem*

Teſtament étoit complet ; avant que cet art fût connu des Nations orientales, ou du moins des Juifs ; s'il eſt ainſi, cette ſcience ridicule fut probablement inventée par les Scythes du Nord, ou plutôt par les Nations celtiques de l'Occident, & communiquée par eux aux Toſcans ; les grands maîtres dans cet art & qui l'ont beaucoup perfectionné, ont pu d'abord être des Grecs. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Gaulois & les Germains y furent particulièrement adonnés, & ſoit par l'un de ces Peuples, ou par tous deux, il ſe répandit dans les différentes parties de la Grande Bretagne.

Comme l'ignorance étoit l'origine du culte que la portion ſenſée du genre humain rendoit aux augures & à leurs fonctions ridicules, on doit naturellement ſoupçonner que les Montagnards d'Ecoſſe avoient un

reſpect extraordinaire pour ceux de cette profeſſion, & je conſeſſe que ce ſoupçon n'eſt pas ſans fondement; en effet il n'y a pas encore cent ans que quelques impoſteurs de cette contrée furent aſſez imprudents pour ſe vanter de la connoiſſance qu'ils avoient acquiſe du langage des oiſeaux, comme Apollonius de Thyane, & je ne puis pas nier qu'il ſe trouva dans cette partie du Royaume des hommes aſſez ſots pour honorer & récompenſer ceux qui avoient cette prétention.

Parmi les oiſeaux inſpirés, les corbeaux étoient eſtimés comme les prophétiques. Conformément au langage de ce pays *avoir la prévoyance d'un Corbeau*, eſt encore aujourd'hui une expreſſion proverbiale qui exprime une ſagacité ſurnaturelle pour prédire les évènements fortuits. Mais ce qui paroît inconcevable, c'eſt que les mêmes opinions ſuperſtitieuſes aient

prévalu parmi les Peuples les plus ſavants de la Grèce & de l'Italie, les corbeaux y étoient conſacrés à Apollon le grand patron des Augures, & on les appelloit les ſerviteurs & les compagnons de ce Dieu.

Autrefois la croyance univerſelle du vulgaire dans les Iſles occidentales étoit que les oiſeaux augurals d'une eſpèce ou d'une autre, mais en général de celle qu'on regarde comme la plus heureuſe, voloient autour de la maiſon de chaque famille nombreuſe quelque temps avant qu'une des perſonnes des plus conſidérable de cette famille dût mourir, ces animaux étoient regardés comme les génies tutélaires de ceux qui devoient bientôt paſſer de cette vie dans l'autre, ou des meſſagers envoyés par le Très-Haut pour les avertir de bonne heure de leur fin prochaine. On prétendoit qu'auſſi-tôt qu'un homme, ou une femme étoient expirés

l'oiſeau augural diſparoiſſoit, & s'il étoit tué par quelque chaſſeur, ou par un accident imprévu, celui auquel il étoit confié, quoiqu'alors en ſanté, mouroit ſur le champ.

Ces meſſagers de mort étoient généralement des Corneilles, des Corbeaux, des Milan, des Mouettes de mer, des Colombes, ou des Moineaux, & quelquefois des oiſeaux étrangers qu'on ne voyoit que dans ces triſtes circonſtances. Si ces Prophêtes emplumés étoient blancs, c'étoit une preuve égale à une révélation envoyée d'en haut, que le moribond ſeroit infailliblement tranſporté au Ciel. S'il étoit d'une autre couleur, on penſoit que l'augure affreuſe le condamnoit d'avance ſans miſéricorde aux régions de ténèbres & à des châtiments éternels.

Les rêveries ſottes & ridicules de ce genre ont pris naiſſance dans toutes

les contrées du monde. On lit dans quelques Auteurs qu'un grand nombre de corneilles voltigèrent autour de la tête de Cicéron, le jour même qu'il fut assassiné par l'ingrat Popilius Lœmas, pour l'avertir du sort cruel qu'on lui préparoit ; & qu'une d'entr'elles ayant pénétré dans sa chambre, arracha les couvertures de son lit, troublée par l'inquiétude où elle étoit pour les jours de Cicéron.

Selon l'Auteur de l'Enéide, la chouette solitaire prédit la fin tragique de la malheureuse Didon. Suetone, qui a imaginé de rapporter tous les prodiges imaginaires qui précédèrent la mort des douze Césars, dans une narration très-plate, ne laisse pas échapper une occasion si favorable de faire remarquer le caractère prophétique de tel oiseau ou de tel autre. Il est surprenant que Tacite, homme d'un jugement aussi sain que ces connois-

ſances étoient profondes, & qui n'étoit nullement attaché à ſa religion, ait donné dans la même extravagance, mais les hommes de ſon caractère ſont très-ſuperſtitieux dans certaines circonſtances ; & l'on a vu même quelquefois des perſonnes qui faiſoient profeſſion d'Athéïſme, croire ces abſurdités.

Conformément à l'opinion qui prévaloit il y a quelque temps chez les Montagnards d'Écoſſe, les oiſeaux auxquels étoit confiée la fonction honorable de prédire la mort des grands hommes, ſe plaçoient proche de leurs maiſons, & prenoient même quelquefois la liberté de ſe tenir ſur le ſeuil de leur porte, ou de ſe percher ſur une de leurs fenêtres. Mais les meſſagers emplumés de cette eſpèce, qui n'étoient employés qu'au ſervice ignoble du plus bas peuple, quoique du même genre étoient obligés de reſter à une

certaine distance de leurs habitations, de roder autour de place en place, & de ne proférer leurs prédictions que pendant la nuit seulement. Ces vils génies n'habitoient la plupart du temps que les chemins qui conduisoient aux Eglises, & y poussoient des cris très-aigus. Si leurs voix peu harmonieuses étoient entendues dans le commencement de la nuit, les personnes, qui avoient été données en garde à ces spectres, étoient, sans aucun doute, aux portes de la mort; si au contraire le jour étoit près de paroître, elles pouvoient survivre pour quelques années à ces avertissements prématurés. Il y en avoit même quelques-unes, qui au seul cri de ces oiseaux de mauvaise augure, prétendoient connoître sur le champ les individus auxquels ils étoient dévoués.

Il arrivoit quelquefois que deux de ces moniteurs de malheurs se rencon-

troient dans le lieu qui étoit proche du cimetière ; & dans ce cas, ils avoient enſemble un combat des plus terribles. On penſoit que la querelle devoit être occaſionnée par un point d'honneur fondé ſur ce que chacun d'eux étoit ambitieux d'avoir l'avantage ou la ſatisfaction dénaturée de conduire ſon protégé au tombeau avant tout autre : c'étoit-là l'opinion générale. Mais quelques perſonnes qu'on regardoit comme plus initiées dans ces myſtères que leurs voiſins, ſoutenoient opiniatrement, & avec la même apparence de raiſon, que chacun de ces oiſeaux s'étudioit au contraire à parer le coup qui menaçoit l'homme auquel ils s'intéreſſoient.

On voit dans Cicéron (1) que tous les Rois, toutes les Nations & toutes les Républiques conſultoient les Auſ-

(1) De Divinat. Lib. II.

pices ; cet Auteur illuſtre ajoute que les Piſidiens, les Siciliens & les Phrygiens excelloient dans cette eſpèce de divination. Ceux qui voudront lire Tite-Live, y trouveront une preuve de ce reſpect aveugle & de cette obéiſſance paſſive dont les Peuples les plus ſages de l'univers ont honoré ces impoſteurs politiques qui portoient le nom d'Augures. La Grèce recevoit leurs réponſes, comme celles des Oracles, avec une ſoumiſſion implicite; il eſt vrai que quelques-uns de ceux qui étoient plus éclairés que les autres, avoient un ſouverain mépris pour cet étrange ſyſtême d'abſurdités & de folies populaires, favoriſées par le Gouvernement ; pluſieurs le condamnoient tacitement, d'autres le tournoient ouvertement en ridicule, & appelloient ceux qui en faiſoient profeſſion des fourbes & des impoſteurs. Fabius-Maxime, parmi les Romains,

quoique Augure lui-même avoit le courage eſtimable de dire, à peu près, comme Hector dans l'Iliade, que le meilleur de tous les augures étoit l'intérêt qu'on prenoit à la République, & que toutes les actions faites contre cette loi immuable étoient contraires aux auſpices ; mais cependant la plus grande partie de chaque Nation avoit la vénération la plus profonde pour toutes les impertinences, les ſottiſes & les puérilités de cette théologie abuſive.

On convient univerſellement que la plupart des anciens habitans de la Grande Bretagne doivent avoir tiré leur origine des Gaulois ou des Germains; les premiers, ſi nous en croyons Juſtin (1), étoient plus ſavans qu'aucun autre Peuple dans la ſcience des augures & nous voyons dans Tacite (2) que

(1) Juſtin. Lib. XXIV, cap. 4.
(2) De Mor. Germ. Cap. 9.

les derniers y étoient exceſſivement adonnés. Il eſt impoſſible de croire que la poſtérité de tels ancêtres ait pu échapper à la contagion d'une maladie d'eſprit auſſi univerſelle, & que ceux qui habitoient les parties les plus reculées de l'Angleterre dans une poſition très-défavorable aux arts libéraux & aux ſciences, n'aient pas été les derniers de leurs compatriotes à être guéris de cette imbécillité. On ne doit pas même être étonné qu'ils en aient encore conſervé quelques légers reſtes.

Mais j'en ai aſſez dit ſur ces opinions auſſi ſottes que frivoles, j'obſerverai ſeulement qu'elles n'ont plus de partiſans depuis long-temps parmi les Montagnards & dans les Iſles.

CHAPITRE X.

De la manière de prendre les Oiſeaux ſauvages à Saint-Kilda.

J'AI donné à entendre plus haut qu'une partie des habitants d'Hirta étoit diviſée en compagnies d'oiſeleurs : chacune eſt compoſée en général de quatre perſonnes diſtinguées par leur agilité & leur adreſſe, & doit avoir au moins une corde d'environ trente braſſes de long. Cette corde faite d'un cuir de vache cru, très-fort, ſalé à ce deſſein & coupé circulairement en trois lanieres d'une égale longueur. Ces lanieres étant entrelaſſées enſemble très-ſerrées, forment un cable triple capable de ſoutenir un très-grand poids & d'un tiſſu aſſez fort de

de façon quelle puiſſe durer au moins près de deux générations. Pour empêcher que les pointes des rochers contre leſquelles elles ſont ſouvent dans le cas de frotter ne les endommagent, ils les entourent de peaux de moutons apprêtées, à peu près de la même maniere que le cuir de vache dont elles ſont compoſées.

Cette corde eſt un uſtenſile d'une néceſſité indiſpenſable, & le meuble le plus eſſentiel qu'un homme riche puiſſe poſſéder à Saint-Kilda. Le premier article du teſtament d'un père eſt de léguer cette corde à ſon fils aîné, ſi elle tombe en partage à une fille, faute d'héritiers mâles, ce legs eſt regardé comme égal en valeur aux deux meilleures vaches de l'Iſle.

Par le moyen de ces cordes, les plus braves & les plus expérimentés de cette Iſle marchent ſur des rochers d'une hauteur prodigieuſe & les parcourent,

liés enſemble deux à deux, ayant chacun un bout de ces cordes attaché autour de ſa ceinture. Ils vont à travers les précipices les plus affreux, pendant que l'un des deux deſcend; ſon collegue s'établit ſur un banc de ſable très-conſidérable, & a ſoin d'y aſſurer ſes pieds, de manière que ſi ſon compagnon de fortune fait un faux pas, & vienne á tomber, il ſoit en état de le ſauver (1).

(1) Le fait ſuivant arrivé l'Eté d'après mon départ, de cette Iſle, au Député de Saint-Kilda vers le Gouverneur actuel, donnera au Lecteur un exemple du danger auquel ces hommes s'expoſent, & en même emps de la force des Kildiens. Cet homme voyant que ſon collegue lâchoit la corde qu'il tenoit, ſe précipita du haut du rocher & ſe plaça ſi fermement ſur l'écueil où il s'établit, qu'il ſoutint le poids de ſon ami, quand il fut tombé de toute la longueur de cette corde.

Ces entrepriſes ſont ſans doute très-ſurprenantes, & peuvent s'aſſimiler en quelque façon aux actions de Chevalerie. Je fus préſent une fois à une expédition de cette eſpèce : ma curioſité m'engagea à aller voir une preuve d'adreſſe ſi extraordinaire. L'opération n'étoit encore qu'à moitié, que je fus vivement alarmé & réellement malade de frayeur ; deux héros renommés dans ce genre furent choiſis parmi les plus habiles de la communauté. Un d'eux s'établit ſur un écueil très-hériſſé de pointe, ſon compagnon alla ſe placer à ſoixante braſſes au-deſſous de lui (toujours lié de la corde qui l'attachoit à ſon collegue) & après s'être élancé du bord d'un précipice le plus propre à l'alarmer, & qui s'avançoit ſur l'Océan ; il ſe mit à remuer les jambes, chantoit très-gaiement & rioit de tout ſon cœur ; le peuple témoin de cette ſcène, pa-

roiſſoit d'une joie inexprimable, mais pour moi je fus, pendant tout le temps qu'elle dura, dans une telle inquiétude que je n'aurois pas pu ſupporter plus longtemps la vue d'un pareil ſpectacle, quand ma vie en eût dépendu, auſſi le quittai-je vers la moitié. L'Oiſeleur après avoir exécuté pluſieurs tours anciens & nous avoir donné tous les amuſements dont ſon art étoit ſuſceptible, revint en triomphe, glorieux de ſes ſuccès, avec un large colier d'oiſeaux autour de ſon col, & un aſſez grand nombre d'œufs dans ſon ſein.

Outre les cordes très-coûteuſes que je viens de décrire, & dont les Kildiens font grand cas, ils en ont encore une autre eſpèce faite de crins de cheval, qui eſt en général à peu près de neuf à dix braſſes de long, ils en font uſage pour les endroits plus acceſſibles, où le ſpectacle eſt d'un genre moins noble, parce qu'il y a moins de périls à ſur-

monter, ils ont auſſi des filets faits de même matière qui ſont attachés au bout d'un pieu enfoncé profondément en terre, ils prennent, par le moyen de ces piéges une grande quantité d'oiſeaux ſauvages. Ils ont encore d'autres eſpèces de filets faits de crins de cheval qu'ils lient au bout des lignes dont ils ſe ſervent pour pêcher, & le préſentent aux oiſeaux du rocher oppoſé, il arrive quelquefois que ces oiſeaux paſſent leurs têtes à travers les mailles, ce qui donne aux Oiſeleurs la facilité de les prendre plus aiſément.

En Eté, les femmes d'Hirta, ſemblables aux filles de Sparte, ſont employées à la chaſſe des oiſeaux; celle qui leur eſt principalement échue en partage, a pour objet l'oiſeau plein de feu, appellé *Puffin*, il couve ſous terre, & eſt aiſément découvert par le moyen du trou à travers duquel il ſe fraie un chemin; il le creuſe

avec ſon bec, la femme ou la fille de la maiſon ſort le matin de chez elle, pour peu de temps, accompagnée d'un chien, & rapporte avec elle une proviſion ſuffiſante pour nourrir toute la famille au moins pendant un jour. Chacune a dans cette Iſle un ou pluſieurs de ces chiens extraordinaires qui tiennent du baſſet, de l'épagneul & du barbet. De leur propre aveu, les femmes d'Hirta quittent leurs maiſons d'aſſez bonne heure, & y reviennent peu de temps après, chargées de cinq ou ſix *Puffins* par voyage.

Etant aſſis ſur la pente d'une montagne, avec quelques habitants d'Hirta, je vis un de ces petits chiens s'éloigner de nous; on me dit qu'il ſeroit bientôt de retour avec un butin conſidérable: en effet il revint une demi-heure après, & mit ſa proie aux pieds de ſon maître, il étoit inſtruit par l'expérience & par les carreſſes pleines

d'amitié qu'il en recevoit en pareil cas, que ce dernier lui en sauroit gré, il retourna sur le champ à la chasse, & elle eut le même succès.

Ces chiens ont une sagacité étonnante, & sont si bien dressés, qu'ils ne tuent, ni ne blessent même les oiseaux, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré les personnes de la famille à laquelle ils appartiennent, malgré les menaces, les carresses, ou même des morceaux friands que des Etrangers leur présenteroient.

Tous les rochers de l'Isle, soit qu'ils procurent des oiseaux ou des poissons, sont partagés entre les habitants avec l'exactitude la plus scrupuleuse en proportion des terres que chacun possede. Au bout de trois ans le Peuple fait un échange du partage de ces rochers, & s'il s'éléve quelque dispute sur cet objet elles sont terminées par la voie du sort: la plus légère

uſurpation ſur un rocher, qui eſt échue à un Kildien, eſt un crime qu'on regarde comme n'étant gueres moins atroce que le vol d'une vache, & eſt puni ſans miſéricorde.

Il n'eſt pas poſſible de ſurpaſſer l'intrépidité & l'agilité des Kildiens dans certaines circonſtances. C'eſt une entrepriſe des plus périlleuſes que de débarquer à *Stack-in-Armin*, à *Stack-Birach* & à *Ly*, rochers qui ſont au-delà de l'Iſle principale. Quand le temps eſt beau & la mer calme, les habitants d'Hirta mettent leur bateau à la mer avec huit hommes des plus expérimentés. Le député du Gouverneur eſt leur Capitaine de vaiſſeau, & leur Officier de terre, il a le droit irrévocable de conduire le gouvernail & de donner des ordres. Ces honneurs & ces grands priviléges l'expoſent aux plus grands dangers. Il eſt le premier à débarquer & le dernier à quitter le champ de batail-le

Dans la langue du pays, ce héros ſi hardi, s'appelle *Gingach*.

Après s'être débarraſſé de tout ce qui peut le gêner, ôté ſes habits & ſes ſouliers, il s'attache autour du corps un cable très-fort; l'autre bout de cette corde reſte dans le bateau, & auſſit-tôt que la marée s'éléve à une hauteur propre à ſon deſſein, il s'élance vers le rocher, avec cette agilité dont les Kildiens ſeuls ſont capables, & fait uſage de toute la force de ſes mains & de ſes pieds, quelquefois même de ſes dents & de ſes ongles pour s'y fixer fermement. S'il vient à tomber en arrière dans la mer, cet affront l'afflige infiniment plus que la boiſſon amère dont il s'abreuve alors. Ses compagnons le retirent auſſi-tôt, & il recommence la même tentative; s'il réuſſit dans cette entrepriſe, ce qui arrive le plus ordinairement, il s'établit dans un endroit du rocher où il

peut être en sûreté, y attache la corde, & donne, par ce moyen, à ceux qui l'ont accompagné la facilité de débarquer; quatre d'entr'eux restent dans le bateau, où ils demeurent à leur rame jusqu'à ce que le commandant & sa troupe soient de retour.

Lorsque cette espèce de divertissement est fini, ils vont à bord de leur bateau de la même maière. Le *Gingack* se place dans sa première position, & après avoir prêté son aide aux trois autres hommes, il attache un bout de la corde à une partie du rocher, & glisse sur cette corde jusqu'en bas, si la mer est favorable; si elle est agitée, il ordonne aux rameurs de remorquer à une distance convenable, & saute dans l'eau avec une intrépidité surprenante, ses compagnons le saisissent aussi-tôt, & reçoivent un si courageux Commandant avec des battements de mains & des cris d'applaudissements;

telle eſt la méthode conſtante, & la ſeule qu'on puiſſe mettre en pratique pour débarquer ſur les rochers qui environnent Hirta.

Je fus un jour aſſez fol pour m'engager dans une avanture de ce genre à *Stake-in-Armin*; mais je n'oſai pas conſeiller la même épreuve à un de mes amis, quelque grande que fut ſa curioſité ſur cet objet; je fus élevé juſqu'à la cime d'un rocher qui avoit quarante pieds de haut; l'entrepriſe étoit ſuffiſamment hardie, cependant ce n'étoit aſſurément qu'un jeu d'enfant en comparaiſon des faits courageux de ceux qui tentent d'aller ſur le *Stack-Birack*.

Ce rocher a aux environs de quarante pieds de haut; ſon ſommet eſt un peu liſſe & circulaire, & ſon diametre eſt à peu près de deux pieds. L'angle formé par la face du rocher & la partie la plus acceſſible de la circonférence de ce cercle eſt preſque droit; cepen-

dant le desir d'être applaudi, joint à celui du profit, est si grand dans les Kildiens, qu'ils escaladent, une fois chaque année, ce précipice redoutable pour aller chercher des œufs & des oiseaux sauvages. Ces exploits téméraires ne sont pourtant pas guidés par la nécessité ou le besoin ; mais ces plaisirs & ces avantages qu'ils achetent si chèrement, & qu'ils poursuivent au milieu des dangers les plus imminents, sont regardés par eux comme une jouissance pour laquelle ils ont le plus grand attrait.

Il est bon de remarquer ici, qu'on ne trouve à Hirta, qu'un seul œuf dans chaque nid d'oiseaux, excepté dans celui de la *Mouette de mer* où l'on en trouve toujours trois, il est vrai qu'en ôtant cet œuf unique à un oiseau, il en pond un second, & quelquefois même un troisième, si on lui enlève les deux autres. Le *Tulmer* est le seul qui n'en agit pas ainsi ; mais malgré cette

ſtérilité, on ne prend pas moins de vingt-quatre douzaines d'œufs annuellement ſur le ſommet étroit de *Stack-Birach*, preuve certaine qu'une grande quantité d'oiſeaux s'y raſſemblent, & y font leurs nids dans un très-petit eſpace de terrein.

Nous avons déjà obſervé qu'il n'y a qu'un ſeul bateau à Saint-Kilda, & que c'eſt de ce petit bâtiment que dépend le plus grand bonheur des Kildiens. Si par quelque accident fatal ils viennent à en être privés, ils ſont exceſſivement malheureux, & auſſi affligés qu'un Etat grand & floriſſant pourroit l'être après les ravages d'une guerre ſans ſuccès, ou ceux d'une peſte qui feroit périr la plus grande partie de ſes habitants.

Ce pauvre peuple ſe trouva dans cette cruelle ſituation après mon départ en 1759. Le 6 Octobre de cette année, dix-neuf Kildiens s'embarquèrent pour Boreray, dix d'entr'eux y

abordèrent, & l'intention des neufs autres étoit de retourner à Hirta ; mais pendant trois jours ſucceſſifs le vent ſouffla avec une telle furie qu'ils ne leur fut pas poſſible de prendre terre en aucun endroit.

Pendant tout le temps que dura cette tempête, ils ſe mirent à l'abri ſous des rochers élevés de Saint-Kilda qui n'étoient pas expoſés au vent. Le quatrième jour de leur détreſſe, ils firent voile pour ſe rendre à la baie, quoiqu'ils n'euſſent aucune eſpérance d'y arriver ſans péril, ils dirigèrent vers la côte ſabloneuſe, où ils débarquèrent, trois de leurs hommes y furent enlevés, les ſix autres emportés ſur la côte par la violence des vagues, & le bateau fut briſé en pièces.

Les malheureux reſtés à Boreray furent bientôt inſtruits de la calamité commune & de leur propre diſgrace

leurs femmes & ceux de leurs compagnons qui n'avoient pas été engloutis dans les ondes, leur faisoient des signaux réitérés de l'Isle principale. Ces infortunés n'imaginant point de ressource qui pût apporter de remède à leur cruelle position, après que les premiers moments du déséspoir furent passés, tombèrent dans l'abattement. Il leur vint enfin dans l'esprit qu'ils pouvoient faire usage de quelques oiseaux sauvages dont ils avoient fait provision, qu'ils en vivroient, ainsi que des brebis qui paissoient à Boreray pendant toute l'année; tant qu'ils restèrent dans cette espèce d'exil, les peaux de ces brebis, & celles des plus gros oiseaux cousues avec des plumes, furent les seuls vêtements que quelques-uns d'eux portèrent. On se représentera sans doute aisément leurs figures grotesques dans cette déplorable situation.

C'étoit cependant une faveur de la Providence que Boreray fût le lieu de leur priſon; en effet, la maiſon de *Staller*, ou cette grotte curieuſe, dont nous avons déjà donné la deſcription, leur procura une habitation très-convenable, ils y dormoient au moins en sûreté pendant la nuit & y paſſerent tout l'hiver tranquillement: ils avoient pris la précaution néceſſaire de ſéchér quelques mottes de tourbe le mieux qu'ils avoient pu, & en aſſez grande quantité pour les chauffer & cuire leurs aliments, juſques vers le milieu du Printemps.

Au mois de Mars, temps du retour des oiſeaux ſauvages, après avoir pourvu à leurs néceſſités préſentes, ils firent des proviſions, & en amaſſèrent aſſez pour charger le bateau à huit rames du Gouverneur de Saint-Kilda; ils emmagaſinèrent enſuite la cargaiſon dans la maiſon de *Staller*.

Les amis qu'ils avoient laiſſés à Saint-Kilda, voulant leur donner la conſolation de voir qu'ils n'avoient pas négligé la culture de leurs terres, labourèrent dix petites portions de terrein ſur la partie ſeptentrionale de la montagne qui étoit vis-à-vis d'eux. Ces dix priſonniers demeurèrent dans cette triſte ſituation, ſans éprouver cependant d'autre malheur que la peine qu'ils reſſentoient de leur exil, juſqu'à ce que le Gouverneur leur envoyât enfin un bateau au mois de Juin.

CHAPITRE XI.

DES Habitants d'Hirta, de leur nombre, de leurs maladies, de leurs tailles & de leurs traits, de leurs habillements, de leur langage, de leur caractère, de leurs mœurs & de leurs coutumes.

UN fait inconteſtable, c'eſt que les habitants de Saint-Kilda étoient en beaucoup plus grand nombre autrefois qu'ils ne ſont à préſent. Je ne déciderai point ſi cette diminution viſible doit être entièrement attribuée à des cauſes phyſiques, ou ſi l'on doit l'imputer en partie à la politique. J'oſerai ſeulement affirmer que ſi l'Iſle étoit gouvernée d'une manière qui lui fût

propre, elle pourroit aiſément fournir à la nourriture & à l'entretien de trois cents perſonnes. *Martin*, qui l'a viſité vers la fin du dernier ſiècle, y trouva cent quatre-vingt perſonnes.

Le nombre eſt maintenant réduit à quatre-vingt-huit, réduction d'autant plus extraordinaire, qu'elle s'eſt opérée en moins de deux générations; il eſt vrai qu'une maladie contagieuſe, enleva la plus grande partie de ce Peuple, il y a environ trente-quatre ans.

Ce fut la petite vérole qui cauſa un ſi prodigieux ravage & dépeupla Saint-Kilda; un de leurs habitants étant allé à Harris, fut ſaiſi de cette maladie & y mourut. Malheureuſement un de ſes amis rapporta ſes vêtements l'année ſuivante, & l'on penſa que c'étoit eux qui avoient communiqué la contagion à Hirta.

Très-peu de perſonnes de cette

petite République en furent garanties cette année ; de vingt-une familles, il ne reſta que quatre perſonnes en âge de puberté, & elles ſe trouvèrent chargées de vingt-ſix orphelins. Ces quatre hommes durent leur ſalut à ce qu'ils avoient d'abord regardé comme un malheur perſonnel.

Avant que la maladie ſe fût propagée, trois hommes & huit jeunes gens furent envoyés de la part de la communauté dans une des Iſles voiſines à la chaſſe des *Oyes-Solan* pour la proviſion des habitants ; pendant qu'ils y étoient, la petite vérole cauſa à Saint-Kilda une confuſion & une mortalité univerſelle, ils en furent abſents depuis le quinze Août juſqu'à la mi-Mai de l'année ſuivante, le bateau qui les avoit tranſportés revint à Hirta, avant que la maladie fût devenue épidémique ; ſans ce voyage, il eſt preſque certain que ces onze perſonnes qui

échappèrent à la contagion, euſſent ſubi le même ſort que leurs compatriotes.

Juſqu'à cette année mémorable par ſes malheurs, on ne connoiſſoit pas la petite vérole à Saint-Kilda, d'où il eſt aiſé de conclure que tous ſes habitants ignoroient abſolument le traitement qui lui eſt propre; les médicaments de toute eſpèce ne réuſſiſſoient point, & ceux qui les adminiſtroient étoient entièrement déroutés, il eſt probable que les aliments groſſiers dont les Kildiens font uſage & peut-être même au-delà des règles ordinaires de la ſobriété, rendit la maladie plus dangereuſe, ſi l'on joint à cette intempérance la mal-propreté habituelle des Naturels du pays auquel on peut ajouter l'air mal-ſain renfermé dans leurs ſales étables; on concevra aiſément que tous ces inconvénients réunis durent augmenter la qualité particulièrement inflammatoire de cette cruelle maladie à un degré de virulence

plus conſidérable encore qu'elle ne l'a ordinairement.

Ce terrible fléau n'a pas reparu depuis à Saint-Kilda. Les enfants de cette Iſle ſont particulièrement ſujets à une eſpéce de maladie très-extraordinaire ; la quatrième, la cinquième, ou la ſixième nuit après leur naiſſance ; pluſieurs d'entr'eux ceſſent de teſter : la ſeptième ; les gencives de la mâchoire ſupérieure ſont tellement ſerrées contre celles de la mâchoire inférieure, qu'il eſt impoſſible de leur faire rien avaler ; bientôt après que ces ſymptômes fâcheux ont paru, ils ſont ſaiſis d'accès de convulſions, & après avoir lutté contre des douleurs exceſſives juſqu'à ce que leur peu de force ſoit épuiſée, ils meurent preſque tous le huitième jour, j'en ai vu expirer deux après ces cruels tourments. Il eſt ſurprenant que Martin, qui s'étoit adonné à la Médecine, & qui étoit d'ailleurs d'une

curioſité ſans bornes, ait paſſé ſous ſilence un fait auſſi frappant, en ſuppoſant néanmoins que cette étrange maladie fût déjà connue à Hirta, dans le temps qu'il y étoit.

Une autre très-remarquable, dont les Kildiens ſont attaqués dans certaines circonſtances, eſt un froid exceſſif quelquefois accompagné d'un crachement de matière viſqueuſe, ſanguinolente; ils prétendent qu'ils en ſont affligés toutes les fois que les habitants d'Harris viennent les viſiter ou des Etrangers de tout autre pays. « Les Kildiens ont généralement (à » ce que dit Martin) la voix forte & » la poitrine bonne; ce qui peut-être » y contribue un peu, eſt l'habitude » qu'ils ont d'avaler les œufs de l'*Oye-* » *Solan* tout crus, il eſt rare qu'ils » ſoient enrhumés, ſi ce n'eſt lorſque » le Gouverneur vient les voir, ce » qui n'eſt pas fréquent; mais ils

» croient très-fermement, ainſi que les
» habitants des Iſles voiſines, que cette
» viſite eſt la cauſe de leur toux.

» Les Kildiens me donnèrent ſur
» ces faits le recit ſuivant : qu'ils con-
» tractoient toujours de la toux dès
» que le Gouverneur débarquoit dans
» leur Iſle ; & que cette maladie étoit
» encore plus incommode pour eux
» la nuit que le jour, parce qu'elle
» leur faiſoit rendre une grande quan-
» tité de phlegmes, & que cette
» indiſpoſition leur duroit dix, douze
» ou même quatorze jours; le remède
» le plus ſouverain contre cette ma-
» ladie eſt leur catholicon favori, le
» *Gibain*, c'eſt-à-dire, la graiſſe de
» leurs oiſeaux ſauvages dont ils rem-
» pliſſent l'eſtomac de l'*Oye-Solan* en
» manière de pouding, ils le mettent
» enſuite dans une infuſion de gruau ;
» que dans leur langage ils appellent
» *Brochan*, mais ce remède n'a plus

la

» la même efficacité qu'autrefois à
» cauſe du fréquent uſage qu'ils en
» font. J'hazardrai de leur dire que
» la perſuaſion où ils étoient de cette
» contagion prétendue, étoit, à mon
» avis, une pure imagination, & que
» je me flattois qu'ils ne conſerveroient
» pas long-temps cette idée, mais ils
» parurent très-offenſés de ce diſcours,
» me diſant; qu'à l'exception de leur Mi-
» niſtre & de moi, ils n'avoient jamais
» vu perſonne douter de la vérité de
» cette épidémie; qu'elle ſe démon-
» troit évidemment à l'arrivée de cha-
» que bateau, ils m'ajoutèrent de plus,
» que tout deſſein avoit un but, &
» que ſur cet objet il n'y avoit pas
» lieu de s'en propoſer aucun. Pour
» me confirmer leur aſſertion, ils me
» donnèrent pour exemple les enfants
» à la mammelle, qui étoient également
» ſujets à cette toux en pareille cir-
» conſtance, & n'étoient pourtant pas

» capables d'être ſéduits par l'imagi-
nation; que par conſéquent on pouvoit
» en conclure, avec raiſon, qu'ils
» étoient infectés par ceux qui ve-
» noient loger dans leurs maiſons. Il
» n'y en a preſqu'aucun dans toute
» l'Iſle, jeune ou vieux, que je n'aie
» queſtionné particulièrement ſur ce
» fait, & qui ne ſe ſoient tous accordés
» à me le certifier. Ils ajoutent de plus
» que lorſqu'on leur apporte quel-
» ques marchandiſes étrangeres, la
» toux alors leur dure plus long-
» temps. Ils ont auſſi remarqué, que
» ſi quelques perſonnes de la ſuite du
» Gouverneur, ont eu la fièvre avant
» que de venir à Saint-Kilda, quoi-
» qu'elles ne l'aient plus pour-lors,
» cependant il y a toujours pluſieurs
» des habitants qui en ſont attaqués;
» ſi quelques-uns d'entr'eux vont par
» hazard paſſer même un court eſpace de
» temps dans les Iſles d'Harris, de Sky,

» ou dans d'autres limitrophes, ils mai-
» grissent bientôt, & contractent une
» tel toux, qu'ils sont obligés d'avoir
» recours au *Gibain*, ou de retourner
» promptement dans leur séjour natal.
» Ce *Gibain* est plus salutaire contre
» le rhume aux habitants des autres
» Isles adjacentes, qu'à ceux de Saint-
» Kilda, parce que ces derniers aiment
» à l'employer dans leurs mets, aussi
» bien que dans leur boisson; & que
» cet usage trop fréquent lui fait perdre
» de sa vertu. Il est bon d'observer
» qu'après que cette contagion fut
» passée, tous les Etrangers, dont
» j'étois du nombre, qui joints aux
» Naturels du Pays, composoient
» environ deux cents cinquante per-
» sonnes, quoique très-souvent ras-
» semblées à l'occasion du Service
» Divin, qui que ce soit ni jeune ni
» vieux ne fut plus attaqué de la toux.

Tel est le récit que Martin nous a

a donné de cette épidémie pendant l'année 1697. Le même m'a été confirmé dans pluſieurs perſonnes dont je n'ai jamais eu ſujet de révoquer en doute la véracité, & qui ont été preſque tous les ans à Saint-Kilda, depuis cette époque, & n'ont jamais connu d'habitants qui échappaſſent à la contagion lorſque des Etrangers arrivoient dans leur Iſle. La ſociété reſpectable & quelques Gentilshommes de beaucoup d'eſprit, qui avoient les mêmes ſoupçons que moi ſur la réalité de cette obſervation, me recommandèrent de faire ſur cet objet les recherches les plus exactes; mais je les puis aſſurer, ainſi que le Public, qu'il n'y a pas un Kildien, ni un ſeul habitant d'Harris qui ait été à Saint-Kilda, dont je n'aie eu une affirmation unanime ſur la certitude de ce fait, quoique mon témoignage doive contribuer à l'appuyer, & qu'autrefois je ne puſſe le

croire : il ne me seroit pas possible maintenant de le nier sans blesser la vérité. Quand je débarquai à Saint-Kilda, tous les habitants, excepté deux femmes en couches, jouissoient d'une parfaite santé, & restèrent dans cet état pendant deux jours ; je commençois à me persuader, avec plaisir, que ma visite ne leur seroit pas nuisible, mais j'eus soin de cacher ma suspicion, afin qu'ils ne tentassent pas de m'en imposer, & que je fusse plus en état de découvrir la tromperie qu'ils avoient peut-être originairement imaginée dans quelque vue politique, (pour justifier par exemple leur aversion envers les Etrangers, qui ne venoient souvent les visiter que pour les opprimer) ils avoient pu y persévérer dans les siècles suivants, par un orgueil mal entendu, qui empêche ordinairement les hommes d'avouer qu'ils ont été ou ignorants ou trompés

volontairement. Mais cette ſuppoſition forcée n'a nul fondement. Les Kildiens au contraire aiment exceſſivement les Etrangers, & il eſt d'ailleurs hors de toute probabilité, qu'une fourberie de ce genre, en accordant même qu'on pût lui aſſigner une cauſe aſſez importante pour l'avoir imaginée, ne pourroit être ſoutenue par toute la communauté avec aſſez d'art pour pouvoir échapper à des obſervations ſuivies & exactes pendant une auſſi longue ſuite d'années; mais mes doutes & mes ſoupçons s'évanouirent bientôt. Le troiſième jour, après mon arrivée dans l'Iſle, quelques-uns des habitants découvrirent des ſymptômes évidents de la maladie contagieuſe, tels que le froid exceſſif, l'enrouement, la toux, le crachement de phlégmes, &c. Et dans l'eſpace de huit jours, toute la petite République fut infectée de cette étrange épidémie, accompagnée dans

quelques personnes de maux de tête violents & d'accès de fièvre ; ainsi je ne pourrois, sans rejetter la conviction la plus convainquante de toutes, c'est-à-dire, l'évidence de mes sens, soupçonner que leurs plaintes alors fussent feintes ou imaginaires. Avant mon voyage à Saint-Kilda, j'étois porté à croire, (en admettant que cette singulière maladie s'introduisît parmi le Peuple lorsque quelque Etranger débarquoit dans l'Isle,) que ceux qui aidoient à tirer le bateau à terre, & qui avoient beaucoup travaillé pendant une grande chaleur, qui les rendoit plus susceptibles d'une telle incommodité, étoient les seules personnes qui en fussent affectées; mais après un examen des plus exact, je vis, à n'en pouvoir douter, que tous les habitants qui n'étoient pas sortis de chez eux, de même que ceux qui avoient pris beaucoup de peine pour

nous rendre ſervice, furent également ſaiſis de cette maladie.

Une autre conjecture à laquelle j'étois fortement attaché, c'eſt que le mouvement violent auquel le Peuple de cette Iſle ſe livre volontairement, par un travail exceſſif, pour tirer à terre les bateaux qui viennent d'Harris, peut le rendre ſujet à ce friſſon terrible, lequel ſe communique enſuite à ceux qui ſont reſtés chez eux ; mais j'en fus pleinement détrompé par une preuve ſans réplique. Quelques troupes de Sa Majeſté eurent occaſion de débarquer à Hirta en 1746 ; & quoique les Naturels du Pays ne leur donnaſſent d'aſſiſtance en aucune manière, & qu'ils ne fuſſent point par conſéquent dans le cas de s'échauffer à outrance, ni d'être incommodés par l'eau de la mer, il eſt certain (du moins les Kildiens & les domeſtiques du Gouverneur, qui étoient alors à Saint-Kilda, me l'ont

assuré) qu'ils furent saisis du frisson, dont j'ai parlé plus haut, à un point extraordinaire, & comme j'aurai sujet de l'observer plus bas, ils supportent presque chaque jour de plus grands travaux, & des fatigues bien supérieures à celles qu'ils éprouvent pour un débarquement, sans que leur santé en soit nullement altérée. Un Gentilhomme fort instruit, qui avoit eu la même opinion que moi, appelloit ce frissonne épidémie *annuelle*, qui revenoit périodiquement, soit qu'il arrivât des Etrangers dans l'Isle, soit qu'il n'en vînt pas, il faut convenir que le Gouverneur est obligé de venir tous les ans à Saint-Kilda entre la fin d'Avril, & le commencement de Septembre, cette Isle étant inaccessible en toute autre saison de l'année, mais il y vient quelquefois en Mai, d'autrefois en Juin, en Juillet & en Août; n'est-il donc pas étrange qu'une épidémie an-

nuelle se déclare en Mai, si le Gouverneur arrive en ce mois là, & soit retardée jusqu'au mois d'Août, si ce même Gouverneur différe son voyage jusqu'à cette époque ? Il ne l'est pas moins sans doute qu'elle paroisse trois ou quatre fois pendant l'Eté, si le Gouverneur y vient aussi souvent, & seulement une fois, s'il n'y fait qu'une seule visite. Le frère du Gouverneur actuel, qui est Ecclésiastique de notre Eglise, & aussi savant que véridique, m'a dit qu'il avoit vu les habitants de Saint-Kilda, saisis de ce frisson à trois fois différentes au débarquement du bateau de son frère, qui fit trois voyages à Saint-Kilda en moins de deux mois.

On me raconta une anecdote assez curieuse, concernant Madame *Leod*, native de *Ski*, & veuve du dernier Ministre de Saint-Kilda, qui me fut confirmée par elle-même, & par d'autres pendant les trois premières années

qu'elle habita dans cette Isle, elle échappa à la contagion générale ; mais dans la suite étant, pour ainsi dire, naturalisée dans ce pays, elle y participa annuellement pendant tout le temps qu'elle y demeura.

L'odeur des maisons & des vêtements des Kildiens, ainsi que leur haleine, est très-nuisible à un Etranger, il se trouve incommodé, quand un habitant de cette Isle est auprès de lui, & pendant deux ou trois jours il respire un air épais, très-mal-sain. On croiroit facilement sans doute qu'il pourroit être attaqué de quelque maladie extraordinaire à son arrivée dans ce lieu ; mais est-il probable & même concevable que la quantité du nouvel air qu'il porte autour de lui, ou l'odeur de ses habits ou même son souffle puisse affecter les Naturels du Pays, quoiqu'ils disent tous que la société des Etrangers leur est aussi difficile à sup-

porter pendant quelques temps, que la leur peut l'être aux nouveaux venus, & qu'ils reſpirent difficilement l'air pénétrant qui les environne, quand ils ſont près d'eux.

J'avoue que je fus long-temps à douter de la réalité de cette incommodité, mais le compte qu'en a rendu Martin en 1697, les aſſurances réitérées, qui m'en ont été faites, par des hommes ſenſés, & d'une véracité non ſuſpecte, & par-deſſus tout la démonſtration oculaire m'ont convaincu que mes doutes étoient mal fondés. Au reſte n'y a-t-il pas beaucoup d'effets dans la nature, dont on ne peut pas aſſigner les cauſes, qui nous ſeront toujours inconnues, & quoiqu'on ne puiſſe pas rendre raiſon d'un fait, il peut cependant être conſtaté par l'évidence qui force la conviction.

Ceux de cette Iſle qui ont paſſé

la première jeuneſſe, jouiſſent en général d'une très-bonne ſanté, & ſont moins ſujets aux maladies que les autres.

J'ai déjà dit que les habitants de Saint-Kilda, ſont maintenant réduits à quatre-vingt-huit perſonnes dont trente-huit hommes & cinquante femmes. On peut très-aiſément rendre raiſon de cette grande inégalité entre les deux ſexes ſans adopter le ſyſtême des voyageurs qui prétendent (quoique leur aſſertion ſoit directement contraire à l'ordre établi par la Providence dans tout autre pays) que la Nature, en faiſant naître plus de femmes que d'hommes dans l'univers, a eu en vue d'introduire la polygamie dans certaines contrées. Chez toutes les Nations maritimes ou guerrieres, il eſt évident que les hommes ſont plus ſujets que les femmes aux morts prématurées, & parmi les Kildiens, quoiqu'ils ne ſoient ni guer-

riers ni commerçants, ils ſont dans le même cas & la raiſon en eſt évidente; quelques-uns d'entr'eux périſſent dans les rochers, & dans tous les pays les hommes ſont plus diſpoſés à fuir les tyrans, & y ſont en même temps plus intéreſſés, parce qu'ils ſont plus expoſés à leurs reſſentiments & plus en état auſſi de pourvoir à leur ſûreté.

Tous les hommes adultes d'Hirtane ſont qu'au nombre de vingt-deux, ls ſont tous forts & courageux, & quoiqu'en général ils ſoient petits, extrêmement épais, charnus & conformés d'une manière plutôt groſſière que délicate, ils ſont cependant très-vigoureux, portent des fardeaux énormes & rament pendant pluſieurs heures de ſuite avec une vigueur preſque toujours égale. Dans leurs expéditions nocturnes ils éprouvent les plus grandes fatigues, mais elles leur paroiſſent très-légères, & ils oublient

facilement les dangers qui les ont accompagnés s'ils ont un heureux ſuccès.

La plupart des femmes de cette Iſle, ſont belles, leur teint eſt frais & animé, & leurs traits auſſi fins que réguliers ; celles des Iſles les plus voiſines d'Hirta leur ſont très-inférieures à cet égard, ſi quelques-unes d'entr'elles étoient proprement vêtues, & élevées avec ſoin, elles pourroient être, à mon avis, regardées comme des beautés rares par des perſonnes du meilleur goût.

Les habits des Kildiens ſont groſſiers & très-chauds ; il n'y a que peu de temps qu'ils connoiſſent d'autres couleurs que le noir, le blanc, le gris & le brun qui ſont celles de leurs brebis ; le jaune eſt la ſeule couleur artificielle qu'ils aient ; il croît une plante dans la plus grande partie des Iſles occidentales, que les habitants appellent *Rue*, je ne ſais pas quel eſt

son nom en anglois, il peut cependant, autant que j'en puis juger, être le même que le *Ruta* des Romains & un proverbe latin (1) qui signifie *qu'une personne ou une chose est confinée dans un espace étroit*, semble confirmer cette opinion. Cette plante s'éleve pendant l'Eté aux environs d'une palme au-dessus de la terre, elle a une petite tige ferme qui porte une fleur jaune odoriférante, elle aime les terreins sablonneux & étend très-loin ses longues racines, coriaces & nombreuses. Si on pile ces racines, & qu'on les fasse bouillir dans l'eau, cette décoction donne une couleur rouge, durable, qui acquiert plus d'éclat chaque jour. Les Kildiens ignorent l'art de teindre avec cette racine, quoiqu'il soit en usage dans les autres Isles.

(1) *In rutæ fòlium conjeci.*
Je l'ai jetté sur la feuille de la rue.

On fait très-peu de linge à Saint-Kilda, & il eſt extrêmement groſſier, une chemiſe pour ſe parer les jours de fête, ſatisfait l'ambition du petit maître le plus élégant, ce que les Kildiens portent ſur leur peau les jours ordinaires, eſt fait de laine.

Leurs Tiſſerans ſavent très-mal leur métier : chaque homme eſt le tailleur & le cordonnier de ſa famille : tout le cuir de cette Iſle, & celui des Iſles qui en ſont les plus voiſines, eſt tanné avec de la racine de *Tormentille*, & de la plus grande perfection (1).

---

(1) Les Kildiens mettent leur cuir, quand il eſt ſuffiſamment préparé pour leur deſſein, dans une infuſion chaude de cette racine, & l'y laiſſent pendant deux nuits; enſuite, ils le portent dans le creux d'un rocher, qui ſe trouve ſous l'eau dans la haute marée, & l'entourent d'un peu de la même racine pilée, ils le laiſſent ainſi juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement tanné.

Les Kildiens parlent une dialecte très-corrompue du gaulois, altéré encore par une ſorte de mélange de la langue Norvégienne, ils ont pluſieurs mots & des phraſes de jargons tout-à-fait inintelligibles à leurs voiſins. Leur manière de prononcer eſt accompagnée d'une particularité très-remarquable. Les hommes, les femmes & les enfants ont tous un graſſeyement incorrigible; aucun d'eux n'eſt capable de donner aux lettres liquides le ſon qui leur eſt propre; je ſuppoſe que cette incapacité qui eſt générale ici, & qui n'exiſte dans aucun autre pays, eſt peut-être due originairement à l'affectation vicieuſe d'imiter la manière de pronocer de quelques-uns des grands hommes qu'ils ont eus parmi eux, ſoit d'un Gouverneur, ſoit d'un Eccléſiaſtique vénérable: attribuer ce défaut ou cette mauvaiſe façon de parler à la conformation de leurs organes, à

la nature de leurs alimens, ou à la température du climat, ſont trois ſuppoſitions qui ont été adoptées, mais auxquelles il me paroît que le témoignage de la raiſon ſe refuſe : il eſt rapporté par quelques Auteurs que les courtiſants, qui environnoient Alexandre, s'étudioient à tordre leur col, pour imiter leur maître, & nous voyons des perſonnes affecter de graſſeyer, par la ſotte idée, que les ſons des mots prononcés de cette manière, ont une douceur particulière, ou une harmonie plus flatteuſe.

Le pouvoir de la muſique s'étend ſur tous les Peuples du monde ; cet art divin a aſſez de charmes pour conquérir les cœurs les plus ſauvages. Les Kildiens en ſont follement enthouſiaſtes, ſoit de la vocale, ſoit de l'inſtrumentale, les ſons les plus foibles de cette dernière les mettent dans des extaſes de joie inexprimables ; je les ai

vu danſer à ceux d'un mauvais violon aſſez bien pour me donner beaucoup de ſatisfaction. Les vieilles femmes de l'Iſle y prennent même part dans les grandes aſſemblées. Les danſeurs les plus agiles ſont ici, comme par-tout ailleurs, les plus favoriſés des femmes.

On a beaucoup de plaiſir à les entendre chanter & leurs voix ſont très-harmonieuſes. Les femmes en coupant leur orge dans les champs, ou en faiſant moudre leur grain dans des moulins à main qu'elles ont dans leurs maiſons, chantent preſque toutes conſtamment pendant ce travail; il en eſt de même des hommes, s'ils rament, ils mettent en uſage toutes leurs forces & tous leurs talents pour animer leurs compagnons en chantant quelques airs vifs adaptés à leur emploi. Les matelots d'Athênes avoient la même coutume.

On penſera ſans doute que la tête des Kildiens n'eſt pas poétique, & ſi

le genre d'esprit qui inspire cette verve a été donné en partage à quelques-unes, ce ne peut-être que dans une très-légère portion ; en effet des hommes ignorants, condamnés à vivre dans un climat barbare, froid, couvert de brouillards & où les arts & les sciences n'ont jamais pénétré, ne doivent pas naturellement cultiver la poésie. L'air d'Hirta est probablement très-grossier, & il est certain qu'Apollon & les neuf Sœurs n'ont jamais été invoqués dans cette Isle ; mais j'oserai affirmer qu'on peut aisément remarquer dans ce Peuple de vives étincelles de ce feu qui constitue les Poëtes, & même des traits sublimes d'imagination dans leurs compositions rustiques. Toute région, quoique les nuages y dérobent la vue du ciel, & qu'elle soit éloignée du soleil, est cependant capable de produire des génies élevés & faits pour servir de

modèles à la poſtérité. Les brouillards de la Beotie & les montagnes de Thrace ont donné naiſſance à des Poëtes très-illuſtres, tandis que les plaines brulantes de l'Afrique n'ont produit aucun exemple remarquable dans ce genre. On trouveroit plutôt le ſéjour des Muſes ſous les glaces de la Laponie & de l'Iſlande, que les moindres traces de leurs verves ſous la ligne.

Les ſujets que les Poëtes de Saint-Kilda ont coutume de traiter dans leurs odes ſont la beauté & les perfections de leurs maîtreſſes, les actions héroïques de leurs amis, leur agilité à grimper ſur les rochers, leur adreſſe merveilleuſe à la pêche, leur force extraordinaire, leur dextérité & leur conſtance lorſqu'ils rament, ſans compter les lieux communs des avantages perſonnels & du mérite intellectuel.

S'il arrivoit qu'un de ces grands

génies poétiques vînt habiter pour quelques temps, dans ce pays vraiement romaneſque, qui préſente toujours des objets vaſtes, & les payſages les plus ſinguliers, un océan ſans bornes, des précipices immenſes, des montagnes qui n'ont jamais été célébrées, dont les ſommets ſe perdent dans les nues, une variété prodigieuſe d'oiſeaux & dans une quantité innombrable, quelquefois un aſſemblage confus de monſtres marins, & en tout temps une race d'êtres intelligents très-curieuſe. Je ne dis rien de ces magnifiques chutes d'eau, de ces ruiſſeaux murmurants, de ces fontaines de cryſtal, égales peut-être à celles de l'Hélicon & de Caſtalia; ce Poëte, dis-je, pourroit très-aiſément, à mon avis, pour parler comme Milton, chanter des beautés qui ne l'ont jamais été en proſe ni en vers.

Tous les Kildiens, excepté trois

ou quatre demi-ſavants, ſont de la plus grande ignorance : le premier qui introduiſit l'uſage de l'alphabet parmi eux, fut un nommé *Buchan* qui rempliſſoit à Hirta la fonction de Cathéchiſte ſous le règne de la Reine Anne ; ce même homme fut enſuite, à la prière de la Société établie pour la propagation de la Religion chrétienne, ordonné Miniſtre par les Preſbytériens d'Edimbourg, & envoyé dans cette Iſle en cette qualité.

Par les contributions volontaires de quelques perſonnnes pieuſes de cette ville, *Buchan* avoit été en état, avant même ſon ordination, d'élever quelques jeunes garçons d'Hirta à ſon école : les progrès que firent ces enfants (je ſuis honteux de le dire) furent infiniment plus conſidérables que tous ceux qui ont été faits depuis pendant le miniſtère de ſes ſucceſſeurs. Il eſt vrai que ce Peuple a une averſion qu'il n'eſt

pas

pas aisé de vaincre, pour toutes les langues étrangères, & la preuve en est évidente, car il n'a aucune espèce de communication avec ceux qui les parlent ou même qui les entendent : il en résulte que les motifs de Religion sont les seuls qui peuvent prévaloir sur eux, & les engager à soumettre leurs enfants à un assujettissement coûteux pour leur apprendre l'anglois. Nous ne savons que trop que les considérations de ce genre opèrent très-lentement dans tous les pays, quand elles sont contraires aux avantages temporels ; ou à la coutume dont on connoît l'empire.

Les Insulaires en général ont assez conservé des mœurs antiques pour posséder encore la vertu de l'hospitalité au degré le plus éminent ; dans ces contrées éloignées, les sages leçons d'une parsimonie scrupuleuse, n'ont pas jusqu'à présent été enseignées

avec un grand ſuccès. Obliger les riches, ſecourir les pauvres, recevoir les Etrangers ainſi que les Voyageurs fatigués; & laiſſer même leurs maiſons acceſſibles à tout le monde, ont été juſqu'ici les maximes qui ont régné chez eux. Les Kildiens ont beaucoup retenu de ces principes primitifs, ils ſont généreux & ont le cœur bon & ſenſible à un point remarquable; ils avoient pour moi une déférence extraordinaire ſur ce que je deſirois, ainſi qu'à tout autre égard, & faiſoient, à tous ceux qui m'accompagnoient, des préſents d'œufs & d'oiſeaux ſauvages, dans une plus grande abondance que leur goût même ou leurs beſoins ne le demandoient.

Ils ſont, à leur manière, très-complaiſants & très-polis. Les femmes n'approchoient jamais de nous ſans faire les révérences les plus profondes, & les hommes ne parlent jamais aux

Etrangers qu'avec les termes les plus reſpectueux.

Ils ſe marient de bonne heure, & leurs galanteries ſont en général innocentes. Le libertinage, ſi commun par-tout ailleurs, eſt regardé ici comme une infamie, ſi par hazard quelqu'un s'y livre, ce qui eſt très-rare. L'éloge donné aux anciens Germains, peut, avec juſtice, être appliqué aux Kildiens. « Nul parmi eux ne ſe fait un » jeu du vice & de la débauche; cette » dernière n'y eſt pas conſidérée comme » une mode que tout le monde doit ſui- » vre. (1)

La riche dot d'une fille n'eſt point à Saint-Kilda ce qui détermine un homme à l'épouſer, une injuſte marâtre n'y perſécute jamais ſon beau-fils

(1) *Voyez* Tacite, ſur les mœurs des Germains.

par amour des richeſſes, & le lien nuptial eſt tenu pour ſacré.

Un deſir honnête de prévenir ou de diminuer les inconvénients attachés au célibat, & quelquefois un amour pur & déſintéreſſé, ſont les ſeuls motifs qui engagent les Kildiens à ſe marier. Si un jeune garçon eſt poſſeſſeur d'une bêche, d'un rateau, d'un panier & d'une corde pour aller à la chaſſe des oiſeaux ſauvages, il ſe marie ſans crainte & ſans inquiétude : il pourvoit à ſes beſoins, ainſi qu'à ceux de ſa femme & de ſes enfants : vit content avec une petite portion de terre, & paie ſon impôt exactement avec ſon orge & des plumes d'oiſeaux.

L'ivrognerie n'eſt pas encore introduite ici; mais les Kildiens ſe familiariſeroient ſans peine avec les liqueurs ſpiritueuſes. Ils ont une violente paſſion pour le tabac, c'eſt une branche de luxe dont la privation totale pour-

roit ſeule les guérir. Ils achetent tous les ans du Gouverneur une proviſion ſuffiſante de cette plante favorite ; mais, malgré leur amour pour cette ſubſtance, il faut qu'ils aient ſoin de la ménager avec la plus ſcrupuleuſe économie, parce qu'il eſt impoſſible qu'ils s'en procurent un nouveau magaſin, juſqu'à ce que le marché de l'année ſuivante leur en fourniſſe l'occaſion : ils échangent pour cet objet de la paſſion univerſelle, ainſi que pour quelques autres denrées d'une néceſſité indiſpenſable, tel que le ſel, le fer, & particulièrement le cuivre, leurs vaches, leurs brebis, leur grain & leurs plumes.

Toutes leurs richeſſes conſiſtent dans ces denrées, ils ont ſouvent entendu parler de l'or ſans le deſirer ; je crois qu'avant ce ſiècle ils n'avoient jamais touché d'argent monnoyé d'aucune eſpèce. Ils ſont peut-être maintenant

poſſeſſeurs d'une vingtaine de ſchelins, & de quelques ſols, ſomme plus que ſuffiſante pour payer les impôts de tous leurs biens. Tacite étoit embarraſſé de décider ſi les Dieux qui avoient refuſé aux Germains l'or & l'argent, leur avoient été propices ou défavorables. S'il eut été à Hirta, je ſuis porté à croire qu'il eût bientôt été guéri de ſon ſepticiſme ſur cet objet, le Peuple n'y a preſque pas de beſoins, & conſéquemment à peine a-t-il quelques deſirs d'un genre pécuniaire.

CHAPITRE XII.

DE l'état de la Religion à Saint-Kilda dans ſes différents périodes.

J'AI tâché de prouver dans le commencement de cet Ouvrage que le Chriſtianiſme avoit été introduit dans cette Iſle par quelques-uns de ces premiers Miſſionnaires, qui, dans cette contrée ainſi que dans l'Irlande, étoient appellés *Culdées* ou les ſerviteurs de Dieu: ſi l'on conſidere ce deſir de convertir, dont ces pieux Chrétiens primitifs étoient animés, & en même temps leur violente paſſion pour la vie ſolitaire, rien ne peut être plus probable.

Il eſt impoſſible de découvrir par qui furent élevés ces petits bâtiments ſacrés, dédiés au *Chriſt*, à *Saint-Columban* & à *Brendan*, & que, dans le

langage du pays, on appelle Tempſes ; mais il y a lieu de croire qu'ils furent bâtis avant que la Religion catholique fut entièrement introduite dans ce Royaume.

Après que les Eccléſiaſtiques de la Communion Romaine eurent étendu leur domination juſqu'aux parties les plus reculées de l'Ecoſſe, il eſt probable qu'un petit nombre d'eux viſitèrent par occaſion Saint-Kilda. Il paroît, par un paſſage de Buchanan, qu'aucun de cet ordre n'eut une réſidence conſtante dans cette Iſle pendant quelque temps, juſqu'à ce que la réformation eût été portée dans les Iſles du Nord occidental ; & l'on peut certainement compter ſur le témoignage de cet Auteur en pareille matière.

« Les habitans d'Hirta (dit-il) n'ont » nulle connoiſſance d'aucun art, & » ſpécialement de la Religion, le

» propriétaire de l'Isle, après le *Solstice*
» d'Eté, y envoie un homme chargé
» de sa procuration pour recevoir ses
» revenus ; il est accompagné d'un
» Prêtre qui baptise tous les enfants
» nés l'année précédente ; mais dans le
» cas où ce Prêtre ne viendroit pas,
» chaque père baptise ses propres
» enfants. (1)

Tout ce qui concerne la Religion resta dans cet état pendant plus de cent ans. Les Kildiens manquerent d'Ecclésiastiques pour les instruire pendant tout ce long espace de temps. Il paroît néanmoins que quelques hommes intéressés, ou au moins un d'entr'eux, forma le projet d'exercer la partie la plus aisée de la fonction sacerdotale, par une anecdote fort plaisante que la décision comique d'un gentilhomme a transmise à la postérité.

(1) Hist. L. 1, C. 41.

Ce gentilhomme appellé le Colonel Mc. Donald, étoit père de ce Colonel Alexandre M. Donald qui fut envoyé en Ecoſſe par le Marquis d'Antrim, à la tête d'un corps de ſoldats irlandois, ſous le règne de Charles, & ſe ſignala de la manière la plus diſtinguée dans nos guerres civiles, ſous Montroſe : ce gentilhomme s'étant rendu coupable envers les Loix, ſe ſauva à Saint-Kilda.

Un impoſteur réclamant alors ſon droit à une dîme, ou à quelques émolumens religieux, une partie du Peuple refuſa de payer la taxe, ſous prétexte qu'il n'avoit aucun titre pour remplir l'office de Prêtre. Le principal motif de leur refus étoit que ce Père ſpirituel n'étoit pas ſeulement capable de reciter le *Pater noſter*. Le Miſſionnaire prétendu avoit une faction parmi le Peuple pour ſoutenir ſa cauſe : enfin les deux partis contendants,

après plusieurs altercations très-vives, soumirent l'objet de leurs débats au jugement de l'Étranger le plus savant, & choisirent Mᵉ. Donald ; soit que ce dernier fut attaché au nouveau Docteur en Théologie, soit qu'il voulut se divertir, ainsi que les autres, par une plaisanterie ingénieuse, il déclara à toute l'assemblée d'un air très-sérieux, que dans tout le cours de sa vie, & dans toutes ses lectures, il n'avoit jamais vu un Ecclésiastique déposé ou chassé de son presbytère pour avoir ignoré la prière du Seigneur. Le parti de l'opposition parut satisfait de cette décision, ou du-moins resta dans le silence, & l'intrus commença sur le champ à faire la levée de ses dîmes.

Cinquante ans après le règne de cet usurpateur, presqu'imbécille, un homme beaucoup plus habile & avec des vues bien plus dangereuses, s'indignant d'être resserré dans les bornes d'une

fortune médiocre, forma le projet hardi de s'élever un petit empire ſpirituel à Saint-Kilda. Cet impoſteur s'appelloit *Roderic*; ſa vaſte ambition & la groſſeur énorme de ſon corps, le firent décorer par les habitants de Saint-Kilda de l'epithète de *Grand Homme*. Martin, dans ſa deſcription des Iſles occidentales, nous a donné une hiſtoire abregée de cet homme extraordinaire. Pour ôter à mes lecteurs l'embarras d'avoir recours à un ouvrage devenu maintenant très-rare, & leur donner en même temps une idée complette de la Religion à Saint-Kilda dans ſes différents périodes; je prendrai la licence de leur faire un récit ſuccinct de la vie & du caractère de cet étrange perſonnage.

Cet impoſteur étoit natif d'Hirta, & quoique, né dans un lieu où aucune connoiſſance n'avoit pénétré, & où les habitans vivoient dans la ſimplicité

primitive, il avoit eu en partage beaucoup d'intelligence & d'adreſſe. L'*ambition* étoit le principal mobile de toutes ſes actions, *l'amour des femmes* ſa paſſion ſecondaire, & une forte doſe d'*avarice*, achevoit de completer l'enſemble de ſon caractère.

Il avoit eu ſouvent occaſion d'obſerver que ſes compatriotes étoient compoſés de gens ſans jugement, ignorants, ſtupides & qui deſiroient cependant, avec la plus grande ardeur, d'avoir parmi eux un *Père ſpirituel*. Convaincu de la ſupériorité de ſon eſprit & prêt à profiter d'une circonſtance ſi favorable à ſes projets extravagants de grandeur, il forma le deſſein de faire de tous les membres de la communauté, dont il faiſoit partie, autant d'eſclaves, & de ſe rendre ſouverain de leur conſcience, de leur liberté & de leurs biens. Pour mettre à exécution un plan auſſi vaſte, il

avoit trop de ſagacité pour ne pas ſentir qu'il étoit néceſſaire, pour ſes vues, de prendre le caractère d'un Envoyé du Ciel. Les Légiſlateurs des ſiècles paſſés *Zoroaſtre & Zamolxis*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Minos*, *Rhadamanthe*, *Romulus*, *Numa*, *Thor & Wodin* appuyerent leurs prétentions au pouvoir ſuprême, & établirent leurs loix à l'aide de ces révélations divines dont ils ſe vantoient : tous ces grands hommes ont fait de la Religion le principal inſtrument de leur politique, ils virent clairement que tout Gouvernement doit bientôt être détruit dans un pays où l'irréligion prévaut évidemment : ſans une ſuite de miracles non interrompue, où la croyance générale d'une Providence, & d'un état futur où nous ſommes récompenſés ou punis, il eſt impoſſible que de grandes Républiques puiſſent fleurir ou même ſubſiſter pendant un long eſpace de

temps. Ceci eſt une démonſtration qui prouve que la Religion, quoique l'on en faſſe quelquéfois un mauvais uſage, & qu'elle ſoit ſouvent corrompue, doit cependant tirer ſon origine de ce père du genre humain, le fondateur des ſociétés, l'auteur de l'ordre ainſi que du Gouvernement, & de tout ce qui peut être avantageux au bonheur de chaque individu, & à celui de tous les hommes réunis en corps de Peuple. Si quelqu'un enſeignoit une doctrine contraire, je ne lui ſouhaiterois pas un châtiment plus terrible, que de vivre pendant une longue ſuite d'années avec des Athées, ou des Êtres qui ne ſont tenus par aucune obligation à pratiquer les vertus de la vie civile.

L'impoſteur de Saint-Kilda n'avoit aucune connoiſſance de tous les Légiſlateurs des anciennes Nations; mais ſon vaſte génie lui ſervit de maître, &

lui ſuggéra qu'il ne pouvoit parvenir à gouverner le Royaume d'Hirta, empire très-étendu à ſes yeux, ſans employer la fourberie, en ſe diſant chargé d'une commiſſion divine. Plein de ſon grand projet, & poſſédant une imagination très-fertile en expédients, il affecta pendant quelque temps d'être entièrement dégouté du monde, paſſionné pour la retraite, les exercices ſpirituels & la vie contemplative. Après s'être ainſi préparé au rôle qu'il avoit à jouer, il parut enfin ſur le théâtre, il fit d'abord courir le bruit parmi le Peuple, quoiqu'il parut vouloir le cacher, qu'il avoit vu Saint Jean-Baptiſte face à face, & avoit entendu ſa voix. Voyant que cette fable, ſi importante à ſes deſſeins, avoit été écoutée ſans réclamation, & reçue avec un pieux reſpect, il oſa le déclarer publiquement avec une

impudence intrépide & d'une manière très-ſolemnelle.

Cette première déclaration ne ſuffiſant pas pour ſes vues, il prit ſoin d'en donner enſuite des aſſurances réitérées, aſſurances appuyées des affirmations les plus authentiques & confirmées par la régularité d'une vie très-auſtère. Il certifioit que ce grand Saint, qui tenoit dans ſa main droite les clefs du ciel, de la terre & de l'enfer, converſoit familièrement tous les deux jours avec lui, qu'il l'avoit choiſi pour ſon ſerviteur, & qu'il lui avoit même donné une autorité ſans limites pour faire exécuter tout ce qu'il jugeroit à propos à Saint-Kilda, tant qu'il ſe conduiroit conformément à ſa volonté; que tous ceux qui préſumeroient aſſez d'eux-mêmes pour oſer douter de ſa miſſion, s'oppoſer à ſes loix ou offenſer ſa perſonne

ſacrée, encourroient la damnation éternelle dans le monde futur, & ſeroient accablés dans celui-ci par quelque châtiment ſignalé.

Ayant ainſi établi ſon autorité juſqu'à un certain degré, par le pouvoir de l'impudence, & à l'aide auſſi de quelques tours d'adreſſe pieux, il commença enfin à haranguer en public ; ſes diſcours coulant aiſément de la ſource abondante d'une éloquence qui lui étoit naturelle, & très-perſuaſive, furent écoutés avec une attention très-religieuſe, & tout ce qu'il annonça fut cru implicitement par le moyen de la confeſſion, dont cet impoſteur abuſoit, il fut bientôt initié dans le ſecret de tout ce qui ſe paſſoit dans chaque famille de l'Iſle, connoiſſance qui le rendoit auſſi dangereux que puiſſant.

Les femmes lui furent bientôt dévouées ; ſi quelques-unes d'entr'elles avoient trop de jugement pour qu'on

pût les tromper, ou étoient trop ſages pour être ſéduites, il les rejettoit entierement, & elles n'avoient plus aucune communication avec lui, il commençoit auſſi-tôt à les pourſuivre criminellement au nom de ſon maître, il prétendoit que Saint-Jean-Baptiſte lui avoit dit que cette femme rebelle à ſes deſirs, avoit commis une action atroce; pour convaincre le public de ſon crime, il lui commandoit du ton le plus abſolu, de marcher ſur un monceau de pierres rondes, peu ſerrées les unes contre les autres; ſi une ſeule de ſes pierres ſe dérangeoit, ou frappoit contre ſa voiſine, la femme accuſée étoit déclarée coupable par ſon inquiſiteur & livrée à ſon bras ſéculier: la punition infligée à cette malheureuſe criminelle, étoit une complication de honte, de douleur & de danger; elle étoit expoſée nue ſous une cataracte très-

élevée, remplie d'un volume d'eau conſidérable qui y avoit été renfermé pendant quelque temps à ce deſſein; à un ſignal donné, on ouvroit la cataracte, & l'eau tomboit ſur la prétendue coupable, avec la plus grande violence. C'eût été manifeſtement un plus grand miracle de marcher ſur une longue traînée de petites pierres rondes ſans en faire remuer aucune, que celui qu'opéra la Reine Emma (1) en marchant ſur neuf ſocs de

(1) Emma, fille de Richard II. Duc de Normandie, femme d'Ethelred, Roi d'Angleterre, & mère de Saint-Edouard, qui fut auſſi Roi d'Angleterre, avoit beaucoup de part au Gouvernement ſous le règne de ſon fils : ſon crédit étoit ſi grand à la Cour, que le Comte de Kent, qui avoit joui d'une autorité preſque ſans bornes, ſous pluſieurs règnes, conçut contre elle une violente jalouſie, il ne pouvoit ſouffrir qu'une femme partageât avec lui le

charrue, rougis au feu, ſans ſe brûler

miniſtère, c'eſt-à-dire le pouvoir de commander, pour l'ordinaire, ſous le nom du Prince, tout ce qui flatte les paſſions de celui qui a la force en main. Il l'accuſa de pluſieurs crimes, & gagna quelques grands Seigneurs qui confirmèrent ſes accuſations auprès du Roi. Ce Prince crut trop facilement que ſa mère étoit coupable, & l'alla trouver inopinément pour lui ôter toutes les richeſſes qu'elle avoit amaſſées, alléguant pour raiſon, que c'étoit un bien mal acquis. Elle eût recours dans ſa diſgrace à l'Evêque de Wincheſter, ſon parent, mais ce fut une nouvelle matière à calomnie pour ſes ennemis. Le Comte de Kent prétendit que les viſites fréquentes, qu'elle rendoit à ce Prélat, avoient pour motif un commerce ſcandaleux. Comme le Roi toujours crédule, ajouta foi trop aiſément à ces imputations, la Princeſſe fut contrainte pour ſe juſtifier d'avoir recours aux moyens en uſage dans ce temps-là, c'eſt-à-dire qu'elle marchât ſur des fers ardents. Cette dure épreuve lui ayant réuſſi, montra clai-

ou comme les *Hirpiens* (1) d'Italie ; ſur un amas de poutres enflammées, ſans en éprouver aucun dommage. Varron obſerve que ces *Hirpiens* avoient une préparation médecinale qui garantiſſoit

---

rement ſon innocence. Le Roi la reconnut & ſe ſoumit à la peine des pénitents. *Nicolas Harpsfeld, Polidore Virgile, & Rodolphus Caſtrenſis. Bayle, édit.* 1702.

Note du Traducteur.

(1) C'étoit une famille ancienne d'Italie, dans le pays des Faliſques, proche de Rome, elle étoit conſidérée des Romains, parce que dans le ſacrifice qu'on faiſoit tous les ans à Appollon, ou ſelon d'autres à Féronie, Déeſſe des Bois, ſur le Mont-Soracte, à préſent *il monte di ſante reſte*, tout ceux, dit-on, qui portoient ce nom marchoient à travers les flammes ſans ſe bruler. cette faculté extraordinaire, engagea le Sénat à rendre un arrêt qui exemptoit les Hirpiens, du devoir d'aller á la guerre & de toutes les autres charges de la République. Pline, Hiſt. Naturelle. L. 7 ch. 2.

Note du Traducteur.

leurs pieds du pouvoir des flammes & des charbons allumés ; en effet, il eſt plus que probable que la Reine Emma uſa d'un préſervatif de la même nature pour l'épreuve à laquelle elle avoit été condamnée, mais les malheureuſes femmes de Saint-Kilda n'avoient aucune reſſource pour échapper au danger.

Le Peuple d'Hirta étoit aſſez ſtupide pour adopter tout ce qui leur étoit préſenté, quelqu'abſurde qu'il fût, par un Légiſlateur qui lui étoit envoyé de Dieu ; ce ſcélérat ſanctifié, lui déclara que Saint-Jean-Baptiſte avoit conſacré, pour ſon propre uſage, une portion de terrein que ſon ſerviteur bien-aimé appelloit la *Montagne de Saint-Jean* : ſi quelqu'animal étoit aſſez ſacrilège pour toucher à cette terre ſacrée, quoiqu'elle fut très-mal défendue, il étoit tué ſur le champ, & la portion la plus conſidérable de la

victime appartenoit à Roderic ſon Prêtre qui avoit, diſoit-il, des entretiens très-fréquents avec le Saint ſur cette petite montagne. Un des habitants actuels m'a dit que ſon père après avoir, par hazard, déſobligé l'impoſteur, dont la puiſſance étoit la ſeule loi de l'Iſle, penſa qu'il étoit prudent de lui donner un bellier, comme une offrande pacifique, le ſuppliant en même temps de vouloir bien intercéder pour lui auprès de Saint-Jean-Baptiſte. L'oblation fut envoyeé à la maiſon du Prophète, mais elle fut rejettée avec mépris, indignation & même avec de fortes menaces, parce qu'il étoit mutilé. Un chat avoit malheureuſement arraché un de ſes rognons, & le pécheur pour obtenir une rémiſſion plénière donna une nouvelle victime de la même eſpèce le jour ſuivant.

Par ce moyen, un homme inſolent, intéreſſé

intéreſſé & libertin, continua à ſéduire la portion des femmes qui lui étoit ſoumiſe, punit celle qui étoit vertueuſe, & conſerva un empire abſolu ſur la conſcience des hommes, ſur leurs droits & ſur leur liberté pendant le cours de ſix ans. J'ai déjà fait obſerver que la confeſſion étoit ſon grand reſſort de Politique, auquel on peut ajouter que c'étoit auſſi la voie la plus sûre pour corrompre ſes pénitentes. Il exigeoit de tous ceux qui étoient initiés dans ſes myſtères, ainſi qu'il étoit enjoint aux Adorateurs de *Ceres Eleuſine*, de ne jamais reveler ce qui s'y paſſoit ſous peine de damnation.

Le Peuple abuſé, avoit une vénération ſi profonde pour ce ſimulacre de Mahomet, que le ſecret n'eût jamais tranſpiré ſans une circonſtance heureuſe. Quelques-uns des domeſtiques du Gouverneur trouvèrent ce puiſſant Demagogne, & ſes diſciples,

qui lui étoient entièrement dévoués ; assemblés pendant le silence de la nuit, le Gouverneur très-inquiet du motif de cette assemblée nocturne, ne savoit comment s'en instruire ; mais l'imposture fut enfin découverte.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il parvint, ainsi que M. *Jean Campbell*, Ministre d'*Harris* & M. *Martin*, Auteur que j'ai souvent cité dans cet Ouvrage, à persuader à *Roderic* de quitter Saint-Kilda ; on lui avoit dit plusieurs fois que le propriétaire de l'Isle desiroit ardemment de le voir, & avoit le projet de l'élever à des places aussi honorables que lucratives, ils chercherent à flatter sa vanité parce qu'ils craignoient que les Kildiens ne s'assemblassent en tulmulte autour d'eux, & ne sauvassent le faux Prophête dont la réputation de sainteté, d'éloquence & d'inspiration extraordinaire s'étoit répandue

dans les Iſles voiſines auſſi bien qu'à *Hirta* ; mais il étoit trop clairvoyant pour ne pas appercevoir le piége.

Après une longue réſiſtance, il donna ſon conſentement, & fut conduit au château de *Dunvegan*. Il y confeſſa tous ſes crimes, & fit une rétractation publique devant le preſbytère de *Sky* comme on peut le voir dans les regiſtres.

Ce malheureux homme fit un long cours de pénitence dans cette Iſle allant de Paroiſſe en Paroiſſe, comme un malfaiteur condamné, & déclarant par-tout devant les différentes Congrégations, qu'il s'étoit conduit en ſcélérat conſommé dans le crime, avec toutes les marques extérieures d'une véritable contrition : tous ces faits ſe paſſerent ſous le règne du Roi *Guillaume*.

La mémoire de cet impoſteur eſt maintenant en horreur à Saint-Kilda,

& l'on n'y prononce pas ſon nom ſans imprécation, ſa poſtérité eſt à préſent réduite à deux femmes qui ſont abhorrées. Une d'elles à la vérité fort méchante, & dont la conduite eſt très-ſcandaleuſe, eſt la dernière qui ait prétendu ici avoir le don de prédire l'avenir. Cette indigne femme avoit hérité à un point exceſſif de l'adreſſe, de l'ambition, de l'avarice & du libertinage de ſon grand-père : j'eus occaſion de cauſer avec elle & de lui faire des queſtions, relativement à ſon eſprit de Prophétie ; mais elle déſavoua avec ſa fauſſeté accoutumée toute prétention à ce don divin, quoique, très-peu de temps auparavant, elle ſe fût vantée de l'avoir.

En 1704, *Buchan*, le même dont j'ai fait mention dans le chapitre précédent, fut envoyé dans cette Iſle, pour inſtruire les malheureux Kildiens qui avoient été pendant ſi long-temps

abuſés, & enſuite trop négligés : ce Catéchiſte, à qui ce peuple fut vivement recommandé par l'Aſſemblée générale de notre Egliſe nationale, reçut de très-grands ſecours d'un Gentilhomme très-vertueux, nommé *Roderic Me Leod de Me. Leod* qui étoit alors en poſſeſſion des biens de ſa famille.

Après que *Buchan* eut été ordonné, les membres de la *Société*, qui, avant que leurs fonds publics euſſent formé une ſomme aſſez conſidérable pour pourvoir à ſon établiſſement, y avoient contribué de leur propre bien, établirent des appointements fixes pour le Catéchiſte en 1710. Ce Miſſionnaire fut aſſez actif, & avoit un zèle beaucoup plus ardent que n'en ont eu ſes deux ſucceſſeurs immédiats ; le Miniſtre actuel qui eſt le quatrième Miniſtre proteſtant de Saint-Kilda, eſt un homme plein de jugement, de vertu & de piété, mais l'état précaire de ſa ſanté

ne lui permet pas de remplir tous les devoirs auxquels ſon caractère le porteroit, & le rendra probablement dans peu abſolument incapable de cet emploi.

En 1709, M. *Alexandre Mc Leod*, Gentilhomme, (ſans parler des qualités qui le rendoient très-recommandable dans la profeſſion d'Avocat, qu'il exerçoit,) poſſedoit dans le degré le plus éminent, une vertu digne des plus grandes louanges, quoiqu'elle ſoit maintenant bien éloignée d'être de *mode*; ſon amour pour le genre humain, dans ce qui concerne ſon intérêt le plus important, l'engagea à fonder un revenu annuel de 300 marcs d'Ecoſſe (1), au profit de tous ceux qui dans les ſiècles ſuivants, iroient porter à Hirta la lumiere de l'Evangile. Cette ſomme

(1) Un marc d'Ecoſſe vaut treize shellings quatre ſols.

jointe à une autre de 400 marcs d'Ecoſſe, deſtinée auſſi par ce Gentilhomme à de pieux uſages, eſt ſous la direction de la Société, pour la propagation de la religion chrétienne.

On concevra aiſément ſans doute que, malgré les peines & les ſoins qu'ont pris une ſucceſſion de Miniſtres qui peuvent à la vérité être rangés dans la claſſe des Miſſionnaires, les moins inſtruits, les Kildiens n'ayent pas les notions les plus exactes de l'inſtitution du chriſtianiſme. Je dois même avouer que les idées qu'ils ont de la nature & des perfections divines, ſont à quelques égards aſſez groſſières, quoiqu'infiniment moins cependant que celles de pluſieurs philoſophes anciens, & peut-être des modernes.

La certitude d'une deſtinée ou d'une fatalité inévitable, & à laquelle il n'eſt pas poſſible de réſiſter, eſt l'article de leur croyance, auquel ils ſont le

très-régulièrement à l'Office Divin, & obſervent le Dimanche avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, leurs mœurs ſont & doivent être en effet plus purs que celles des grandes Républiques opulentes, quoique ces dernieres ſoient beaucoup plus civiliſés. Quelques-uns d'eux ſont plutôt exempts des vices que vertueux. La diſſimulation ou une ſorte d'adreſſe vile, & des détours pour déguiſer la vérité, ſont leurs défauts dominants : la tentation de ces petits vices, bas en eux-mêmes, eſt très-forte chez eux.

J'ai rapporté plus haut que chaque habitant d'Hirta paie un impôt aſſez conſidérable en proportion des différentes denrées qu'il poſſede, ſon intérêt le porte journellement à tromper ſur cet article, & l'habitude de mentir eſt devenue générale.

Un Auteur très-eſtimé a obſervé depuis peu dans ſon ſyſtême politique

que les vertus fleuriſſoient davantage dans les Républiques, ou ce qui eſt la même choſe dans un pays libre; mais de tous les vices auxquels le deſpotiſme donne naiſſance, le menſonge & l'hypocriſie ſont peut-être ceux qui prévalent le plus. L'eſclavage formera toujours des ames viles & abjectes, cette ſource ne pouvant jamais produire de ſincérité & de franchiſe.

Si cette obſervation eſt juſte, les habitants d'Hirta doivent avoir en partage ces vices indignes à un degré ſupérieur à tout autre Peuple, car il eſt certain qu'on le maintient dans une dépendance quitient de l'eſclavage, conformément à la doctrine de l'obéiſſance paſſive, mieux que ceux qui en ſont ſi épris en théorie aux dépens des autres, quoique le droit divin ſur lequel ces Théologiens en établiſſent les fondements leur ſoit abſolument étranger.

Je ſais que le Gouverneur actuel

ne les oppreſſa jamais, & même que ſon père & lui les ont ſoulagés de pluſieurs impôts très-onéreux, mais ſi leurs ſucceſſeurs veulent les remettre en vigueur, le Peuple ne peut s'y oppoſer, parce qu'il n'a point de Tribunaux auxquels il puiſſe avoir recours; ceux qui ont le pouvoir pour les opprimer, ſont leurs ſeuls Juges ſuprêmes, & il eſt rare que les hommes qui ont l'autorité en main, n'inclinent pas vers le deſpotiſme. L'obſervation du ſatyrique Romain eſt aſſez vraie: » ceux même qni auroient horreur de » faire mourir un homme, deſireront » cependant toujours d'en avoir la » puiſſance.

CHAPITRE XIII.

EXAMEN pour ſavoir ſi la ſituation de Saint-Kilda eſt propre à y établir une Pêche.

D'APRÈS le récit que nous avons donné plus haut de la multitude immenſe des oiſeaux maritimes qui viennent chercher leur nourritnre ſur les côte de Saint-Kilda, nous pouvons conclure avec beaucoup de fondement qu'il s'y trouve une quantité inépuiſable de poiſſons. Bornons-nous pour un moment à l'examen de la conſommation faite par une ſeule eſpèce d'oiſeaux : L'*Oye-Solan* eſt d'une voracité preſque inſatiable, il fend l'air avec autant de force que de rapidité, il pêche tout le jour avec très-peu d'interruption,

& digére en très-peu de temps ; il dédaigne de manger aucun poiſſon inférieur au hareng ou au maquerau, à moins qu'il ne ſe trouve dans un endroit très dépourvu de poiſſons, lieu qu'il prend ſoin d'éviter, ou qu'il abandonne bientôt ; nous établiſſons comme un fait certain qu'il y a autour du rocher d'Hirta cent mille oiſeaux de cette eſpèce, & ce calcul eſt ſi loin d'être enflé, qu'on n'en détruit pas moins de vingt mille tous les ans en y comprenant leurs petits. Nous ſuppoſons en même-temps que les *Oyes-Solan* ſéjournent dans ces parages aux environs de ſept mois dans l'année ; que chacun d'eux mange cinq harengs par jour, ſubſiſtance infiniment légère pour un animal auſſi gourmand, à moins qu'il ne ſoit nourri en grande partie aux dépens des autres poiſſons. Nous avons d'ailleurs ici plus de cent mille millions des plus petits poiſſons

de l'Univers dévorés annuellement par une ſeule eſpèce des oiſeaux maritimes de Saint-Kilda.

Si l'on conſidére enſuite que la plus grande partie des autres claſſes d'oiſeaux, ont à peu près le même goût pour le hareng, & le pourſuive de place en place dans les différentes émigrations qu'il fait d'une mer à l'autre, on conçoit aiſément que la conſommation doit en être prodigieuſe : les rangeant donc au nombre des autres, & leur accordant la même quantité de nourriture, & du même genre, à raiſon de leur grande ſupériorité, eu égard au nombre, quoique leur eſtomac ſoit beaucoup plus foible, on voit évidemment que deux cents mille millions de harengs ſont engloutis chaque année par les oiſeaux qui habitent ſur une très-petite étendue de rochers dans l'Océan *Deucale-donien*.

Si tous ces faits ſont exacts, faits auſſi ſimples qu'évidents, & que notre curioſité nous conduiſe à un nouveau calcul, en accordant que chaque barique peut contenir ſix ou ſept cents harengs, ce qui eſt aſſez vraiſemblable, il eſt clair que plus de trois cents trente mille bariques de poiſſons ſont dévaſtées annuellement pour la nourriture de ces animaux de peu d'uſage à l'eſpèce humaine; il faut cependant en excepter les Kildiens & un petit nombre d'autres Peuples, & y ajouter en même-temps que les oiſeaux de l'air doivent revendiquer leur part de la bonté de Dieu, y ayant ſans contredit un droit égal.

Un homme à ſyſtême auroit ici une belle occaſion de déployer ſes idées, & de s'amuſer de la théorie d'un plan qui dans ſon imagination procureroit tôt ou tard à ſa contrée des avantages très-eſſentiels, quoique peut-être il

ne pût jamais s'exécuter dans les mers qui environnent Saint-Kilda & dans les autres Iſles occidentales : une perſonne qui auroit un tel génie fertile en projets, & une tournure d'eſprit qui portât à l'amour du bien public, découvriroit bientôt des mines d'or & d'argent plus riches, à ce qu'il ſe figureroit, que celles du Pérou & du Breſil.

Pour moi je ſuis porté à croire qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de perſonnes qui ait un jugement aſſez droit & les idées aſſez nettes pour être en état de donner des conſeils au Public, quoique les eſprits les plus bornés ſoient toujours prêts à en offrir. Chacun ſait que l'établiſſement d'une pêche, protégé même par le Parlement d'Angleterre dans une autre latitude, ne réuſſit cependant pas trop bien : par conſéquent, je ne dirai que ce qui eſt inconteſtablement vrai, en aſſurant que les Iſles occidentales ſont de

toutes, les plus avantageuſement ſituées pour un commerce de ce genre, & que les mers dont elles ſont environnées abondent d'une quantité immenſe & d'une variété de poiſſons qu'on ne trouve dans aucune autre.

Ceux qui ont des connoiſſances auſſi exactes que profondes ſur le commerce, ont ſeuls le droit de déterminer juſqu'à quel point cette ſource naturelle de richeſſe peut mériter l'attention ſérieuſe d'un Peuple commerçant, & ſi ceux à qui le Gouvernement des affaires d'Etat eſt confié, doivent, dans un temps de paix, s'appliquer à un objet ſi intéreſſant en apparence, je ne crois pas en même temps que ce ſoit une préſomption impardonnable d'affirmer que le premier Monarque de la Grande Bretagne, & qui l'étoit déjà de l'Ecoſſe, ne donna jamais une plus grande preuve de ſon ſavoir dans l'art de régner que dans la tentative qu'il fit

pour encourager cette partie importante de l'adminiſtration, & d'introduire l'eſprit d'induſtrie dans ces contrées reculées, que la Nature même a indiquée comme les lieux particulièrement deſtinés par elle à cette branche de commerce.

Si le plan de ce Monarque eut été exécuté avec vigueur, les profits qui en ſeroient réſultés (profits qui ne peuvent jamais être épuiſés & très-rarement précaires) auroient probablement donné à l'Ecoſſe, au cas que ce Royaume fût reſté ſéparé de celui d'Angleterre, un poids aſſez conſidérable dans la balance politique de l'Europe.

Aucune partie de l'ancien monde, ni peut-être du nouveau, n'a été ſi abondamment fournie que cette contrée, de ces richeſſes qu'on peut tirer de la mer. Nos voiſins, & en même-temps nos rivaux, plus intelligents que nous,

ont découvert, il y a long-temps, la valeur immenſe de ce bienfait extraordinaire du Créateur, & par leur induſtrie ſe ſont procurés tous les avantages qu'ils pouvoient en tirer.

Il n'eſt pas de mon reſſort d'aſſigner les cauſes qui ont empêché juſqu'à préſent l'exécution de ce grand & utile projet que le Roi Jacques a eu la gloire de former, j'obſerverai ſeulement que des ſoins plus importants ont occupé l'eſprit de ce Monarque après qu'il fut monté ſur le trône d'Angleterre, & que ſon deſſein avoit été fruſtré en grande partie, avant qu'il eut quitté ſon pays natal, par les intrigues de quelques hommes puiſſants & intéreſſés : mais après tout, les expériences faites par ce Prince, dans les Iſles de l'Oueſt, quoique foiblement encouragées par le Souverain, traverſées adroitement par une puiſſante famille Ecoſſoiſe, & fréquemment

interrompues par les Naturels du Pays, ont cependant produit des avantages réels. Il eſt difficile de trouver quelque grande étendue de terre égale en ſtérilité à cette portion des Iſles de l'Oueſt où la pêche ne fut établie qu'en partie, néanmoins les profits qu'on retira de cette branche de commerce furent ſi grands, & les bénéfices que procura l'eſprit d'induſtrie, eſprit naturaliſé dans ces Iſles par une colonie d'hommes actifs, frugals & infatigables, envoyés de *Fiſe*, que les habitants de *Slornowai*, un très-petit village de ce diſtrict, ont malgré pluſieurs déſavantages trouvé le ſecret d'avoir en propre plus de vaiſſeaux marchands, & conſéquemment plus d'argent que tous leurs voiſins pris enſemble; les Fermiers y payent leurs impôts, ſans employer même beaucoup de temps à la pêche, après que les travaux du printemps ſont

finis, & avant que ceux de la moiſſon ſoient commencés. Le propriétaires actuel paroît avoir en vue d'inviter les navigateurs, & d'autres perſonnes d'un autre état, à venir s'établir en ce lieu & à former des plans qui probablement porteront cette branche de commerce à un certain degré de perfection ; les dernières tentatives qui ont été faites dans le commerce de la pêche aux environs des Iſles occidentales, quoiqu'accompagnées d'encouragements aſſez conſidérables, ont été foibles, & peut-être entrepriſes avec peu d'intelligence, en conſéquence elles n'ont produit juſqu'ici, que très-peu d'effet.

Il n'y a que deux rochers à Saint-Kilda, où le peuple puiſſe avoir accès avec ſes lignes, & ces rochers cauſeroient le plus grand effroi à toute autre race de mortels, il y a dix endroits propres à s'aſſeoir ſur chacun

d'eux ; c'eſt ainſi que les habitants appellent les collines eſcarpées de ces montagnes, où ils s'établiſſent pour pêcher, & c'eſt ſur chacune de ces collines, que deux hommes à force d'adreſſe ſe tiennent debout ou s'aſſaient ; ils y prennent une grande variété d'excellent poiſſons, telles que la merluche, la morue, le maquereau, le turbot, le *pollock*, la perche, la *tithe* & quelques autres eſpèces. Les courants ſont très-rapides autour de l'Iſle, & j'ai déjà obſervé qu'il n'y a point de hâvre autour de la côte, à moins qu'on ne donne ce nom à la baie, de manière que ſi des pêcheurs étoient une fois employés dans ces parages, leurs barques pourroient tenir la mer dans preſque tous les temps, je veux dire depuis les derniers jours de Mars juſqu'au commencement de Septembre. Il ne ſera peut-être pas mal-à-propos de faire encore ici une autre obſervation.

Dans quelques-unes des autres Iſles occidentales, il y a pluſieurs ports & pluſieurs baies, égaux peut-être à preſque tous ceux d'Europe. Auſſi-tôt que les Pêcheurs ſeroient contraints d'abandonner les mers qui environnent Hirta, par quelques circonſtances fâcheuſes, ils pourroient aiſément ſe retirer dans ces ports, & y reſter juſqu'à ce que les harengs ſe portaſſent dans quelqu'autre endroit ſur les côtes occidentales; il n'y a guères non plus ſujet d'appréhender qu'après avoir fait des eſſais diſpendieux, ils éprouvaſſent des accidents plus fréquents que les vaiſſeaux employés à des branches de commerce plus précaires. Quelques-unes des *Ebudes* les plus ſeptentrionales fourniroient preſqu'infailliblement une grande multitude de harengs chaque année, & dans le moment même où j'écris, on pourroit en pêcher dans l'Iſle de *Sky* une quantité

quantité assez considérable pour remplir une barique avec moins d'un chelin de dépense, & cette abondance, presque incroyable, n'est pas sans exemple : car il en a été exactement de même l'année dernière, & assez souvent les années précédentes.

CHAPITRE XIV.

DES premiers Habitants d'Hirta, des révolutions qu'ils ont éprouvées, & de leur état présent.

SI on demandoit à une personne de Saint-Kilda des plus bornée & des plus ignorante, comment sa petite contrée s'est peuplée, il lui seroit impossible d'en rendre un compte plus ridicule, que les Nations les plus sages & les plus illustres de l'antiquité l'ont donné de leur origine. C'étoit une ancienne

opinion preſque univerſellement reçue parmi le vulgaire, & ſoutenue par quelques philoſophes adroits, qu'au commencement du monde, la terre par une vertu prolifique extraordinaire produiſit des hommes comme les plantes ; c'eſt pour cette raiſon que les anciens s'appelloient généralement les *fils de la terre*. Les *Athéniens*, le Peuple le plus inſtruit, ſans comparaiſon de toute la Grèce, & chez qui les ſciences & les arts firent tant de progrès, eurent la foibleſſe de prendre le nom d'*Autochtones*, nom honorable dans ſon idée, quoique dans le vrai, il fût auſſi ignominieux qu'abſurde, puiſqu'il ſignifioit que ces ancêtres avoient été engendrés par la terre, comme des champignons dans le même terrein qu'ils cultivoient.

Céſar paroît avoir cru que ceux qui habitoient les parties intérieures de la Grande Bretagne, n'avoient pas une origine commune avec aucune autre

Nation du continent de l'Europe, & devoient par conſéquent avoir pris naiſſance en ce lieu, s'il étoit poſſible d'adopter une idée auſſi incompatible avec les principes de la ſaine philoſophie, non moins qu'avec ceux de la vraie Religion; les Kildiens auroient ſans doute plus de droit qu'aucun autre Peuple de l'univers à une origine auſſi romaneſque. « Quel » eſt l'homme de bon ſens qui pourroit former le projet de quitter » l'Afrique, l'Aſie ou l'Italie, & » après s'être expoſé aux périls de » naviguer ſur des mers orageuſes & » inconnues, imaginer de venir s'établir en *Germanie*, région dont l'aſpect eſt auſſi affreux, où le climat eſt » défavorable, où les arts de l'agriculture ne ſont pas ſuffiſants pour » récompenſer ou indemniſer le laboureur de ſon travail & où chaque » objet eſt déſagréable à la vue, ſi ce » n'eſt aux Naturels du Pays. Voilà

le grand argument par lequel *Tacite* tente de prouver que les premiers habitants de la *Germanie* étoient *Indigènes*, ou le produit de cette terre même en faiſant ſubir aux paroles de cet Auteur une très-légère altération; on pourra conclure du même argument, & avec plus de juſtice, que la première race des Kildiens doit avoir été *Autochthone*, *Aborigine*, *Indigéne* ou le produit naturel d'Hirta. Si quelqu'un oſe nier que *Dieu ait fait du même ſang toutes les nations d'hommes qui habitent la ſurface de la terre*, il ſera tout ſimple qu'il adopte cette hypothèſe, & nous ne ſavons que trop qu'aucune eſpèce d'hommes, n'a porté la folie à un plus haut degré, que celle qui a eu la prétention de ſe croire plus ſage qu'aucun autre.

Mais ſans avoir égard à cette généalogie phantaſtique des Poëtes, des Philoſophes, des Hiſtoriens & des Nations entières, il me ſemble pro-

bable qu'Hirta doit avoir d'abord été peuplée par des Pyrates, des exilés ou des malfaiteurs qui fuyoient pour ſe dérober à la juſtice ; des hommes de cette eſpèce ſe feront tout naturellement aſſociés enſemble, & auront formé la réſolution de ſe retirer dans un lieu sûr, où leurs ennemis les plus puiſſants pouvoient très-difficilement les joindre pour ſatisfaire leur reſſentiment & leur vengeance; la preuve que ce Peuple de brigands établi dans ce lieu très-anciennement, craignoit d'être pourſuivi & ſaiſi, c'eſt les peines incroyables qu'il a pris pour fortifier une Iſle qui par elle-même eſt imprenable.

Si nous pouvons excuſer cette vanité qui a porté quelques-unes des plus illuſtres Nations & des plus éclairées de l'univers à faire remonter leurs généalogies reſpectives à la race de Priam, Roi des Troyens, ou à ceux de ce nom qui abandonnèrent leur

contrée ſous la conduite d'Enée & d'Anténor ; on ne doit pas faire difficulté de pardonner aux Kildiens de tirer leur origine d'un Irlandois eſtimable.

L'Irlande a l'honneur de paſſer parmi nos ancêtres pour la mère des arts & des ſciences, & pareillement pour la région privilégiée de la ſainteté & pour la gloire militaire ; mais quelque prétention que l'ancienne *Hibernie* puiſſe avoir eue à une ou à pluſieurs de ces qualités caractériſtiques, il eſt difficile de croire qu'un de ces héros ſoit venu volontairement s'établir à *Hirta* quoique le nom de ſon ancien Fort *Dun-Fir-Bholg* (1) donne à entendre aſſez clairement que, ſoit le fondateur, ſoit ceux qui lui ont

(1) *Dun* en irlandois, ſignifie, *Fort*-*Fir-Bholg*, un ancien peuple d'Irlande que quelques auteurs ont prétendu deſcendre des anciens Belgiques.

donné ce titre, avoient un profond reſpect pour les *Irlandois*.

La poſtérité de ceux qui ſont regardés comme les véritables fondateurs de Saint-Kilda, ſont diſtingués par les ſurnoms de *Mac Ille Mhoirre* & de *Mac Ille Rhiabhich*. Le premier paroît être venu originairement des Iſles de *l'Oueſt*, où ce nom exiſte encore, & le dernier des Iſles du Sud-Eſt. Les *Mac Ille Rhiabhichs* ne ſont pas peu glorieux de leur liaiſon avec le Capitaine *Clan Ranald* à qui appartenoient les Iſles du *Sud-Eſt*; mais d'après le dialecte gaulois qu'on parle à Hirta, la manière de préparer la terre avant de l'enſemencer & de fabriquer les draps. On peut en conclure avec quelqu'ombre de probabilité que la principale partie du Peuple vint d'abord de l'extrêmité ſeptentrionale de *l'Iſle-Longue*.

Nos Antiquaires conviennent tous que les ſurnoms furent introduits dans

le Midi de la *Grande Bretagne* par les *Normands*, & dans l'Ecoſſe par le Roi David, le Saint, ou ſon père. Avant cette époque nous avions ſans doute des tribus, c'eſt-à-dire un corps de Peuple conſidérable, dont les Membres étoient très-unis les uns avec les autres, & attachés d'une manière preſque immuable à un chef commun ; mais il eſt peut-être plus difficile, pour ne pas dire impoſſible, de prouver d'où nous viennent les ſurnoms héréditaires qui paſſent du père au fils & d'une génération à une autre.

Les Athéniens avoient leurs *Philæ* ou tribus, les Romains leurs *Gentes* ou familles ; & avant que ces deux Nations exiſtaſſent, les *Iſraélites* étoient diviſés en douze grandes tribus. Il eſt ſans doute inutile de rapporter que les noms de ces tribus particulières étoient ajoutés aux noms propres de chaque individu qui en faiſoit partie

dans ces trois puiſſantes Nations ; mais il ſeroit bien difficile au plus habile généalogiſte de prouver qu'il y eût avant le douzième ſiècle des rapports & des liaiſons entre les noms des tribus ou familles & les noms des Particuliers. Les deux tribus de Saint-Kilda dont je viens de faire mention, doivent être probablement d'une date moderne, car je ſuis porté à ſoupçonner qu'Hirta fut plus d'une fois dépeuplé depuis ſa première dépeuplade, & par conſéquent repeuplé auſſi plus d'une fois. La propriété ou le domaine de cette petite Iſle doit avoir appartenu peu de temps après celui, où elle a commencé d'être habitée, à quelque homme illuſtre des Iſles de l'*Oueſt*, d'*Harris* ou de l'*Eſt*, & ſi le Propriétaire a négligé ſes vaſſaux ou ſon Peuple pendant le cours de quelques années, que le ſeul bateau de l'Iſle ait été détruit par le laps de temps, ou par quelqu'accident

fâcheux, il paroît évident que les habitants ont dû périr en totalité ou du moins être réduits à un très-petit nombre, leurs inſtruments d'agriculture ſe ſeront uſés, ils auront perdu leurs hameçons pour la pêche ; les petites Iſles & les rochers qui leur fourniſſoient la plus grande partie de leurs oiſeaux ſauvages & de leurs œufs, ſeront devenus inacceſſibles, & toute autre reſſource, excepté celle du bétail, leur aura manqué. D'après cette ſuppoſition, qui me paroît très-raiſonnable, comme les chefs des Montagnards Ecoſſois furent très-ſouvent en guerre ouverte les uns contre les autres pendant pluſieurs années, & que le bateau de Saint-Kilda eſt particulièrement ſujet à des accidents, j'en infère que les *Mac Ille Mhoirres* & les *Mac Ille Riabhichs* ne s'établirent point à Hirta avant que les ſurnoms euſſent pris faveur, ou qu'ils fuſſent communs dans les Iſles parmi le vul-

gaire, mode qui n'a pas plus de quatre cents ans de date ; avant cette époque, les perſonnes du plus haut rang & des plus favoriſés de la fortune portoient communément ceux de leurs familles ou ceux qui avoient pour origine la groſſeur, ou la la forme de leurs corps, la couleur de leurs cheveux ou de leurs vêtements accoutumés, de quelque imperfection ou de quelque difformité corporelle, de quelques qualités de l'eſprit ou du corps, du lieu où ils étoient nés, de celui où ils avoient été élevés, ou de leurs poſſeſſions, de leur profeſſion, du genre de leur commerce, de leur manière de vivre, ou de quelqu'autre marque caractériſtique propre à les diſtinguer.

Si quelqu'un m'objecte que toutes ces recherches généalogiques ſur l'origine du Peuple de Saint-Kilda ſont à la fois inutiles & très-incertaines, je

conviendrai franchement avec lui de la juſteſſe de ſon obſervation, me réſervant en même-temps la liberté de penſer que cette courte diſcuſſion eſt auſſi autentique & également intéreſſante à un *Ecoſſois* que celle de l'hiſtoire des *Incas* du *Pérou*, des différentes *Dynaſties* de *l'Egypte*, des anciens *Empereurs de la Chine*, des *premiers Rois d'Aſſyrie* & des petits Royaumes de *Grèce*, *de Sicyon*, *d'Argos*, *de Mycenes*, *d'Athènes* & de pluſieurs autres.

Je n'entreprendrai point de déterminer dans quel temps les *Norvégiens* commencèrent à infeſter les côtes occidentales de la Grande *Bretagne ſeptentrionale* : nous voyons dans nos anciennes archives hiſtoriques, appellées la chronique de *Man*, publiée par *Cambden* que *Godred Crovan*, un avanturier d'Iſlande qui avoit acompagné *Harold Harfager*, Roi de *Norvège*, dans ſon expédition en Angleterre,

immédiatement avant la conquête de Guillaume le *Normand*, s'empara de *Man* & des *Ebudes*, & qu'il régna ſur ce petit Royaume, ainſi que ſa poſtérité, pendant l'eſpace de deux cents ſoixante ans.

Il paroît d'après la même chronique, que *Somerled*, un grand Seigneur d'*Argile*, enleva une partie conſidérable de ce Royaume, (probablement la moitié,) au petit-fils de *Godred*, & que ſes ſucceſſeurs après lui en jouirent avec peu d'interruption pendant pluſieurs ſiècles.

Après qu'Alexandre III eut acheté des Norvègiens, le Royaume de *Man* & les *Iſles*, ou qu'il les eut ſoumis par le pouvoir des armes, il paroît que toutes les Iſles qui ſont ſituées au nord de *Cantyre*, tombèrent en partage à la poſtérité de Somerled, ou furent laiſſées entre ſes mains, à la charge de payer un tribut à nos Monarques *Ecoſſois*, & que Saint-

Kilda fut compris dans le nombre de ces Iſles.

Je crois qu'il eſt très-difficile de remonter à la ſource des noms, ni par conſéquent de l'hiſtoire d'*Hirta*, avec quelque dégré de certitude au-delà du quatorzième ſiècle.

Dans une charte accordée alors, par *Jean*, *Seigneur des Iſles*, à ſon fils *Reginald*, & confirmée par le Roi *Robert* ſecond; *Saint-Kilda* ſous le nom d'*Hirta*, fut concédée, avec pluſieurs autres Iſles au même *Reginald*. Ce ſeroit ſans doute une recherche inutile, que de vouloir découvrir comment après deux ou trois générations, la propriété de cette Iſle, paſſa aux ſucceſſeurs de *Reginald*, prédéceſſeur de *Clan Ranald*, à la famille de *Sleat*, repréſentée maintenant par M. *Jacques Mac Donald*, & comment par la ſuite des temps, elle tomba entre les mains de celle qui la poſſede actuellement: quand

même cette queſtion ſeroit de la plus grande importance, tout ce qu'on en a rapporté eſt ſi plein de contradictions, & les faits ſi incertains, que toute perſonne judicieuſe renoncera, ſans regret, aux recherches ſur cet objet. Le propriétaire actuel eſt *Norman Mac Leod* de *Mac Leod*, & ſes ancêtres en ſont poſſeſſeurs depuis deux cents ans au moins; il a affermé *Hirta* & tout ce qui en dépend à un cadet de ſa propre famille pour une rente d'environ onze livres *ſterling*. Les prédéceſſeurs de ce fermier avoient joui de cette Iſle, aux mêmes conditions ou de quelques autres équivalentes, depuis trois générations.

On appelle ce fermier *Gouverneur*; avant que de payer cette ſomme & de retirer ſon propre revenu, il faut qu'annuellement il faſſe la dépenſe d'équiper un grand bateau de Montagnards d'Ecoſſe, pour lui apporter ſon grain, ſes plumes & tous les au-

tres droits qui lui ſont dévolus, ou les denrées qu'il achete du Peuple à *Harris*, où il habite ordinairement; il va à Saint-Kilda le moins qu'il peut, parce que les voyages qu'il y fait, ſont toujours accompagnés de quelques dangers.

Autrefois les perſonnes conſidérables de cette petite République venoient tous les ans dans leur bateau à *Dunvegan*, ſéjour principal du propriétaire, & lui apportoient la petite taxe qu'ils avoient à lui payer. On les rebaptiſoit dans ce lieu, ainſi que nous l'apprenons par la tradition, où le baptême qui leur avoit été précédemment adminiſtré à Saint-Kilda par les ſages-femmes, ou les vieillards, leur étoit en quelque façon confirmé, ce qui n'étoit peut-être pas trop canonique.

On m'a dit que le biſaïeul du *Mac Leod* actuel, avoit été parein le même jour d'un vieillard & de ſon fils qui

étoit adulte : & en même-temps l'on déclara légitimes les mariages de pluſieurs couples qui avoient habité enſemble pendant quelques années, après s'être mutuellement engagés leur foi à Hirta.

CONCLUSION.

D'APRÈS le compte que j'ai rendu dans les chapitres précédents de l'état actuel de Saint-Kilda, il eſt évident que le Gouverneur peut, s'il en a le deſir, règner deſpotiquement ſur les habitants, & perſonne ne peut répondre que dans la ſuite le Gouvernement n'y ſoit abſolu ; l'humanité & la Religion ſont les ſeules Loix qui y puiſſent ſervir de frein ; le Peuple y eſt dénué de tout ſecours, ne peut ni n'oſe appeller de la ſentence du Gouverneur à aucun autre Juge : la ſituation de l'Iſle ne permet pas d'avoir recours à qui que ce ſoit, & quand

même il ſe trouveroit parmi les Kildiens des gens d'eſprit ou des hommes inſtruits, ils ne pourroient faire parvenir leurs plaintes au propriétaire ſans la participation du Gouverneur. Il peut les confiner dans l'Iſle pour toute leur vie, leur faire ſubir les tourments les plus barbares, s'il eſt incliné à la cruauté, confiſquer leurs biens, en un mot exercer toutes ſortes d'actes de violences, à moins qu'il ne ſoit retenu par la bonté de ſon cœur, ou l'équité de ſon jugement.

On penſera peut-être que la préſence du Miniſtre, ſes avis & ſes remontrances peuvent être d'un grand poids. En effet, ſon ſéjour à Saint-Kilda doit être favorable aux habitants, & l'eſt auſſi à quelques égards; mais comme il y eſt lui-même priſonnier en quelque façon, que la vie qu'il y mène, les conſolations qu'il peut y attendre, les néceſſités les plus eſſentielles & ſa ſubſiſtance dépendent

beaucoup de l'amitié du Gouverneur, il eſt très-important pour lui de garder le ſilence, & de reſter ſpectateur oiſif de ce qu'il déſaprouve même le plus, s'il a intention de demeurer long-temps dans ce lieu; j'ajouterai de plus que celui qui entreprend d'exercer les fonctions ſacrés dans ce petit Diocèſe éloigné, & pour ainſi dire abandonné, peut être regardé avec raiſon comme un homme qui a peu d'autorité, & dont l'influence eſt preſque nulle.

Mais malgré la multitude d'accidents fâcheux auxquels la malheureuſe poſition des Kildiens les expoſe, ils ont auſſi des avantages qui leur ſont propres. Nés Philoſophes, ils ont le ſens aſſez droit pour renfermer leur ambition dans les bornes preſcrites par la nature, ſi *de ne rien déſirer* eſt le plus grand art, & la vertu la plus ſure pour rendre les hommes heureux, & les maintenir dans cet état,

c'eſt chez ce Peuple qu'on doit trouver le bonheur, ou l'on ne peut en jouir nulle part.

Il ne ſouhaite, ni or, ni argent, ni des maiſons ſuperbes, ni de riches emmeublements, ni le luxe fantaſtique des habillements faſtueux, ni d'une table ſomptueuſe; il n'envie point la félicité imaginaire d'équiper des Flottes & de lever des armées pour aller porter la guerre dans des contrées lointaines au milieu des travaux & des dangers ſans nombre, il n'eſt point jaloux des courtiſans qui cherchent à s'introduire auprès des Grands pour gagner leur affection, aux dépens mêmes de leur honneur & de leur conſcience, afin d'en obtenir des emplois; il ne ſe ſoucie point d'augmenter ſa fortune en mettant en uſage pour y parvenir les moyens les plus vils : l'avarice, la fraude, les exactions & la baſſeſſe, ſont des paſſions que la providence bienfaiſante lui laiſſe ignorer : il n'aſ-

pire qu'après le bonheur humble & ſimple d'habiter de paiſibles cabanes, d'avoir du pain & des oiſeaux ſauvages pour ſe nourrir ; de petits troupeaux, des lignes pour pêcher & des cordes pour aller à la chaſſe, ſont les uniques richeſſes, les honneurs & les avantages après leſquels il aſpire.

Si les Kildiens ſont éloignés du ſiège de la juſtice, ſes délais leur ſont abſolument étrangers. S'ils ſont ignorants, & n'ont aucune notion des ſciences, ils ne ſont ni libertins, ni incrédules dans la croyance non plus que dans la pratique, & ne tentent point par des ſpéculations ſavantes de ſapper les fondements de la vertu, ni de troubler la tranquillité & la félicité publique.

Ils croient fermement l'exiſtence & la puiſſance d'un Être ſuprême, l'immortalité de l'ame, l'obligation de la morale, la néceſſité d'un culte, de la juſtice & de la tempérance ; ils ſont

par bonheur assez peu instruits pour n'avoir jamais entendu parler des noms malheureux de ces grands Réformateurs de l'Univers qu'ils ont trompés, & de ceux qui, sous prétexte de perfectionner l'entendement humain, ont ouvertement attaqué les points fondamentaux de la Religion, ou du moins tâché de les détruire par degrés.

Les maximes modernes qui obligent un être raisonnable, sous peine d'une infamie éternelle, de sacrifier sa vie, ou de plonger son épée dans le sein de son voisin, & même de son ami, ou pour l'exprimer dans d'autres termes, les loix de l'honneur sont d'un genre trop sublime pour trouver place dans la sphère étroite de leur esprit, les excès de l'intempérance, les querelles insensées & les caprices extravagants de l'ivrognerie, l'emploi honteux des lieux destinés à l'usage de la débau-

che & de la folie, leur ſont inconnus, & ils n'en ont jamais éprouvés les ſuites funeſtes.

Enfin ſi l'on pèſe avec équité les inconvénients & les avantages dans la balance de la raiſon exempte de préjugés, on trouvera que les Kildiens poſſedent une auſſi grande portion du vrai bonheur ſubſtantiel, qu'un égal nombre d'hommes par-tout ailleurs.

Quelques-uns de ceux à qui ce petit ouvrage tombera entre les mains, pourront penſer que j'ai été beaucoup trop prolixe, en traitant un ſujet fort peu intereſſant, mais j'eſpère en même temps qu'il ſe trouvera quelques perſonnes qui ne porteront pas le même jugement, & qui ne regarderont pas l'Hiſtoire des Kildiens, comme indigne de leur attention. Nos compatriotes de Nation & de croyance, ont droit, ce me ſemble, de nous occuper & d'avoir part à notre affection. Quoi qu'il en ſoit, je

crois que ce peuple peut être rangé dans la classe des objets les plus curieux du monde moral, & par conséquent peut être considéré sous un tel point de vue, qu'on puisse faire de son Histoire l'amusement de quelques heures de loisir, sans avoir à se reprocher le peu de temps qu'on aura passé à la lire.

FIN.

RELATION

DU

NOUVEL ARCHIPEL SEPTENTRIONAL,

DÉCOUVERT depuis peu par les Russes dans les Mers de Kamtschaka & d'Anadir.

Par M. Jacob VON STÆHLIN,
Secrétaire de l'Académie Impériale des Sciences à Saint-Pétersbourg, & Membre de la Société Royale de Londres.

TRADUITE en Anglois de l'original Allemand, & de l'Anglois en François.

ERRATA.

la bonté, page 3, l. 10 de l'avertiſſement de la Relation du Nouvel Archipel, liſez *prendre la peine*.
le, p. 9 de la préface, ligne dernière de la note, liſez *la*.
d, page 18, liſez *qu'd*.
page 241, liſez 24.
dans Golphe, page 38, ligne 12, liſez *dans le Golphe*.
qu'elle, même page, ligne 5 des notes, liſez *qu'on*.
garon, page 44, ligne 9, liſez *gaz on*.
à lembouchure, p. 48, ligne première, liſez *l'embouchure*.
eche, même page, ligne 14, liſez *pêche*.
un ouce, même page, ligne 2 de la note, liſez *une aulne*.
dix derrière, page 59, ligne 15, liſez *dix & un point après*.

AVERTISSEMENT.

CE seroit une ingratitude impardonnable que de laisser paroître les petits traités suivants sans donner des témoignages de ma reconnoissance à ces personnes respectables par la bonté & les secours littéraires desquelles, j'ai non-seuleument été encouragée, mais qui m'ont mis en état de compléter mon entreprise.

Je suis redevable au Docteur *Maty de la Relation du Nouvel Archipel septentrional*, lequel ne s'est pas contenté de m'en procurer l'original, mais a revu ma traduction, & a corrigé les épreuves; la carte jointe à cette pièce fut exécutée par M. *Kitchin*,

& a ſubi auſſi l'examen préalable du Docteur *Maty*.

Quoique la narration ſingulière relative aux voyageurs Ruſſes paroiſſe avoir été écrite auſſi-tôt après leur arrivée à *Pétersbourg*, elle ne fut cependant publiée qu'en 1768 : on fit paſſer une copie de l'original allemand de cette relation à *Joſeph Banks* Eſquier, qui en communiqua le contenu à pluſieurs Membres de la Société Royale, leſquels témoignèrent le deſir qu'ils avoient qu'on la traduisît en Anglois. Ce témoignage fut accompagné d'une ſouſcription généreuſe pour un nombre conſidérable d'exemplaires. M. *Banks* m'ayant chargé de cette traduction, je me ſuis acquitté de ce travail du mieux qu'il m'a été poſſible ; mais ſuf-

pectant mes talens, pour rendre avec autant d'exactitude que de préciſion, le ſens de l'original dans un idiôme Anglois, j'ai prié un de mes amis de vouloir bien corriger mon Manuſcrit, avant que de le confier à la preſſe, & un des plus ſavants Souſcripteurs a bien voulu de plus la bonté de revoir les épreuves.

Si malgré ces précautions, il m'eſt échappé quelques fautes, j'eſpère de la bonté de mes Lecteurs qu'ils voudront bien me traiter avec indulgence. J'ai d'ailleurs à leur obſerver, au cas que cette Traduction manque de l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, qu'un homme qui n'eſt pas natif d'un pays, & n'eſt pas verſé dans la langue, peut commettre des

erreurs qu'on doit excuſer ; d'autant plus que pluſieurs paſſages de l'original étoient d'une prolixité extrême, il étoit par conſéquent très-difficile d'éviter les répétitions ſans détruire le ſens, ou changer les idées de l'Auteur ; c'eſt au Public à décider ſi j'ai réuſſi à remplir mon objet ſans m'écarter du ſtricte devoir d'un fidele Traducteur. Quoi qu'il en ſoit, je regarderai mon travail comme plus que récompenſé, s'il peut me mériter la protection de ceux dont les faveurs paſſées m'ont inſpiré la plus vive reconnoiſſance, & dont j'eſpere que les bienfaits futurs me paieront de tout ce que mes peines peuvent mériter.

C. HEYDINGER.

PREFACE.

MON illuſtre ami & mon correſpondant *M. Stœhlin*, Conſeiller d'Etat de l'Impératrice de Ruſſie, Secrétaire de l'Académie Impériale de Pétersbourg & élu l'année dernière Membre Etranger de la Société Royale, m'ayant envoyé depuis peu une courte Relation, ou comme il l'appelle, un récit préliminaire des nouvelles découvertes des Ruſſes, j'ai penſé que les perſonnes inſtruites en verroient & en accueilleroient la traduction avec plaiſir.

Chaque pas nouveau vers une connoiſſance plus parfaite de notre globe, doit intéreſſer ſon principal habitant, tandis qu'avec une curioſité ſans borne il ſuit le cours, meſure les diſtances, & calcule la rapidité des

planetes, ſa propre habitation lui eſt encore inconnue en grande partie, & par les obſtacles que la nature, d'une part, & les cauſes morales ou politiques de l'autre, oppoſent ſur ſa route à ſes connoiſſances, il doit reſter toujours dans ſon ignorance; il lui eſt peut-être plus aiſé de parvenir à ſe procurer une carte exacte de Jupiter & de Vénus, que d'en avoir une complette de la terre.

Il n'eſt pas moins utile de détourner l'induſtrie humaine des objets auxquels elle ne peut atteindre, que de la diriger vers la recherche de ce qu'elle peut obtenir par le travail; il eſt probable que c'eſt aux Anglois qu'eſt réſervée la gloire d'avoir fixé les barrières éternelles de la navigation, de même qu'à la Ruſſie, celle d'avoir découvert la véritable jonction entre l'ancien & le nouveau monde.

Les relations publiées juſqu'à pré-

ſent de ces voyages au Nord, tendent à perfectionner nos notions géographiques ſur le paſſage d'un continent à l'autre. Il paroît que l'eſpace intermédiaire entre l'Aſie & l'Amérique, depuis le quarantième juſqu'au ſoixante-dixième degré, eſt occupé par une multitude d'Iſles, à la vue, ou au moins à de petites diſtances les unes des autres; & il eſt encore incertain ſi la dernière côte découverte par les Ruſſes, & appellée par eux le grand continent, ou le *Stachtan Nitada*, appartient au principal continent ou en eſt diviſé par d'autres détroits : le ſuccès qu'ont eu juſqu'ici ces Argonautes dans leur navigation, nous donne lieu d'eſpérer que ce fait ne ſera pas encore long-temps regardé comme un problême. Si le même eſprit de curioſité, & peut-être d'intérêt, animoit les habitants des colonies Angloiſes, la communication des deux

continents ſeroit bientôt ſuivie de celle des deux mers, & nous pourrions nous flatter de voir notre globe preſque *encerclé*, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, par deux Nations.

Les Naturaliſtes, & peut-être même les Antiquaires ne ſeroient pas moins utiles que les Aſtronomes à ces vaſtes recherches : d'après la différence qu'on obſerve dans la figure, les habillements & les mœurs des Inſulaires nouvellement découverts, on pourroit être porté à ſoupçonner que les parties les plus ſeptentrionales du nouveau monde, furent peuplées par les *Tartares* Aſiatiques les plus ſauvages ou les *Tchuktschi*, tandis que les habitants des climats les plus tempérés, & parmi eux les Mexiquains & les Péruviens, doivent une partie de leur induſtrie & de leur civiliſation aux Tartares de Tongus ou peut-être à leurs races les Chinois & les Japonnois. On a

long-temps ſoupçonné que ces Nations avoient autrefois navigué dans l'Amérique ſeptentrionale (1). Ce fait a été depuis peu confirmé par un ingénieux Auteur François (2), & la ſituation

(1) Dehorne, de l'origine de l'Amérique 1652.

(2) M. de Guines dans un Mémoire inſéré dans le vingt-huitième volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres pour l'année 1757 intitulé : *Recherches ſur les Navigations des Chinois du côté de l'Amérique & ſur quelques Peuples ſitués à* l'extrêmité orientale de l'Aſie, prouve, d'après le témoignage confirmatif de pluſieurs anciens Auteurs Chinois que leurs premiers Navigateurs après avoir ſuivi les côtes Aſiatiques vers le Nord, juſqu'à *Kamtſchatka*, qu'ils appellent *Tahan*, traverſèrent l'Océan dans une direction orientale, & qu'à la diſtance de vingt mille *lis*, ou aux environs de 2000 milles, ils arrivèrent à peu près ſous le même parallele à une contrée qu'ils

de *Jeſo*, de *Kurili* & des autres Iſles le rend probable de plus en plus. Si nous nous en rapportons à des relations données depuis peu, il n'eſt pas impoſſible que quelques-uns de leurs deſcendants ne puiſſent encore exiſter dans cet immenſe continent & peu éloigné du même lieu (1).

---

nomment *Fouſang*, laquelle d'après leur opinion, eſt celle où le Soleil ſe lève. Cette côte doit être la même qui fut découverte par les Ruſſes en 1741, & l'on peut en inférer que les Chinois furent dirigés dans ce trajet en ſuivant le cours des Iſles.

(1) Pendant le ſéjour que M. Blankett, Lieutenant dans le Navire de S. M. fit à la *Nouvelle Orléans*, (depuis peu les François, & maintenant les Eſpagnols ont leur principal établiſſement ſur la rive du *Miſſiſſipi*.) On vint lui dire que les Illinois avoient découvert un Peuple dont les maiſons étoient bâties avec de la terre rouge & quelques autres circonſtances qui portoient les François à conclure que cet établiſſe-

Des obſervateurs intelligents peuvent découvrir des preuves de cette

---

ment venoit originairement du Japon. M. *Aubrey*, Commandant de la Place, lui envoya depuis la relation ſuivante dans une lettre datée du 18 Juin 1765, c'eſt M. *des Voltes*, Officier François, établi depuis long-temps chez les Illinois qui avoit fait ce récit à M. *Aubrey* ſur ces figures aſiatiques, (c'eſt ainſi qu'il les appelloit.)

Quelques-uns des habitants des bords de la riviere *Miſſouri* rapportent qu'on trouve vers l'Occident des hommes tous différents, des rouges & des blancs (c'eſt ſous cette dénomination qu'on diſtingue les Américains & les Européens) qu'ils portent de longues robes, & ont des mouſquets & d'autres armes qui produiſent les mêmes effets que les nôtres, quoiqu'elles ſoient différentes de celles dont nous nous ſervons.

Le Nord & les parties du Nord oriental de la contrée habitée par les Illinois, conſiſte en un vaſte continent preſque inconnu juſqu'ici. En ſuivant la route du

jonction, non-ſeulement parmi les productions de la terre ; mais auſſi

---

Nord, & en allant à trois cents lieues, en remontant le Miſſiſſipi, on rencontre la chûte de *Saint-Antoine* au-delà de laquelle la rivière ſe diviſe en différentes branches. Cent lieues plus *loin*, on trouve un lac & un terrein marécageux, d'où la rivière prend ſa ſource, ce terrein eſt très-fertile & abonde en ſapins ; mais ces habitants qu'on appelle *Sious*, ont la réputation d'être ſi féroces & ſi perfides qu'aucun Négociant n'oſe trafiquer avec eux.

C'eſt vers le Nord occidental que la *Miſſouri* traverſe la contrée. C'eſt une des plus larges rivières auſſi bien que la plus rapide ; les difficultés qu'on éprouve pour naviger ſur ce fleuve, n'ont pas permis aux François de ſuivre ſon cours au-delà de quatre cents lieues, juſqu'au village nommé *Ricaraa* ; ſes bords ſont habités par diverſes Nations, & préſentent en apparence un vaſte champ à des découvertes intéreſſantes, auſſi bien qu'à un commerce conſidérable,

dans les coutumes des habitants. Je ſais combien il eſt dangereux de trop s'appuyer ſur de telles analogies, à moins qu'elles ne ſoient aſſez exactes pour s'y déterminer, puiſqu'une ſimilitude de beſoins & de ſituations dans différents Peuples qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, peuvent produire les mêmes effets. Je ne puis cependant pas m'empêcher d'être frappé de la reſſemblance ſuivante, parce qu'elle paroît indiquer quelque choſe de plus que le pur hazard, ou une identité de circonſtances ; les

---

Des Voyageurs en ont rapporté des dents d'Eléphants, quoiqu'on n'y ait jamais vu aucun de ces animaux, & cette circonſtance induit M. *Aubrey* à ſoupçonner que la partie du Nord occidental de l'Amérique eſt jointe avec celle du Nord oriental de l'Aſie, ou au moins que la ſéparation qui ſe trouve entr'elles, n'eſt pas conſidérable.

premiers Conquérants du Pérou rapportent que ſes habitants, au lieu de *lettres*, avoient pour uſage de faire certains nœuds à des cordons pour tranſmettre leurs idées & leurs ſentiments, & les *Chilliens* conſervent encore la même méthode pour aider leur mémoire, & mettre au jour leurs penſées (1). Il paroît de même,

(1) Pour tenir un compte de leurs troupeaux, & conſerver la mémoire de leurs affaires particulières, les Indiens ont recours à certains nœuds de laine, qui par la variété des couleurs & des replis, leur tiennent lieu de caractères & d'écriture. La connoiſſance de ces nœuds, qu'ils appellent *Quipos*, eſt une ſcience & un ſecret que les pères ne révèlent à leurs enfants que lorſqu'ils ſe croient à la fin de leurs jours, & comme il arrive aſſez ſouvent, que faute d'eſprit ils n'en connoiſſent pas le myſtère, ces ſortes de nœuds leur deviennent un ſujet d'erreur & de peu d'uſage.

Voyez de Frezier, pag. 67.

d'après plusieurs autorités, qu'une invention assez conforme à celle-là, a été employée autrefois à la Chine : dans une lettre envoyée de Pekin en 1764 par un des Missionnaires qui y sont établis, en réponse à quelques questions, relatives aux caractères chinois : l'Auteur fait mention d'un de leurs anciens livres, & rapporte que *fo-hi, en introduisant les huit koua ou les caractères élémentaires, abolit l'usage des nœuds faits à des cordes pour les affaires du Gouvernement.* Le Docteur Morton à qui cette lettre fut adressée, & qui a bien voulu en envoyer un extrait à la Société Royale, (1) ajoute *qu'il paroît que ces nœuds*

(1) *Voyez* les Transactions Philosophiques v. 59, pag. 495. Cette lettre a été depuis imprimée en françois, avec une introduction par M. Tuberville Needham. F. R. S. *A Bruxelles* en 1773.

ſont analogues à ceux qu'on a obſervés en Amérique.

On a pris le plus grand ſoin pour rendre la Traduction de cette petite pièce auſſi exacte qu'il a été poſſible, & la carte qui la précéde a été exécutée avec autant de fidélité que de ſoin.

Du Muſeum *Britannique, le 17 Juin 1774.* M. M.

RELATION

ABRÉGÉE

DES NOUVELLES ISLES

Découvertes dans les Mers du Nord.

C'EST une chose digne de remarque que dans le même temps que les Anglois & les François découvroient des Isles dans les mers du Sud, nommément dans les années 1764, 1765, 1766 & 1767, dont tout le reste de l'univers avoit ignoré l'existence jusqu'alors ; les intrépides Russes trouvoient de leur côté de nouvelles terres dans les limites les plus reculées du Nord, & une multitude d'Isles inhabitées, qui leur étoient

inconnues, ainſi à tout le reſte du monde.

Ne ſembleroit-il pas qu'à de certaines périodes, le deſir des découvertes ſaiſit l'eſprit de tous les hommes? Nous ſommes naturellement conduits à porter ce jugement, lorſque nous conſidérons qu'autrefois, quand le nouvel hémiſphère de l'Amérique fut découvert par les Eſpagnols, les Portugais & les Hollandois commencèrent en même temps à naviger de l'Europe aux Indes orientales. Il eſt également remarquable que le ſecret de faire de la poudre à canon fut trouvé en Allemagne près du Danube, préciſément dans le même temps que l'art de la peinture fut inventé ſur les bords du Rhin, & que la littérature & les arts libéraux renâquirent en Italie après avoir reſté dans la léthargie pendant un ſi grand nombre de ſiècles.

Environ, ou bientôt après l'époque que nous venons d'indiquer, le Czar *Iwan Waſil Jewitsch* II, fit des préparatifs pour la découverte de nos nouvelles Iſles, leſquelles ſont en ſi grand nombre qu'elles peuvent mériter, à juſte titre, le nom de Nouvel Archipel. Après qu'il ſe fut rendu maître de toute la Sibérie, il deſira connoître les frontières de cette contrée au Nord & à l'Eſt, ainſi que ſes habitants. Dans cette vue, il envoya pluſieurs *Prikaſtchicke* ou Commiſſaires dans ces différentes frontières, leſquels à leur retour, (ce qui ne fut qu'après la mort de ce Prince ſous le règne de ſon fils & de ſon ſucceſſeur, le Czar *Feodor Iwanowitsch*) rapportèrent la première relation de la Sibérie, & affirmèrent qu'elle étoit bornée au Nord par la Mer Glaciale, & à l'Eſt par l'Océan.

Le célèbre Conſeiller Muller dans ſon Hiſtoire des Découvertes faites

par les Ruſſes, a prouvé que, d'après les archives d'une Ville de la Sibérie, il paroiſſoit qu'on avoit déja fait dans le cours de ce voyage une tentative importante qui avoit eu un heureux ſuccès pour pénétrer dans la Mer Glaciale; que les Navigateurs avoient vogué le long de la côte vers le Nord oriental, & qu'un de leurs plus petits vaiſſeaux étoit parvenu ſans péril à paſſer autour du Promontoire le plus reculé de *Tschukotskoi-Noss* dans la mer de *Kamtschatka*, communément appellée la mer Pacifique, & qu'ils avoient débarqué dans la *Kamtschatka* inférieure.

Les troubles de la Ruſſie occaſionnées par l'uſurpation du puiſſant Czar *Boris Godunoff* & les faux *Demetrius* qui lui ſuccédèrent, ne permirent pas qu'on ſuivît plus loin cette découverte, la mémoire même de ce paſſage fut abſolument miſe en oubli pendant pluſieurs années.

Pierre le Grand fit faire d'abord un réſumé de ces importantes découvertes; il envoya pluſieurs Officiers de mer qui partirent de l'embouchure des rivières *Lena*, *Indigirka* & *Kolyma*, il ordonna à-quelques-uns de les cotoyer le long du Nord Oriental & du Nord de la Sibérie & de tenter le paſſage autour des Promontoires *de Swetoi-Noss* de *Talatschoi-Noss* ou le *Tschukotskoi-Noss* juſques dans l'Océan Pacifique; il commenda aux autres d'entreprendre dans une direction oppoſée à la première, le voyage de *Kamtschatka* vers le Nord occidental, d'examiner la mer dans ces parages, & d'obſerver quelles terres & quelles Iſles ils pourroient découvrir. Du nombre des derniers, fut le Capitaine *Behring*, qui, bientôt après la mort de Pierre le Grand, dans l'année 1728, gagna la Baie *d'Anadirsk* qui eſt au ſoixante-ſixième degré de latitude Nord, revint

ſans danger à Kamschatka, & retourna à *Petersbourg* en 1730 ſous le règne de l'Impératrice *Anne*, à laquelle il fit un récit circonſtancié de ſon expédition.

Un an avant ſon arrivée à Petersbourg, les Ruſſes avoient ſi peu de connoiſſance de ces terres & de ces Iſles, que d'après une relation annexée au ſupplément de l'Almanach Géographique de *Pétersbourg* pour l'année 1729, il étoit impoſſible de ſavoir ſi *Kamtschaka* étoit une Iſle ou une Peninſule, ou ſi ce n'étoit pas la contrée appellée *Jedſo*.

Le rapport que fit à la Cour le Capitaine *Behring* paru ſi important qu'on prit auſſi-tôt la réſolution de faire équipper une flotte dont l'objet étoit d'aller examiner plus loin encore l'état & la ſituation de *Kamtschatka* & de la mer voiſine nommée la mer de *Kamtschatka*, ou l'Océan Pacifi-

que, ainſi que les Terres & les Iſles qui ſont au-delà à l'Orient, au Midi & au Nord ; cette flotte partit de Pétersbourg dans l'Eté de 1734, & fut appellée *l'expédition de Kamtschatka*.

Il eſt inutile d'entrer dans un plus grand détail ſur cet objet, parce qu'on en trouve une relation très-complette dans l'excellente Collection des Tranſactions Ruſſes, publiés par M. Muller en 1758. L'Auteur, dans le troiſième volume qui traite des Voyages, &c. donne un récit très-circonſtancié de cette expédition, & indique juſqu'où les Ruſſes ont porté leurs découvertes dans l'Océan Pacifique, au Nord, à l'Eſt & au Midi ; il rapporte que *Behring* découvrit pluſieurs Iſles au Nord-Eſt, & une en particulier où il fit naufrage, mourut & fut enterré par ſes compagnons qui lui donnèrent le nom de *l'Iſle Behring*. Il ajoute de

plus que le Capitaine *Tschirikoff* voguâ vers l'Orient juſqu'aux côtes Américaines, & trouva un chemin plus court de *Kamtschatka* à l'Amérique, qu'on ne l'avoit imaginé juſqu'alors, & que le Capitaine *Spangenberg* qui avoit été envoyé au Sud-Eſt, découvrit une multitude d'Iſles appellées les *Iſles Kuriti*, & au-delà de ces Iſles quelques-unes très-grandes, habitées par les Japonois, qui ſont en effet les frontières du Japon. L'Académie des Sciences de Pétersbourg aſſocia à cette expédition importante un Profeſſeur d'Aſtronomie, nommé M. de *l'Iſle de la Croyere*, avec un Collègue nommé *Kraſiluikoff*, Profeſſeur d'Hiſtoire; le célèbre M. *Muller* & ſon Collègue M. *Fischer*, qui fut enſuite Profeſſeur pour la Collection des faits tirés des regiſtres de Sibérie & de la deſcription des Nations, & un Profeſſeur d'Hiſtoire Naturelle, & de Botanique

Botanique, M. *Gmelin* avec deux Collègues appellés *Kraschenimukoff* & *Steller*, quelques Géographes, &c. Elle fut terminée auſſi-tôt après l'avenement de la dernière Impératrice *Elizabeth* au trône ; la plupart des perſonnes qui avoient été de cette expédition revinrent les uns après les autres, en 1743, & dans l'année ſuivante; mais les cartes qu'elles avoient levées, furent d'abord gravées ſous les yeux de l'Académie de Petersbourg en 1758, par l'ordre de la Grande Ducheſſe l'Impératrice actuelle *Catherine* II.

Le Gouvernement étant alors ſuffiſamment informé de la nature & de la ſituation de ces Mers, de ces Terres, de ces Iſles & des Peuples qui les habitent, on ne pourſuivit point ces recherches.

Lorſque *Catherine* II monta ſur le Trône, elle engagea quelques mar-

chands Ruſſes à étendre leur commerce juſqu'à ces contrées lointaines, leur offrant ſa protection & des ſecours de la part des Gouverneurs & des Commandans dans les différentes parties de la Sibérie, & dès les premières années de ſon règne, ſon zèle fut récompenſé par la découverte de quelques Iſles nouvelles vis-à-vis le Golphe *Olutora* (1) qui fourniſſent d'excellentes fourrures de Renards noirs & de Caſtors.

La route des nouvelles découvertes fut alors frayée de nouveau à l'honneur immortel de Catherine II ; mais cet objet exigeoit du courage & de la perſévérance pour le pourſuivre de manière à procurer à la Ruſſie de la gloire & des avantages réels, en éten-

(1) Ce Golphe & les Iſles qui furent découvertes vis-à-vis, tirent leur nom de la rivière *Olutora* qui coule dans cette Baye de l'Occident.

dant ſon Commerce juſque dans ces mers qui en ſont à une ſi grande diſtance, quoiqu'elles baignent ſon Empire. L'Impératrice trouva moyen d'exciter & de fortifier ce courage & cette perſévérance, en formant une Compagnie de Commerce (1) com-

(1) Elle fut compoſée d'abord de vingt Négociants, qui juſqu'alors avoient commercé particulièrement avec la Sibérie & les frontières de la Chine, en y portant des marchandiſes Ruſſes & Européennes; les fonds pour cette aſſociation conſiſtoient en cinq cents *roubes* pour chaque Aſſocié, & l'on établit deux comptoirs, l'un à *Qchotskoi*, & l'autre à *Kamtschatka*; le premier étoit ſous l'inſpection de M. *Waſilei Jwanokff Schiloff*, Négociant à *Welikiuſtcing*, & le ſecond ſous celle de M. *Jwan Timoſejeff Kraſilnigoff*, Négociant à *Moſcow*. Ce dernier avoit été de la première expédition dans un vaiſſeau qui lui appartenoit, & il s'étoit enſuite établi à *Kamtschatka*; les autres principaux Membres de cette Compagnie de Commerce étoient

poſée de Négociants Ruſſes auxquels elle accorda des privilèges particuliers

s marchandi-
tion dans les
écouvertes ;
t les douze
ette Compa-
r, frappée à

ce deſſein, qu'ils devoient porter à leur col ſuſpendue par un ruban bleu, comme une marque de la grande faveur qu'elle leur accordoit.

De plus, pour les encourager encore davantage, le Tribunal de l'Amirauté *d'Ochotskoi* ſur la mer de *Penſinsk* ou *d'Ochotskoi*, reçut ordre de S. M. de protéger cette Compagnie de Commerce de *Kámtschatka* dans l'exécution de ſon entrepriſe, de les faire

---

Fëodor, *Nikiſoroff*, *Ribinskoi*, Marchands de *Moſcow Fëodor Azonasjeff Kuikoff*, *Jwan Lapin* & *Fëodor Burenin*, Négociants de *Wologod*.

convoyer, & de mettre tout en uſage pour lui procurer les informations relatives aux Iſles & aux Côtes qu'elle avoit intention d'aller examiner au Nord, & au Nord-Eſt, au-delà de *Kamtschatka*; en conſéquence les Membres de cette Compagnie s'embarquèrent en 1764, & partirent du hâvre *d'Ochotskoi* avec quelques galiottes à deux mâts & des vaiſſeaux de Sibérie à un ſeul mât, appellés *Doschtschenik*, eſpèces de barques couvertes, eſcortées par un convoi du Tribunal de l'Amirauté dont j'ai parlé plus haut, commandé par un Lieutenant nommé M. *Syndo*; ils paſſerent la mer *d'Ochotsko*; & doublèrent le Cap méridional de *Kamtschatka* dans l'Océan Pacifique; ils dirigèrent leur courſe le long de la côte orientale, tirant toujours vers le Nord, & jettèrent enfin l'ancre dans le hâvre de *Pierre Paul*, & hivernèrent dans *l'Oſtrog*, où l'on trouve un

village palliſſadé qui en dépend. L'année ſuivante, ils continuèrent leur voyage plus loin vers le Nord; & par degré ils découvrirent dans le cours de cette année & dans les ſuivantes, 1765 & 1766, un Archipel entier d'Iſles de différentes grandeurs, qui augmentoient à leurs vues à meſure qu'ils avançoient entre le cinquante-ſixième & le ſoixante-ſeptième degré de latitude Nord, & ils revinrent ſans éprouver aucun danger en 1767. Le rapport qu'ils firent à la Chancellerie du Gouvernement d'*Irkutzk*, & qu'ils envoyèrent delà à la Chambre du Conſeil de Commerce avec les cartes qu'ils y avoient jointes, firent un changement conſidérable dans les régions de la mer d'Anadir, & dans la ſituation de la côte oppoſée de l'Amérique, & leur donnèrent une apparence tout à-fait différente de celle qu'elles avoient dans la carte mention-

née ci-deſſus, & gravée en 1758. Cette différence eſt frappante en la comparant avec la carte corrigée, & publiée l'année dernière 1773 par l'Académie des Sciences; elle eſt encore plus remarquable dans la petite carte très-exacte de l'Archipel ſeptentrional nouvellement découvert qu'on y a ajoutée, laquelle a été gravée d'après la relation originale; c'eſt dans celle-ci qu'on a marqué les premières obſervations de *Behring* & de *Tschirikoff*, & en particulier le dernier voyage de notre Compagnie de Commerce de *Kamtschatka*, ſous le Lieutenant *Syndo*, avec toutes les nouvelles Iſles qu'il a découvertes. Elles y ſont placées conformément à leur ſituation & à leur grandeur apparente, quelques-unes avec leur nom, & d'autres ſans nom.

Les relations originales qui nous ſont parvenues juſqu'à préſent, ne ſont pas encore ſuffiſantes pour nous

mettre en état de donner une deſcription exacte de chacune de ces Iſles, de la nature du ſol & des mœurs de leurs habitants, d'autant plus qu'aucun Aſtronome ne fut de cette expédition, ni aucun Savant dans la connoiſſance des trois règnes de la Nature qui puſſent nous donner un détail circonſtancié des plantes, des animaux, & des minéraux de ces Iſles nouvellement découvertes.

Néanmoins il ſemble, d'après les relations groſſières de nos matelots, qu'il n'y a pas de différence eſſentielle à aucun égard entre ces diverſes Iſles & leurs habitants, & qu'elles paroiſſent aſſez ſemblables entr'elles.

Je regarde comme inutile de nommer chacune de ces Iſles qui compoſent notre Nouvel Archipel ſeptentrional, les ayant marquées dans la carte ci-jointe avec leur ſituation & leur grandeur.

Quant à l'exactitude abſolue des deux premiers articles, nommément de leur véritable ſituation, relativement à la latitude & à la longitude géographique; & à leur dimenſion exacte, je n'en peux pas répondre juſqu'à ce qu'elles ſoient confirmées par les obſervations aſtronomiques.

Cependant pour faciliter la deſcription de cette nouvelle multitude d'Iſles, nous les réduirons à trois diviſions.

La première contient les Iſles découvertes d'abord par *Behring* & *Tschirikoff* dans la mer de *Kamtschatka* ou la mer Pacifique, entre le cinquante & le cinquante-ſixième degré de latitude Nord, telles que les Iſles *Behring*, *Mednoc*, *Saint-Théodor*, *Saint-Abraham*, *Saint-Macaire*, &c.

La ſeconde comprend les Iſles d'*Olutora* qui ſont vis-à-vis le Golphe de ce nom, entre le cinquante-ſixième & le ſoixantième degré, ainſi que les

Iſles d'*Aleuta*, qui ſont plus au Sud-Eſt, & qui ont été découvertes par la compagnie Ruſſe de Commerce, dans le cours de ſa navigation.

Dans la troiſième, nous comptons les Iſles d'*Anadir*, c'eſt-à-dire, celles qui ont été découvertes dans les deux dernières années 1765 & 1766, plus vers le Nord & l'Eſt depuis le ſoixantième juſqu'au ſoixante-ſeptième degré de latitude Nord.

Ce que nous ſavons de certain ſur ces Iſles, c'eſt que celles qui ſont ſituées depuis le cinquantième juſqu'au cinquante-cinquième degré, reſſemblent aux Iſles de *Kurili*, eu égard à la température du climat, aux productions de la mer & de la terre, aux animaux, aux poiſſons, aux coquillages, de même qu'à la forme, à la figure, aux vêtements, à la nourriture, au genre de vie & aux mœurs de leurs habitants; au lieu que celles qui ſont

entre le cinquante-cinquième & le ſoixantieme degré, qu'on appelle les Iſles d'*Olutra* & d'*Aleuta*, ſont ſur tous ces objets très-ſemblables à *Kamtschatka* (1).

Celles de la troiſième diviſion ont un aſpect différent, & ſont ſituées depuis le ſoixantième juſqu'au ſoixante-ſeptième degré de latitude Nord. Les premières qui ſont ſemblables à *Kamtschatka*, ſont pleines de Montagnes & de Volcans, n'ont point de bois & très-peu de plaines. Les Iſles les plus ſeptentrionales abondent au

(1) M. *Krascheninnikroff*, qui alla pour préſider à l'expédition de *Kamtschatka* mentionnée ci-deſſus, & à Kamtschatka même; a publié une relation très-circonſtanciée de cette peninſule, ainſi qu'une deſcription des Iſles de *Kurili* en deux volumes *in-4°*. *Pétersbourg*, 1758.

N. B. Elles ont été traduites & données au Public en François & en Anglois.

contraire en bois, en prés & conſéquemment en bêtes fauves. Quant aux habitants ſauvages de ces Iſles nouvellement découvertes, ils ſont peu éloignés de la brute, & différent de ceux des Iſles qui l'ont été depuis peu par les Anglois & les François dans les mers du Sud, autant dans leur perſonne, leurs manières & leur genre de vie, que dans leur climat. En effet, leurs mœurs ſont tout-à-fait contraires à celles du Peuple d'*Otahity*, quant à la bonté & à l'hoſpitalité.

Pour donner une idée plus exacte de ces nouvelles Iſles, nous joindrons ici l'extrait cité plus haut de la relation originale préſentée à l'Académie Impériale des Sciences, ſans aucun commentaire quelconque, ni aucune addition, excepté un petit nombre de remarques relatives aux noms de quelques plantes, de quelques animaux, &c. qui ſans ces remarques

seroient inintelligibles. Cet extrait contient une simple description de la principale des Isles dont on trouve la situation & les noms dans notre petite carte, d'après laquelle nous pouvons former des autres un jugement assez juste.

*EXTRAIT du rapport fait au Conseil du Commerce, tiré des Chancelleries du Gouvernement d'*Irkuzh, *de* Kamtschatka *& de* Bolscherezk, *où l'on voit les Isles qui ont été découvertes par les* Promyschleniki, *ou la Compagnie de Commerce pendant le cours de son voyage au-delà de* Kamtschatka, *quels sont les Peuples qui habitent ces Isles, & quels sont les animaux & les productions qu'on y trouve.*

L'ISLE d'Ajax a aux environs de cent cinquante *wersts* (1) de circon-

(1) Un *werst* fait à peu près les deux tiers d'un mille d'Angleterre, en le sup-

férence, elle a de très-hautes montagnes formées de rochers, de même que des vallées, des plaines, des terreins ſecs & des humides, des tourbières, des prairies & des chemins battus, de manière qu'on peut aller aiſément dans toute l'Iſle & le long des côtes de la mer. On n'y trouve point du tout de bois; mais le gazon (1) vigoureux, frais & élevé y croît de même que dans Golphe de *Kamtschatka*; les fruits que produit cette Iſle, quoiqu'en très-petite quantité, ſont le *Schicksa* (2) ordinaire & le *Golubel*.

---

poſant de cent quatre au degré; il ne faut guères plus que quatre *werſt* pour une lieue de vingt au degré.

(1) C'eſt une eſpèce d'herbe maritime appellée *Algue*, qu'elle peut employer au lieu de bois, parce qu'elle brûle de même.

(2) C'eſt une très-petite baye brune qui vient ſur les bruyeres, & qui eſt d'un

Les racines propres à la nourriture, nommément la *Kutarnick* (1), & la racine rouge, s'y multiplient au contraire dans une telle quantité, qu'elles fourniſſent une abondante proviſion pour ſes habitants.

On y trouve une petite rivière qui coule du Nord au Sud, & ſe décharge dans la mer. Son cours, depuis ſa ſource juſqu'à la mer, eſt aux environs de ſept ou de huit *werſts*, & ſa largeur de dix, de quinze & de vingt braſſes. Sa profondeur dans les plus baſſes

---

bleu obſcur : dans les bois, elle porte auſſi le nom d'*Ant Berries*; le *Golubel* eſt la *prunelle* commune.

(1) Nous ne pouvons aſſurer poſitivement quelle eſt cette racine, faute d'une deſcription exacte. *Kraſcheninnikoff* n'en fait point mention dans ſa Deſcription de *Kamtſchatka*; ce qui prouve qu'elle n'y eſt pas connue.

eaux, eſt d'une *Arschine* (1) & demie, & dans les hautes eaux de deux ou de deux & demie : en Juin, cette rivière fournit des goujons rouges, des ſoles, ou la groſſe eſpèce de plie, en Août le *Kitſchug*; mais en hiver il eſt difficile d'y prendre aucun poiſſon : on ne peut guères aſſurer quel eſt le nombre de ſes habitants, parce qu'ils vont d'une Iſle à une autre avec toute leur famille, traverſent les détroits qui ſont entre les Iſles dans de grands *Baidars* (2), & s'établiſſent dans celles qui leur paroiſſent les plus

(1) C'eſt-à-dire de trois pieds Ruſſes, qui ſont à-peu-près les trois quarts d'une verge ou de deux pieds d'Angleterre.

(2) Les *Baidars* ſont de larges bateaux faits de côtes de baleines liées enſemble avec des cerceaux, & couvertes avec des peaux de chiens marins, de vaches marines, & d'autres animaux de mer.

agréables, & les mieux pourvues des beſoins de la vie.

II. L'Iſle de *Canaha* eſt diſtante de la première d'environ vingt *werſts*, & en a deux cents de circonférence à-peu-près : parmi pluſieurs hautes montagnes qui ſont dans cette Iſle, il y en a une remarquable nommée *Horelaai Sopka*, c'eſt-à-dire, le *ſommet brûlant* où les Inſulaires vont chercher du ſoufre en été : au pied de cette montagne il y a des ſources chaudes où les habitants font bouillir leur viande & leur poiſſon : il n'y a point d'autre rivière dans cette Iſle, les terres baſſes ſont de la même nature que celles de la précédente ; cette Iſle contient environ deux cents habitants des deux ſexes.

III. L'Iſle de *Tſchepchina* eſt à quarante *werſts* de la ſeconde, & en a aux environs de huit de circonférence : parmi pluſieurs rochers eſcarpés

il s'en élève un au-deſſus des autres qu'on appelle le *Rocher blanc*. On rencontre quelques ſources chaudes dans les terreins bas de cette Iſle, mais nul ruiſſeau froid ni rivière, en conſéquence elle n'eſt habitée que par un petit nombre de familles.

IV. L'Iſle de *Tahatan* eſt éloignée de la troiſième de dix *werſts*, & peut en avoir au plus quarante de tour ; il n'y a point de montagne conſidérable dans cette Iſle ni une grande abondance de poiſſon & des autres néceſſités de la vie : les côtes ſont tellement bordées de rochers, que les *Baidars* ne peuvent y débarquer, & encore moins les autres vaiſſeaux qui ſont moins plats ; auſſi n'y a-t-il qu'un petit nombre de familles dans cette Iſle.

V. L'Iſle d'*Atcha* eſt à quarante *werſts* de la quatrième, & peut en avoir environ trois cents de circonfé-

rence : on y trouve plusieurs rochers & plusieurs rivières qui coulent de ces rochers dans la mer ; mais elles ne sont pas également abondantes en poissons. L'Isle produit beaucoup de végétaux nourrissants, tels que la *Kutarnick*, la racine rouge & la *Sarana* (1) ; elle a plusieurs endroits où lon peut débarquer commodément. Les habitants sont au nombre d'environ soixante à soixante dix, en comptant les hommes, les femmes & les enfants.

VI. L'Isle d'*Amlai* est éloignée de cinq *werſts* de la cinquième. & peut avoir un peu plus de trois cents *werſts*

(1) C'est une espèce de tulipe ou de lis sauvage. Sa racine n'a pas un goût désagréable, elle est d'une qualité fort stimulante : cette plante est assez commune dans plusieurs parties de la *Sibérie*, particulièrement aux environs d'*Irkutsk*.

de circonférence. Il y a dans cette Iſle une grande quantité de rochers & pluſieurs ruiſſeaux qui vont ſe rendre dans la mer, un deſquels en particulier abonde en poiſſons que les habitants appellent poiſſons rouges; ce ſont des eſpèces de ſaumons d'un *arſchine* & demi de long, le haut garon, ainſi que la *Kutarnik* & la racine de *Larana* y croiſſent en abondance : le nombre des habitants en y comprenant les hommes, les femmes & les enfants eſt de ſoixante à ſoixante-dix.

Outre ces Iſles, nous en apperçumes pluſieurs autres vers l'Orient qui n'étoient pas à une grande diſtance les unes des autres, mais que nous ne viſitâmes point.

La manière de vivre des habitants des ſix Iſles ſuſdites eſt celle-ci : 1°. ils ont des cabanes de verdure dans les baſſes terres qu'ils appellent *Jurts*, où ils paſſent conſtamment leurs jours.

Ils ſe ſoucient peu d'avoir chaud ; car ils n'allument jamais de feu dans leurs *Jurts* pendant tout l'hiver.

2°. Ils ne portent point d'autres vêtements que ceux qu'ils font avec des oiſeaux de mer, particulièrement d'une eſpèce de canard noir appellé *Arkea* & *Taporka* (1), qu'ils ont l'art de tuer près des bords de la mer avec une fronde faite d'os de baleine. Ils couſent leurs *Kamlées* ou leurs vêtements de deſſus avec les inteſtins des vaches marines qu'ils nomment *Siutſcha* & *Serpa* ; ils n'ont point d'autres habits.

3°. Ils ſe contentent de poiſſon

(1) La plupart de ces canards ſont une eſpèce d'oiſeau de mer nommé *Tubtani*, dont ils attrapent un grand nombre, une centaine quelquefois de différentes manières ; ils ſont d'une très-belle couleur rouge, & preſque auſſi gros que des oyes.

crud pour leur nourriture ordinaire, & la plupart avec ce qu'ils appellent *Paltuſina*, & d'autres eſpèces de morues ſeches. Si les vents contraires les empêchent de pêcher, ils vivent de *Seakail* (*Crambe littoralis Bunias*) & d'huitres.

4°. Ils vont en Mai & en Juin à la chaſſe des *Nerpas* (veaux marins) & des caſtors.

5°. Dans le plus fort de l'hiver, pendant le froid le plus rigoureux, ils ne ſont pas plus vêtus que dans l'été. Leur habit de deſſus & de deſſous eſt fait de peaux de poiſſons & d'oiſeaux ; ils ne portent ni culottes, ni bas, ni bonnet, ni gants : s'il ſurvient un froid extraordinaire, ils allument un tas de foin d'un *algue* très-fourni, & laiſſent pénétrer la chaleur juſqu'à leurs pieds, & entre leurs jambes & leurs vêtements de deſſous, juſqu'à ce qu'ils ſoient preſque chauds,

6°. Leurs femmes & leurs enfants ſont habillés comme eux, ſi ce n'eſt qu'outre les vêtements de deſſous : quelques-unes ont des manteaux faits de peaux de caſtors.

7°. Ils couchent avec leurs femmes dans des caves creuſées ſous terre, qu'ils jonchent de gazon, & qu'ils arrangent de manière à former un lit aſſez mollet ; mais ils n'ont point d'autres couvertures que les habits qu'ils portent pendant le jour.

8°. Ils n'ont aucune idée de leur ame & encore moins de leur état après leur mort ; car ils paroiſſent n'avoir pas la moindre notion d'une vie future.

VII. *Kodjak* paroît être une Iſle aſſez grande dans laquelle on voit de hautes montagnes dont les ſommets ſaillent en différents endroits. Dans le milieu de l'Iſle, on trouve des vallées, des plaines & une rivière navigable, d'une largeur & d'une profondeur con-

ſidérable : à l'embouchure de cette rivière, forme une baye propre à admettre des vaiſſeaux ; il y en a de plus une petite qui ſort d'un lac au Nord, & qui coule vers le midi pendant l'eſpace d'environ quatre *werſts* juſqu'à la mer où elle ſe rend. Ce lac paroît avoir près de ſix *werſts* de long, & dix à quinze braſſes de profondeur : on trouve dans la petite rivière pluſieurs ſortes de poiſſons qui remontent de la mer dans le lac, & qu'on y êche en très-grande quantité, tels que de gros goujons, des harangs longs de cinq ou ſix *Werchocks* (1), des merluches, des ſoles, des ſaumons rouges & pluſieurs autres eſpèces de poiſſons qui ne ſont connus que dans ces rivières, & qui s'appellent *Kirchutsch*, *Chaiko Peſtraiki*, *Paſtuschina*, *&c.*

(1) C'eſt la ſixième partie d'un *Arſchine* ou un ouce & demi meſure d'Angleterre.

Cette

Cette Iſle eſt habitée par un peuple abſolument inconnu juſqu'à préſent ; ils s'appellent entr'eux *Kanagyſt*. D'après toutes les apparences, ces Inſulaires ſont très-nombreux ; car on en voit prodigieuſement ſur les côtes. Ils paroiſſent être opiniâtres & brutaux, ne voulant ſe ſoumettre à aucune règle, & ne montrant nul égard les uns pour les autres. Leurs habillemens conſiſtent en vêtemens de deſſous, tels que nous les avons décrits plus haut, faits de peaux de renards noirs, bruns & rouges, ainſi que de peaux de caſtors, d'oiſeaux de mer, d'élans & de mulots tachetés (*mus citellus*), qu'ils nomment *Jewraſchki* ou *Sublik*. Nous n'avons pas pu ſavoir comment ni où ils peuvent attraper ces animaux. Ils portent ſur leurs pieds en hiver de longs *Snow-ſhoes* appellés *Torpaſes*, faits de peaux de *Rhennes* couſus avec du

Kamiſch (1). Ils n'ont point de bas ni de culottes, mais une grande variété de bonnets qu'ils ſont de pluſieurs étoffes différentes, ſelon leur fantaiſie. Leurs armes ordinaires ſont des arcs & des flêches, des lances & des couteaux faits d'os de Rhennes, des coignées faites d'une pierre dure & noire avec laquelle ils font pareillement les pointes de leurs lances. Auſſitôt qu'ils nous apperçurent, ils furent ſur le point de tomber ſur nous ſelon leur coutume barbare, pour nous voler & nous aſſaſſiner : ils ont particulièrement en haine tous ceux qui viennent du diſtrict de la Juridiction de *Kamtſchatka*, & en général ils ſont fort à craindre pour tous les Etrangers qui approchent de leurs Iſles.

(1) Le *Camiſch* eſt une eſpèce de roſeau dont ils ſéparent les fibres, & en forment des fils.

Ils habitent dans des *Jurts* ou caves dans leſquelles il n'y a pas la plus légère apparence de propreté, de même que dans les cabanes des *Kamtſchadales*. Ils portent en guiſe d'ornement cinq os de quadrupedes & d'oiſeaux qu'ils pendent à leurs levres inférieures comme les autres Nations ont des pendants d'oreilles. Ils peignent communément leur viſage avec du rouge, du bleu & d'autres couleurs : les hommes ont des boucliers de bois qu'ils appellent *Kujaki*. Ils vont ſur mer, ſoit ſeuls, ſoit deux ou trois enſemble dans leurs *Baidars* qui ſont des bateaux légers, petits & longs, faits de peau de chien de mer. Ils ont auſſi de grands *Baidars* dans leſquels pluſieurs perſonnes peuvent être aſſiſes : ils ſe nourriſſent principalement du poiſſon qu'ils nomment *Paltuſina*, & de morue ſèche ou de merluche qu'ils pêchent dans la mer avec des hameçons

faits d'os. Ils ſont très-adroits à ſaiſir le poiſſon d'eau douce avec leurs *Tiſhiriugs* qui ſont des filets ou des ſacs qu'ils forment avec des cordons ou des fils. Ils mangent tous ces poiſſons cruds ; outre cette noúrriture, ils ont encore celle des caſtors, des vaches marines, des chats marins qu'ils appellent *Suitschi*, & des chiens marins dont ils attrapent une grande quantité ; mais dans les rivières ils prennent des loutres, des renards bruns & gris, des hermines, des ours & de très-belles ſouris mouchetées & tachetées qu'ils nomment *Jewraſchki*. A l'égard des oiſeaux, ils ont dans cette Iſle des cigognes de toutes eſpèces, des canards, des corbeaux, des pies, &c. mais nous n'en avons point obſervés d'eſpèces particulières. Les bayes qui croiſſent en grande abondance dans cette Iſle, ſont des *Hurts*, des *Schic-*

kſa, des *Cramberries*, des prunelles, des *Tolockn jonka* & des *Sarana*. Leurs principaux bois ſont l'aulne, le bouleau & différentes eſpèces de ſaules, *Willows*.

VIII. L'Iſle d'*Umanak* qui a déja été découverte dans le premier voyage à trois cents *werſts* pleins de circonférence : on n'y trouve point du tout de bois ; il n'y croît que la même eſpèce de roſeau ou d'algue marine comme à *Kamtſchatka*. Les rivières qui coulent des lacs ſont très-petites dans cette Iſle & dans celle d'*Unalaſchka* découverte auparavant, ainſi que dans notre nouvel Archipel ſeptentrional : les habitans n'ont point d'idée d'aucune religion ; & dans leur ignorance ils croient ſeulement aux ſortiléges.

Les hommes portent deſſus & deſſous des vêtemens de peaux d'*Uril*,

d'*Argen* (1), &c. Les femmes en ont de ſemblable, ſi ce n'eſt que la plupart les font de peaux de quadrupedes, nommément, du caſtor & du chat marin couſus enſemble avec les nerfs du *Sjutſcha*. Chaque homme a autant de femmes qu'il veut, ou autant qu'il peut en nourrir; mais ſouvent il en fait commerce de différentes

(1) L'*Uril* (*Corvus aquaticus*) eſt une eſpèce de corbeau aquatique, ſemblable à la grue; il eſt regardé comme un manger exquis. Voyez la deſcription de *Kameſchatka* par *Kraſcheninnikoff*, *vol. premier*, *pag.* 334. L'*Arjen*, *Calymbus Areticus* (*Lumme dictus Wormis.*) *Hoyer* eſt une grande eſpèce de canard noir & blanc qu'on trouve en troupeaux innombrables dans les Iſles où il y a beaucoup de rochers: on ſe ſert de leur peau pour en faire des habits & des fourrures. *Voyez Kacheninnikoff*, *vol. prem. pag.* 300.

manières ; par exemple, ſi un homme eſt en poſſeſſion de quelque choſe qu'un autre deſire, ce dernier lui donne une ou deux femmes en échange ; ils en ſont de même pour leurs enfans, ſur-tout de leurs garçons. Ils ſe nourriſſent de la chair de pluſieurs animaux, & les mangent cruds communément ; quelquefois ils les font rôtir ou griller : leur manière d'y procéder eſt de faire un monceau de quelques pierres qu'ils entourent de tous les côtés avec de la glaiſe : ils allument du feu deſſous, enſuite ils arrangent des fagots au ſommet, ſur leſquels ils mettent leur viande ou leur poiſſon pour les griller. Ils pêchent le *Paltuſina* & la morue ſeche en hiver comme en été avec des hameçons faits d'os attachés à un cordon ; ils tuent les poiſſons plus gros à coups de flêches. Les baleines que la mer apporte ſur leurs côtes, ſont une

grande addition à leurs proviſions ; les bayes appellées *Schicksa* y ont crû pendant du tems ; mais depuis quelques années on n'y en voit plus du tout. Quand la mer ne jette pas ſur leurs bords leur fourniture accoutumée, ils ſe nourriſſent des *Scamuſſels* ordinaires, &c.

Dès qu'un homme a fixé ſon habitation dans un lieu, aucun autre n'oſe chaſſer ni pêcher dans ſon voiſinage, ni même s'approprier ce que les flots de la mer ont pouſſé ſur la côte, à moins qu'il ne ſe ſoit préalablement accordé avec lui pour une partie de ce produit. S'il arrive à un homme, ſoit en ſe promenant, ſoit en chaſſant, d'aller dans le territoire d'un autre, il faut qu'il ſe loge dans leurs *baidars*, à moins qu'il ne ſoit ſon parent ; car dans ce cas il le prend dans ſa cabane. Comme ils ne réſident pas conſtamment dans le même lieu, on ne peut

ſavoir exactement quel eſt le nombre des habitans de cette Iſle. Les hommes ainſi que les femmes coupent leurs cheveux par-devant, & quelques-uns tout autour, & lient le reſte en le nouant en haut par-derrière ; mais s'ils ſont dans l'affliction, ou qu'il leur ſoit ſurvenu quelque diſgrace, ils les laiſſent tomber ſans en prendre aucun ſoin ; ils élèvent la levre ſupérieure des enfans des deux ſexes ſous les narines, où ils pendent différentes ſortes de pierres & d'os de poiſſons blanchis ou d'autres animaux. Ils portent la même parure en manière d'anneaux aux oreilles. Ils ſont leurs *baidars* avec les peaux des quadrupedes, principalement avec celles des vaches marines qui ſont très-grandes. Ils ſont de différentes longueurs, quelques-uns ont juſqu'à ſix braſſes. Ces derniers peuvent contenir trente ou quarante hommes avec leurs femmes &

leurs enfans ; ils les rangent ainſi que leurs rames ſur les deux côtés, comme on a coutume de faire dans les bateaux, mais ſans gouvernail. Ils ont auſſi de plus petits *baidars* avec des rames des deux côtés. Leurs armes conſiſtent en arcs & en flêches d'environ un *Archine* & demi de long ; les pointes de ces dernières ſont faites d'os dentelés, & quelques-unes avec des pierres taillées en pointes aigues : ils font uſage pareillement de lances de bois qu'ils appellent *Kujati* ; ils n'ont cependant point de bois dans cette Iſle. Ils bâtiſſent leurs *Jurts* de la même manière qu'à *Kamtschatka*, avec du mèleſſe, du ſapin & d'autres bois qui ſont pouſſés par la mer ſur leurs côtes, avec cette différence qu'ils n'établiſſent pas le plancher de manière qu'il ſoit appliqué contre la terre auſſi fermement que dans celles de *Kamtſchatka*. Ils couvrent leurs toîts

avec du gazon qu'ils renouvellent tous les ans. Ils vivent dans ces *Jurts* juſqu'à ce que les paliſſades ſoient pourries par le laps de tems, & qu'ils ſoient en danger d'être écraſés par la chûte du toît; elles ont ordinairement depuis cinq, dix, quinze, juſqu'à trente braſſes de long, & communément en ont quatre de large; les plus grandes ont deux ou trois braſſes de haut. Dans les petites *Jurts*, il y a deux ou cinq fenêtres, c'eſt-à-dire, ouvertures; & dans les plus ſpacieuſes quelquefois dix derrière ces grandes *Jurts*, ou très-près d'elles; ils en bâtiſſent de petites qui leur ſervent de garde-manger & d'office; ils n'ont point de cheminée dans leurs *Jurts*; mais lorſque le froid eſt exceſſif, ils allument un petit monceau de foin ſec au milieu de la *Jurts*, & s'y chauffent leurs pieds, leurs jambes

& leurs vêtemens de deſſus & de deſſous, enſuite ils ſe couchent ſur le gazon ſec pour y dormir, & ſe couvrent avec leurs habits qu'ils ont échauffés; car ces peuples ne connoiſſent point d'autres lits.

RÉCIT

DES

AVENTURES SINGULIERES

DE QUATRE VOYAGEURS RUSSES,

QUI furent jettés dans l'isle déserte du SPITZBERGEN *Oriental, auquel sont jointes quelques observations sur les productions de cette Isle.*

Par M. P. L. LE ROY, Professeur d'Histoire, & Membre de l'Académie Impériale des Sciences, à Saint-Pétersbourg:

TRADUIT en Anglois de l'original Allemand, à la prière de plusieurs Membres de la Société Royale de Londres, & de l'Anglois en François.

ERRATA.

Orientl, page 8 du Recit des Aventures des quatre Russes, ligne 15, lisez *oriental*.
ai ſi, même page, ligne 17, lisez *ainſi*.
le large crochet, p. 24, ligne 11, l. *un des larges crochets*.
officaces, page 34, ligne 16, lisez *efficaces*.
ſeule ent, page 38, ligne 7 de la note, lisez *ſeulement*.
nourirent, p. 39, ligne première de la note, lisez *nourriſſent*.
burent, même page, ligne 3 de la note, lisez *boivent*.
éprouvèrent, même page, même ligne, lisez *éprouvent*.
étoit, même page, ligne 5 de la note, lisez *eſt*.
p r, page 41, ligne 6 de la note, lisez *par*.
tou, même page, ligne dernière de la note, lisez *trou*.
voic, page 44, ligne 7 de la note, lisez *voici*.
exa iner, page 84, ligne dernière, lisez *examiner*.

INTRODUCTION.

DE longs voyages ont ſouvent produit des événemens qui paſſent les bornes de la probabilité ; & malgré l'attrait que nous nous ſentons pour ces Auteurs, qui, à cet égard, contribuent à nos plaiſirs, en nous racontant des aventures d'un genre ſurprenant, cependant nous ſommes ſujets à nous défier de leur véracité, dans la crainte que notre crédulité ne l'emporte ſur notre raiſon : néanmoins, il eſt arrivé fréquemment que ces mêmes Auteurs, dont les ouvrages, à la première vue, étoient ſoupçonnés d'exagération, ou même de fiction, ont dans la ſuite, par quelque hazard imprévu, été entièrement lavés de ces imputations.

Les événemens que j'ai à décrire, peuvent, en grande partie, être rangés dans la classe de ceux qui, sans être absolument incroyables, sont au moins hors de toute probabilité. Il semble qu'on se soit étudié à les embellir de toutes les circonstances qui peuvent leur donner davantage l'apparence du merveilleux. Je dois même avouer que je ne savois d'abord quelle opinion je devois en avoir, quand M. Vernezobre, Directeur de la pêche de la baleine, m'en envoya le premier récit d'Archangel; mais comme ceux, dont il est question dans la narration suivante, étoient vassaux du Comte Pierre Inwanowitsch Schuwalow, qui jouissoit alors de la concession que l'Impératrice Elisabeth lui avoit faite de la pêche de la baleine, je priai ce Seigneur de vouloir bien les envoyer chercher à Archangel, afin que je puisse satisfaire ma curio-

sité en les questionnant sur leurs aventures. Le Comte m'accorda ma demande, & me marqua de plus le desir qu'il avoit lui-même de les voir & de converser avec eux.

En conséquence de ses ordres, deux d'entr'eux furent envoyés à Pétersbourg, l'un nommé Alexis Himkof qui étoit le contre-Maître du Vaisseau, âgé d'environ cinquante ans, & l'autre appellé Iwan-Himkof, filleul du premier, & qui avoit aux environs de trente ans : ils arrivèrent dans cette ville au commencement de l'année 1750, & j'eus ma première conversation avec eux le 8 de Janvier. Ils avoient apporté avec eux plusieurs pièces curieuses de leurs ouvrages ; & quelques productions de l'Isle déserte, dans laquelle ils avoient résidé si long-tems, & dont je rendrai compte dans la suite. Leur dessein étoit d'en faire présent au Comte Schuwalow.

J'interrogeai ces deux Ruſſes avec toute la prudence & le ſoin dont j'étois capable, leur faiſant les queſtions que je penſois néceſſaires pour m'aſſurer de la vérité des faits dont on m'avoit fait part; le Lecteur par conſéquent peut être certain, qu'après avoir pris de telles précautions, il ne reſte aucun lieu de douter que la relation ſuivante ne ſoit véridique.

Une autre circonſtance qui contribue encore à donner plus d'authenticité au récit ſuivant, eſt qu'auſſi-tôt que les infortunés voyageurs furent arrivés à Archangel, M. Klingſtadt, Auditeur en chef de l'Amirauté de cette ville, les envoya chercher & les interrogea avec le plus grand ſoin ſur les événemens qui leur étoient arrivés, mettant leur réponſe par écrit, dans le deſſein de publier le récit de leurs extraordinaires aventures. Ce Gentilhomme vint quelques tems après

à Péterſbourg : il me témoigna prendre plaiſir à lire la relation que j'en avois faite ; il me dit même qu'il préféroit la mienne à la ſienne ; & qu'en conſéquence il renonçoit au projet de la donner au Public ; il eut de plus la bonté de me confier ſon manuſcrit, afin que je puſſe inſérer dans mon ouvrage (ce que j'ai fait) quelques incidens particuliers dont les Navigateurs avoient omis de m'informer, mais qui avoient rapport à lui : du reſte les deux relations s'accordent enſemble dans toutes les particularités ſur leſquelles ce Gentilhomme & moi avons fait les mêmes queſtions aux voyageurs ; circonſtance qui eſt une preuve de plus de la vérité du récit, & qui paroît inconteſtable.

RECIT

Des AVENTURES *ſingulières de quatre Voyageurs* RUSSES *qui furent jettés dans l'Iſle déſerte du* SPITZBERGEN *Oriental, auxquelles ſont jointes quelques Obſervations ſur les productions de cette Iſle, &c.*

EN 1743, un nommé Jeremie Okladnikof, Marchand de Meſen, Ville de la Province de Jugovia, & dans le Gouvernement d'Archangel, équipa un Vaiſſeau portant quatorze hommes ; ils étoient deſtinés à aller aux Iſles du Spitzberg pour la pêche

quel ils étoient, & qu'ils périroient infailliblement s'ils reſtoient dans leur Vaiſſeau. Ils envoyèrent en conſéquence quatre d'entr'eux à la recherche de la cabane, & les chargèrent de tâcher de découvrir en même temps quels ſeroient les ſecours qu'ils pourroient trouver dans ce lieu pour les beſoins de la vie. Alexis Himkof le contre-Maître du Bâtiment, Iwan Himkof ſon filleul, Etienne Scharpof & Feodor Weregin furent les quatre hommes qui ſe dévouèrent à aller viſiter l'Iſle.

Comme le bord ſur lequel ils devoient débarquer étoit inhabité, il étoit néceſſaire qu'ils emportaſſent quelques proviſions pour leur expédition. Ils avoient preſque deux milles à traverſer ſur des monceaux de glace vacillans qui, étant élevés par les vagues, & heurtés les uns contre les autres par le vent, rendoient la route auſſi

difficile que dangereuſe ; la prudence par conſéquent ne leur permettoit pas de ſe charger beaucoup, de peur, qu'étant accablés par le poids, ils ne coulaſſent à fond entre les morceaux de glace, & ne périſſent !

Ayant donc mûrement conſidéré la nature de leur entrepriſe, ils ſe pourvurent d'un fuſil, d'une poire à poudre contenant douze charges avec autant de balles, d'une hache, d'un petit chaudron, d'un ſac avec environ vingt livres de fleur de farine, un couteau, un briquet & des amorces, une veſſie pleine de tabac, & chacun ſa pipe de bois : ainſi chargés, ces quatre Navigateurs arrivèrent promptement à l'Iſle, ſoupçonnant peu les malheurs qui devoient leur arriver.

Ils commencèrent par examiner le pays, & découvrirent bientôt à un mille & demi du bord la cabane qu'ils

la chambre ſans en être fort incommodé. Il eſt facile de conjecturer que la partie la plus élevée de cette chambre, entre les fenêtres & le plafond, doit être d'un noir d'ebêne, mais depuis le plancher juſqu'aux fenêtres, le bois eſt parfaitement propre, & conſerve ſa couleur naturelle.

Les voyageurs furent ravis d'avoir découvert la cabane, quoiqu'elle eut beaucoup ſouffert de l'intempérie des ſaiſons, ayant été bâtie il y avoit long-temps; néanmoins, ils ſe déterminèrent à y paſſer la nuit, le lendemain matin, ils s'acheminèrent de très-bonne heure vers le rivage, impatient d'informer leurs camarades du ſuccès de leurs recherches; & pour prendre auſſi dans leur vaiſſeau, les proviſions, les uſtenciles & les autres néceſſités dont ils pourroient avoir beſoin pour paſſer l'hiver dans cette Iſle.

Je laiſſe à mes Lecteurs à ſe repréſenter la ſurpriſe & le déſeſpoir dont durent être ſaiſis ces quatre malheureux, lorſqu'étant parvenu au lieu où ils avoient débarqué, ils ne virent plus qu'une grande étendue de mer, ſans aucun glaçon, tandis que la veille l'océan étoit couvert de glace; un violent ouragan qui s'étoit élevé pendant la nuit, avoit ſans doute été la cauſe de ce cruel événement, mais ils ne pouvoient pas deviner ſi les glaçons, qui précédemment avoient environné leur vaiſſeau, agités par la violence des vagues, avoient été pouſſés avec effort contre lui, & l'avoient briſé en morceaux, ou s'il avoit été emporté dans la pleine mer par le courant, événement qui arrive ſouvent dans ces parages, mais par quelque accident que ce fût, il eſt certain qu'ils ne trouvèrent plus

leur navire, & comme on n'en a jamais eu de nouvelles depuis, il eſt très-probable qu'il coula à fond, & que tous ceux qui étoient ſur ſon bord périrent avec lui.

Ce cruel événement privant les malheureux voyageurs de toute eſpérance de pouvoir jamais être dans le cas de quitter l'Iſle, ils retournèrent à la cabane d'où ils venoient, pénétrés de l'horreur de leur ſituation, & dans le plus affreux déſeſpoir.

Leurs premiers ſoins, comme il eſt aiſé de l'imaginer, eurent pour objet de chercher les moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance, & de réparer leur cabane. Les douze charges de poudre qu'ils avoient apportées, leur procurèrent bientôt une grande quantité de Rennes : heureuſement pour eux, ces eſpèces d'animaux étoient très-abondants dans cette Iſle.

Les Rennes n'étant connues que

dans les parties les plus ſeptentrionales de l'Europe, telles que la Laponie, & les pays de l'Aſie, qui y correſpondent, je me flatte qu'une courte deſcription de ces animaux, ne ſera pas regardée comme une digreſſion déplacée.

Les Rennes reſſemblent beaucoup au Cerf, ou à l'Elan, elles ſont communément d'une couleur cendrée, mais il y en a quelques-unes qui paroiſſent rougeâtres, elles ſont plus groſſes que le Cerf, & auſſi plus charnues; leurs cornes ſont liſſes & d'un bleu blanchâtre, elles ont plus de branches que celles du Cerf, & beaucoup de reſſemblance avec celles de l'Elan. Quand les Rennes courent, les jointures de leurs jambes font du bruit, ce qui ſert encore à les diſtinguer du Cerf. *Les Lapons*, les *Samoyedes*, & une branche des *Tonguſes*, qui du mot *Olen*, ſignifiant en langage Ruſſe

Renne, ſont appellés *Oteni-Tonguſes*, ſe ſervent des Rennes pour tirer leurs traineaux, au lieu de chevaux; parce qu'indépendamment de leur force qui eſt ſuffiſante à cet uſage, leur rapidité à la courſe eſt incroyable. La mouſſe que toutes les contrées du Nord produiſent en abondance, eſt leur ſeule nourriture, & elles ſe la procurent elles-mêmes en écartant avec leurs pieds la neige qui la couvre; de manière qu'il n'en coute rien à leurs maîtres pour les faire ſubſiſter.

On prétend que les Rennes ne peuvent vivre que dans leur pays natal, mais j'oſe aſſurer que cette opinion eſt fauſſe, quoiqu'elle ait prévalu juſqu'à préſent, car j'ai vu à *Moſcow* douze de ces animaux qui appartenoient au Comte Golofkin, grand Chancelier. Ils étoient nourris dans une métairie voiſine de la rivière *yauſe* qui arroſe les jardins de ce Sei-

gneur, & en 1752 le Comte Pierre Jwanowitsch Schuwalof avoit un mâle & une femelle qu'il avoit fait venir d'*Archangel*, ils ne vivoient que de mouſſe, cependant la femelle produiſit un petit qui réuſſit & profita très-bien, il vécut en pleine ſanté, & avec beaucoup de vigueur juſqu'en 1754, comme je retournai cette année à Petersbourg, j'ignore ſi ſa vie a été de longue durée.

J'ai déja obſervé que la cabane, que nos voyageurs furent ſi heureux de trouver, avoit éprouvé quelque dommage; voici en quoi il conſiſtoit: il y avoit des fentes dans pluſieurs endroits entre les planches dont elle étoit bâtie, qui laiſſoient à l'air un libre accès, mais cet inconvénient fut facilement réparé, parce qu'ils avoient une hache, & que les ſolives étoient ſaines, (car le bois dans les pays froids ſe conſerve pendant un grand

nombre d'années ſans ſe pourir, ni être attaqué par les vers), ainſi il leur fut aiſé de les rapprocher aſſez bien, d'ailleurs la mouſſe croiſſant en grande abondance dans toute l'Iſle, elle fut plus que ſuffiſante pour boucher les fentes auxquelles les maiſons de bois ſont toujours très-ſujettes. Les réparations de cette eſpèce donnèrent d'autant moins de peine à ces malheureux, qu'ils étoient Ruſſes, & que tous les payſans de cette nation ſont reconnus pour être bons charpentiers, c'eſt même eux qui bâtiſſent leurs propres maiſons, & ils ſont très-experts à manier la hache.

Le froid exceſſif de ces contrées, qui ne permet qu'à un ſi petit nombre d'animaux d'y habiter, les rend également incapables de produire des végetaux, on ne trouve pas une ſeule eſpèce d'arbre ou même de buiſſon dans aucune des Iſles du Spitzbergen,

circonſtance d'une nature très-propre à alarmer nos voyageurs. Il étoit impoſſible de ſoutenir ſans feu la rigueur du climat, & ſans bois, comment s'en procurer, ou l'entretenir? Mais la providence qui pourvoit à tout, permit qu'à cet égard, la mer leur fournit ce que la terre leur refuſoit, en errant le long du rivage, nos miſérables Ruſſes apperçurent & ramaſſèrent une grande abondance de bois, qui avoit été apporté à bord par les vagues, & qui conſiſtoit d'abord en débris de vaiſſeaux qui avoient fait naufrage; enſuite ils trouvèrent des arbres avec leurs racines produits dans des pays plus favoriſés de la nature, mais qui leur étoient inconnus, & que le débordement de quelques rivières ou d'autres accidents avoient entrainés dans l'océan. Ce fait ne paroîtra pas incroyable à ceux qui ont parcouru les journaux

de pluſieurs navigateurs, leſquels ont été forcés d'hiverner dans la nouvelle zemble (1), ou dans quelqu'autre contrée dont la latitude eſt encore plus ſeptentrionale.

Rien ne fut d'une utilité plus eſſentielle à ces infortunés, pendant la premiere année de leur exil, que quelques planches qu'ils trouvèrent ſur les côtes de la mer, à quelques-unes deſquelles étoient attachés de longs crochets de fer, des clouds d'environ cinq ou ſix pouces de long

(1) Je dois obſerver ici, que la vraie prononciation de ce mot n'eſt pas *nova Zembla* (comme le prétendent pluſieurs Auteurs); mais *novoia*, ou *nova Zemla*, les Ruſſes ayant pris poſſeſſion de cette Iſle, lui donnèrent le nom de *Novaia* ou de *Nova Zemla*, c'eſt-à-dire *New Earth* ou *Newland* (nouvelle terre). car le mot *Zemla* dans la langue Ruſſe exprime ces deux idées, & c'eſt ainſi qu'on l'appelle en Ruſſie dont elle eſt une dépendance.

& gros à proportion, d'autres morceaux auſſi de vieux fer qui les traverſoient, triſtes débris de quelques navires jettés par la tempête ſur ces bords éloignés. Ils furent heureuſement amenés par les vagues dans un temps où le manque de poudre donnoit à nos malheureux ſujet de craindre qu'ils ne fuſſent ſur le point de périr de faim, parce qu'ils avoient conſommé les Rennes qu'ils avoient tuées; cette heureuſe découverte fut accompagnée d'une autre également avantageuſe, ils trouvèrent ſur le rivage la racine d'un ſapin qui approchoit beaucoup de la figure d'un arc.

Comme la néceſſité a toujours été la mère de l'invention, il eurent bientôt façonné cette racine de manière à en former un bon arc avec le ſecours d'un canif, mais il leur manquoit encore une corde & des flêches, n'imaginant pas comment ils pour-

roient s'en procurer pour le moment, ils prirent le parti de faire une couple de piques pour ſe défendre contre les ours blancs les plus féroces de leur eſpèce, & dont ils appréhendoient avec raiſon d'être attaqués.

Voyant qu'ils ne pouvoient armer de fer leurs piques ni leurs arcs ſans le ſecours d'un marteau, ils imaginèrent d'en faire avec le large crochet de fer dont j'ai parlé plus haut en le faiſant rougir au feu, enſuite ils élargirent le trou qui étoit au milieu à l'aide d'un de leurs plus gros cloux, & ils y enfoncèrent un manche; un morceau de fer rond adapté à un des bouts du crochet, forma le marteau, un grand caillou ſervit d'enclume, & deux cornes de Rennes firent l'office de pincettes. Par le moyen de ces outils ils vinrent à bout de faire deux lances de fer, & après les avoir polies, & affilées ſur des pierres, ils les lierent

auſſi

auſſi ferme qu'il leur fut poſſible avec des courroyes faites de peaux de Rennes, à des bâtons de la groſſeur environ du bras d'un homme, ils firent ces bâtons avec quelques branches d'arbres qui avoient été jettées ſur le rivage.

Ainſi armés de piques, ils réſolurent d'attaquer un ours blanc, & après un combat très-dangereux, ils tuèrent ce formidable animal, ce qui leur fournit un nouveau ſecours pour leur nourriture; ils mangèrent ſa chair avec plaiſir & trouvèrent qu'elle reſſembloit beaucoup à celle du bœuf, quant au goût & à l'odeur; ils remarquèrent avec une grande ſatisfaction qu'ils pouvoient, avec peu de peine & ſans embarras, diviſer ſes tendons en filamens auſſi déliés qu'ils le jugeroient à propos. Cette découverte fut peut-être la plus heureuſe qu'ils puſſent faire; car outre les autres avantages

qu'ils en retirèrent, & dont je rendrai compte dans la ſuite, elle leur fournit des cordes pour leurs arcs.

La réuſſite qu'eurent nos infortunés Inſulaires dans la fabrique de leurs lances, & l'avantage qu'ils en retirèrent les encouragèrent à continuer leur travail & à forger quelques morceaux de fer pour armer leurs flêches, de la même forme, quoiqu'un peu plus petits, que ceux des piques dont j'ai parlé plus haut. Après les avoir affilés comme les premiers, ils les lièrent avec les nerfs de leur ours blanc à une branche de ſapin, à laquelle, par le moyen des filamens de ce même bois, ils attachèrent des plumes d'un oiſeau marin; & devinrent ainſi poſſeſſeurs d'un arc complet & de ſes flêches; leur induſtrie à cet égard fut couronnée d'un ſuccès au-delà de leur attente; car pendant tout le temps qu'ils reſtèrent dans l'Iſle,

ils tuèrent avec ces flêches deux cens cinquante Rennes, outre un grand nombre de Renards, tant bleus que blancs; (1) la chair de ces animaux leur ſervoit auſſi de nourriture, & leur peau de vêtemens, elles leur furent d'ailleurs très-utiles pour les garantir du froid exceſſif d'un climat ſi voiſin du Pôle.

Ils ne tuèrent en tout que dix ours blancs, & ce ne fut même pas ſans le plus grand danger, car ces animaux étant extrêmement forts, ſe défendirent avec une rage & une vigueur ſurprenante. Ils attaquèrent le premier dans le deſſein de s'en nourrir, mais ils tuèrent les neuf autres pour mettre

(1) Les Ruſſes les appellent *Peſtzi*, à cauſe de leur grande reſſemblance avec les chiens d'Iſlande que les bergers d'Allemagne ont coutume d'employer à la garde de leurs moutons. Le mot *Pes* dans la langue Ruſſe, ſignifie un *Chien*.

leurs vies en sûreté, car quelques-unes de ces bêtes féroces se hazardoient même à entrer jusques dans l'enceinte extérieure de leur cabane pour les dévorer ; il est vrai que tous les ours ne montrent pas une semblable intrépidité, (si l'on peut se servir de cette expression), soit qu'ils n'en manquent que lorsqu'ils sont moins pressés par la faim, soit parce qu'ils sont d'un naturel moins carnassier que les autres. En effet quelques-uns d'eux ayant pénétré jusques dans l'intérieur de la cabane, s'enfuirent à la premiere tentative de nos navigateurs pour les en chasser. La répétition cependant de ces visites dangereuses jetta les pauvres insulaires dans la plus vive inquiétude & dans la plus grande terreur, étant dans la crainte presque perpétuelle de leur se rvir de pâture. Les trois différentes espèces d'animaux dont j'ai parlé plus haut, savoir les Rennes,

les Renards bleus, les blancs, & les Ours blancs, furent la ſeule nourriture que ces malheureux matelots eurent pendant tout l'eſpace de temps qu'ils habitèrent dans cette affreuſe ſolitude.

Toutes les reſſources qu'on peut trouver par la réflexion, ne ſe préſentent pas d'abord à l'eſprit. Le beſoin eſt en général ce qui donne naiſſance aux inventions, il rend par degrés nos yeux plus clairvoyans, & nous indique des expédients qui ſans lui ne ſe ſeroient jamais offerts à notre imagination. La vérité de cette obſervation fut démontrée à nos quatre voyageurs dans différentes circonſtances; ils ſe trouvèrent pendant quelques temps réduits à la néceſſité de manger leurs alimens preſque cruds & ſans pain ni ſel, car ils étoient abſolument dépourvus de l'un & de l'autre, l'extrême rigueur du froid, jointe au manque

de vaſes, & des autres commodités néceſſaires les avoit empêchés juſqu'alors de cuire leurs viandes d'une manière convenable; ils n'avoient qu'un poële dans leur cabane, & bâti conformémcnt au goût Ruſſe, ce qui le rendoit aſſez ſemblable à un four, & par conſéquent peu propre à y faire bouillir aucune ſubſtance. Le bois étoit pour eux une reſſource trop précieuſe pour l'employer à entretenir deux foyers, & le feu d'ailleurs qu'ils auroient allumé hors de leur habitation, pour préparer leurs viandes, n'auroit pu ſervir à les chauffer. Une autre raiſon encore qui les détournoit de cuire leurs alimens en plein air, étoit la crainte continuelle d'être aſſaillis par les ours blancs. J'obſerverai de plus, que ſuppoſé qu'ils l'euſſent tenté, ce moyen n'eût été praticable que pour quelques portions de l'année, car le froid qui dans un tel

climat n'eſt à peine ſupportable que pendant peu de mois, par la longue abſence du Soleil qui éclaire alors l'hemiſphere oppoſé, la quantité inconcevable de neige qui tombe ſans ceſſe pendant la plus grande partie de l'hiver, jointes aux pluies preſque continuelles dans certaines ſaiſons, tous ces inconvéniens, dis-je, étoient autant d'obſtacles qui s'oppoſoient à leur deſſein.

Pour remédier donc en quelque façon à la difficulté de manger leurs viandes preſque crues, ils imaginèrent de faire ſécher une partie de leurs proviſions à l'air libre, pendant l'été, & de les ſuſpendre enſuite dans la partie ſupérieure de leur cabane, laquelle, comme je l'ai rapporté plus haut, étoit remplie de fumée depuis le plancher juſqu'aux fenêtres. Elles achevèrent à l'aide de cette fumée de ſe deſſécher totalement; ils ſe ſervi-

rent de ces ſubſtances ainſi préparées en guiſe de pain, & ils en trouvèrent leurs autres viandes (qu'ils faiſoient cuire à moitié autant qu'il leur étoit poſſible), beaucoup meilleures. Remarquant que cet expédient répondoit à tous égards à leurs deſirs, ils le mirent en pratique pendant tout le temps qu'ils reſtèrent confinés dans cette Iſle, & conſervèrent toujours par ce moyen un magazin ſuffiſant de proviſions. L'éau qui leur arrivoit en été des petits ruiſſeaux qui tomboient des rochers, & en hiver, de la neige, & de la glace fondues, étoit, comme on peut l'imaginer, leur ſeul breuvage, & leur petit chauderon étoit l'unique vaiſſeau dont ils puſſent faire uſage pour cet objet, & pour pluſieurs autres.

On ſait que ceux qui voyagent ſur mer ſont très-ſujets au ſcorbut, & l'on a obſervé que cette maladie augmen-

toit à proportion qu'on approchoit des Pôles, ce qui peut être attribué au froid exceſſif qu'on y éprouve, ou à quelqu'autre cauſe encore inconnue, mais quoi qu'il en ſoit nos matelots ſe voyant totalement deſtitués des médicamens propres à les guérir, au cas qu'ils fuſſent attaqués de cette cruelle maladie, jugèrent qu'il étoit très-important de ne négliger aucun des régimes généraux regardés comme des préſervatifs contre le mal dont ils étoient menacés. Iwan Himkof, dont j'ai déja parlé, & qui avoit hiverné pluſieurs fois ſur la côte du Spitzbergen occidental, conſeilla à ſes infortunés compagnons de manger leur viande crue & gélée, rompue en petits morceaux, & de boire le ſang des Rennes chaud, tel qu'il découloit de leurs veines, immédiatement après qu'ils les avoient tuées; de faire le plus d'exercice qu'il

leur ſeroit poſſible, & enfin de faire uſage du cochlearia qui croît dans cette Iſle, quoiqu'en petite quantité.

Je laiſſe à la Faculté à décider ſi la chair crue & gélée jointe au ſang chaud de la Renne, ſont les antidotes propres au ſcorbut; mais l'exercice & l'uſage du cochlearia ont toujours été recommandés à ceux qui avoient de la tendance à cette maladie, ſoit qu'ils en fuſſent actuellement affligés, ou ſimplement menacés. Quoi qu'il en ſoit, l'expérience au moins ſemble avoir prouvé que ces remèdes ſont officaces, car trois de nos voyageurs qui les employerent furent exempts de toute atteinte de Scorbut. Le quatrième au contraire nommé Théodore Weregin, d'un naturel indolent, qui avoit de la répugnance pour boire le ſang de la Renne, & ne ſortoit pas de la cabane autant qu'il l'auroit pu, fut bientôt, après ſon arrivée dans

l'Iſle, ſaiſi du ſcorbut ; il devint par la ſuite d'une ſi mauvaiſe qualité, qu'il paſſa preſque ſix ans dans de grandes ſouffrances ; ſur la fin de ſa vie, il étoit ſi foible, qu'il ne pouvoit plus reſter aſſis, ni même porter ſes mains juſqu'à ſa bouche, de façon que ſes compagnons, par humanité, furent obligés de le ſervir, & de le faire manger comme un enfant au maillot juſqu'au moment de ſa mort (1).

(1) Quoique j'aie inſinué mes doutes relativement à la vertu antiſcorbutique de la chair crue & gelée, ainſi que du ſang chaud de la Renne, cependant ces remèdes prétendus, méritent quelqu'attention, car j'ai vu dans le premier volume des *Voyages & des Découvertes faites par les Ruſſes le long des côtes de la Mer Glaciale & de l'Océan Oriental, &c.* publiés par le Conſeiller Miller, que les habitants de la Sibérie ſeptentrionale faiſoient uſage de poiſſon crud & gelé, comme d'un préſervatif contre le ſcorbut. Le paſſage qui a rapport à ce

J'ai dit plus haut que nos voyageurs avoient apporté avec eux dans

---

fait, ſe trouve aux pages 194 & 195 de l'Ouvrage. « Nos gens, dit l'Auteur, hiver-» nèrent à l'embouchure de la rivière » *Chotushtach* : là le ſcorbut commença à » ſe répandre parmi eux ; mais ils en furent » heureuſement guéris par une décoction » de boutons de Cèdres qui croiſſent dans » ce lieu comme des buiſſons, & (confor-» mément à la coutume de cette contrée) » en mangeant du poiſſon crud & gelé ; par » le moyen de ces remèdes, ſecondés d'un » exercice & d'un travail continuel, la » majeure partie de l'équipage reſta ſain, » & les malades recouvrèrent leur ſanté ».

Peut-être la guériſon des malades ne doit-elle être attribuée qu'au mouvement continuel qu'ils ſe donnent, & à la ſubſtance balſamique contenue dans les boutons de Cédres, qui, probablement, eſt une eſpèce de térébenthine, & qu'on emploie, en cette qualité, pour purifier le ſang ; il eſt cependant évident, d'après le paſſage cité ci-deſſus, que les habitans de ces

l'Iſle, un petit ſac plein de fleur de farine, ils en conſommèrent environ

---

contrées mangent du poiſſon crud & gélé, comme un remède ſpécifique contre le ſcorbut, & c'eſt ce que j'ai penſé qu'il étoit bon d'obſerver.

Le Conſeiller Miller dont j'ai parlé plus haut, rapporte auſſi, pages 205, & 206, que l'exercice & le ſang chaud de la renne ſont très-efficaces dans les maladies ſcorbutiques. « Sur cet objet en particulier, » (dit-il) il eſt à propos d'imiter les » Ruſſes qui habitent aux environs d'Ar- » changel, dont quelques-uns d'entr'eux » paſſent preſque tous les hivers dans la » *Nouvelle-Zemble*, ſans jamais contracter » de ſcorbut; ils ſuivent l'exemple des » *Samoyèdes*, en buvant fréquemment le » ſang chaud des rennes, dès qu'il les ont » tuées; la chaſſe de ces animaux exige » un exercice continuel, aucun ne reſte » jamais dans ſa cabane pendant le jour, » à moins que le temps ne ſoit orageux, » ou qu'une trop grande quantité de neige

la moitié avec la chair des Rennes & des Ours blancs, ils employèrent le

---

» ne les empêche de faire leurs incurſions » ordinaires. »

Quand je lus à Monſieur Saint Batigné le récit que je viens de faire, il me dit qu'il inclinoit fort à croire que le ſang de la renne bû tout chaud, pouvoit être non-ſeulement un préſervatif, mais même un remède contre le ſcorbut, prévenant, diſſipant par ſa nature réſolutive, toutes ces concrétions viſqueuſes qui donnent naiſſances aux déſordres procédant principalement du défaut de circulation convenable dans les liqueurs, defaut qui à la fin engendre la putréfaction, & infecte toute la maſſe du ſang. Parmi les autres preuves, il fondoit ſon opinion, ſur ce que quelques voyageurs aux Indes Occidentales rapportent que lorſque le ſcorbut ſe manifeſte fortement parmi l'Equipage, ils font voile pour une des Iſles de la *Tortuga* ou de la *Tortue*, ainſi appellées du grand nombre des animaux de ce nom qu'on y trouve.

reſte à un autre uſage, mais qui leur étoit également utile. Ils ſentirent bientôt la néceſſité d'entretenir un feu continuel dans un climat auſſi froid, & que ſi malheureuſement il venoit à s'éteindre, ils n'avoient point de moyens pour le rallumer; en effet, quoiqu'ils

---

Les malades s'en nourrirent abondamment, ainſi que de leur ſang dont ils burent une grande quantité, & éprouvèrent évidemment que la qualité balſamique de ce dernier, leur étoit très-ſalutaire. Ce fait eſt encore confirmé par une coutume établie dans les Alpes, & dans les contrées adjacentes où ceux qui ſont attaqués d'une pleuréſie, ou d'autres maladies occaſionnées par quelques obſtacles dans la circulation des fluides, font uſage, par ordre de leurs Médecins, de ſang de bouquetins ou de chevres ſauvages: quoique cette ſubſtance ſoit dans un état de ſiccité, elle retient cependant encore aſſez de parties volatiles pour produire les meilleures effets, en procurant d'abord une douce tranſpiration, & enſuite une ſueur copieuſe.

euſſent un briquet & des pierres à fuſils, ils manquoient de mèche & d'amadou.

Le hazard a fait découvrir aux Sauvages d'Amérique un moyen pour ſe procurer du feu en frottant un morceau quarré de bois dur entre deux autres pièces de bois d'une eſpèce moins compacte; ces dernières étant preſſées fortement entre les genoux, ſont à la fin échauffées par la friction & bientôt après fument & s'enflamment (1), il n'eſt pas à préſumer que

(1) Voyez ce que rapporte le P. Labat à ce ſujet dans ſes *nouveaux voyages aux iſles de l'Amérique* en parlant des *Caraïbes*. Je dois ajouter ici que ce n'eſt pas la ſeule méthode uſitée parmi les Américains pour ſe procurer du feu, quelques-uns d'eux ont imaginé un autre expédient, qui eſt d'une invention ſingulière; c'eſt une machine particulierement adaptée à ce deſſein, & ce qui eſt encore plus remarquable,

nos infortunés navigateurs euſſent connoiſſance de cette pratique américaine. »

---

eſt que les habitans même de *Kamtschatka* font uſage d'un ſemblable inſtrument. Je ſupplie mes lecteurs de trouver bon que je mette ſous leurs yeux ce que le Conſeiller Miller à écrit ſur ce ſujet dans le *récit* qu'il nous a donné *des découvertes faites par les Ruſſes*, citées plus haut page 257.

» M. Steller arriva dans le lieu où les » Américains venoient préciſément de di- » ner ; mais à l'inſtant qu'il approcha, ils » ſe retirèrent ; il y trouva une flèche & » un inſtrument de bois pour faire du feu, » exactement ſemblable à celui qu'on em- » ploye à *Kamtschatka* pour le même objet. » Dans une note jointe à ce paſſage, il » donne la deſcription ſuivante.

» Cet inſtrument eſt compoſé d'une plan- » che percée de pluſieurs trous, & d'un » bâton, dont l'un des bouts eſt enfoncé » dans un des trous de la planche, tandis » que l'on tourne l'autre vivement entre les » mains juſqu'à ce que ce mouvement rapide » enflamme le tou, alors on reçoit les étin-

ils ſavoient cependant qu'en frottant l'un contre l'autre deux bâtons ſecs, l'un dur & l'autre tendre, ce dernier prenoit feu après quelque temps de friction. Car outre que cette méthode eſt en uſage parmi les payſans de quelques parties de la Ruſſie, quand ils ſont dans les forêts, on obſerve auſſi dans chaque village Ruſſe où il ſe trouve une Egliſe, une cérémonie Religieuſe dans laquelle on employe le feu nommé *Givroy Agon*, c'eſt-à-dire *feu vivant*, & qui ne doit être allumé que de la manière que je viens de décrire (1).

» celles ſur quelques ſubſtances combuſti-
» bles, comme de l'amadou, & l'on allu-
» me le feu à l'aide de foin ſec, ou de
» quelqu'autre matière propre à ce deſ-
» ſein. »

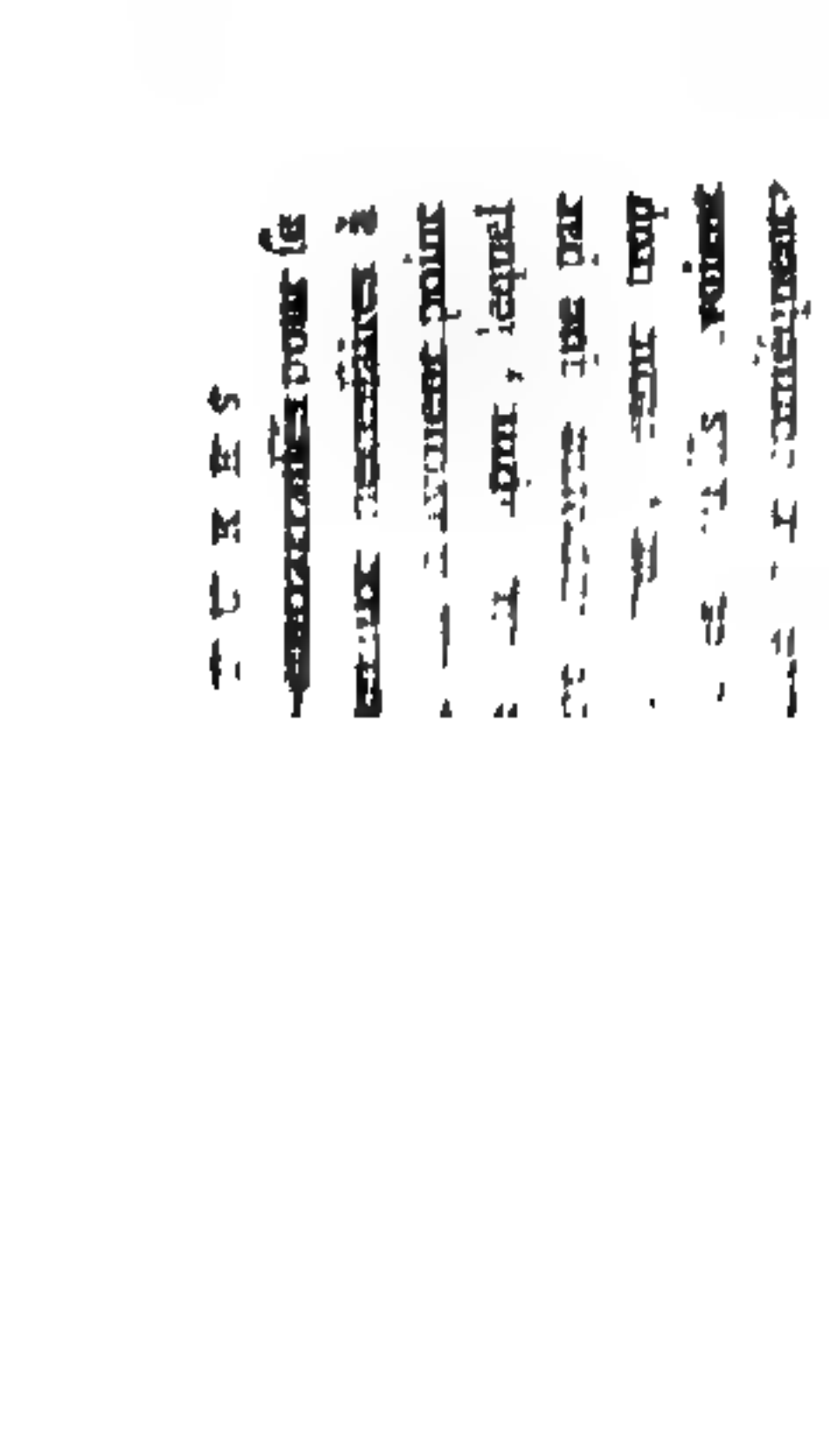
(1) Un recit de cette ſinguliere cérémonie pourra peut-être amuſer mes lecteurs, ce qui me détermine à le donner;

La connoiſſance de cet uſage ne pouvoit cependant leur être fort utile,

---

quoique je n'en ſois inſtruit que par relation.

Le dix-huit d'Août (vieux ſtile)eſt appellé par les Ruſſes *Frol i Lavoir*, du nom de deux Martirs, qui dans le calendrier romain ſont connus ſous ceux de *Florus* & de *Laurus*, ſelon la chronologie Romaine, cette fête tombe le vingt-neuf d'Août, le même jour où l'Egliſe fait la commémoration de la décolation de S. Jean-Baptiſte: les payſans Ruſſes conduiſent ce jour là leurs chevaux à l'Egliſe du village, près du côté où ils ont la veille au ſoir creuſé une cavité ſous terre, laquelle a deux ouvertures, l'une pour y entrer & l'autre pour en ſortir : chacun de ces chevaux a une bride faite avec l'ecorce d'un tilleul, & doit entrer dans cette cavité en ordre de proceſſion, un Prêtre ſe tient à l'ouverture extérieure avec un goupillon à la main pour aſperger ces animaux avec de l'eau bénite, & à meſure qu'ils ſortent ſucceſſivement, on leur ôte la bride, & les



étoit d'imaginer quels moyens ils pourroient employer pour ſe garantir d'une calamité auſſi affreuſe que celle de manquer de feu. Enfin après avoir donné la torture à leur eſprit pour réſoudre un problême auſſi difficile, ils eurent recours à l'expédient ſuivant. Ils avoient rencontré en parcourant l'Iſle, à peu près vers ſon milieu, une terre viſqueuſe, ou une eſpèce d'argile, ils trouvèrent le ſecret d'en former un vaſe propre à leur ſervrir de lampe; & ils ſe propoſoient de la conſerver toujours allumée, à l'aide de la graiſſe des animaux qu'ils tueroient, ce plan étoit certainement le plus raiſonnable qu'ils puſſent former, car de reſter ſans lumière dans un climat où l'obſcurité règne pendant pluſieurs mois que dure l'hiver, eût beaucoup ajouté à leurs autres infortunes. Ayant donc façonné un vaſe du mieux qu'ils purent, ils le remplirent avec de la

graiſſe de Rennes, & y mirent quelques morceaux de linge tortillé en forme de mêche. Mais ils eurent le chagrin de voir qu'auſſitôt que la graiſſe fut fondue, non-ſeulement elle s'imbiba dans l'argile, mais paſſa à travers & ſe répandit de tous côtés; il fut donc queſtion alors de chercher un expédient pour obvier à cet inconvénient, lequel ne provenoit pas uniquement des fentes du vaſe, mais de ce que la ſubſtance qui le compoſoit étoit trop poreuſe. D'après cette obſervation, ils en formèrent un nouveau, qu'ils firent bien ſécher à l'air, après quoi ils le chaufferent au point de le faire rougir, & le plongèrent enſuite dans leur chauderon où ils avoient fait bouillir une certaine quantité de fleur de farine, juſqu'à la conſiſtance d'une bouillie claire; le vaſe étant ainſi ſéché, & rempli avec de la graiſſe fondue, ils virent avec une

grande joie qu'elle ne le pénétroit plus, & qu'elle y reſtoit contenue : cependant pour plus grande sûreté, ils trempèrent des morceaux de linge dans leur pâte, & en revêtirent toute la partie extérieure de leur vaſe. Etant enfin parvenus à remplir leur objet, ils firent ſur le champ une ſeconde lampe, crainte d'accident, afin qu'à tout événement, ils ne vinſſent pas à être privés de lumière; ils penſerent auſſi qu'il étoit prudent de conſerver le reſte de leur farine pour ſervir en quelque façon de *couverte* aux vaſes qu'ils pourroient faire à l'avenir.

Comme ils ramaſſoient avec ſoin tout ce qui étoit jetté ſur la côte pour fournir d'aliment à leur braſier, ils avoient trouvé parmi les débris du naufrage des vaiſſeaux quelques cordages & une petite quantité de fil de carret, (eſpèce de chanvre employé pour calfater les navires), qui leur

ſervit à faire des mèches pour leurs lampes : quand ces petits magazins vinrent à leur manquer, ils prirent leurs chemiſes & leurs pantalons, (vêtemens que portent preſque tous les payſans Ruſſes) pour leur en tenir lieu. Par ce moyen ils conſervèrent toujours leur lampe allumée ſans interminſion, depuis le jour qu'ils l'eurent faite, (ouvrage qu'ils entreprirent peu de temps après leur arrivée dans l'Iſle), juſqu'à ce qu'ils ſe rembarquaſſent pour retourner dans leur pays natal.

La néceſſité de convertir les parties les plus eſſentielles de leurs vêtemens, tels que leurs chemiſes & leurs pantalons, à l'uſage dont je viens de parler, les expoſoit à la plus grande rigueur du climat ; ils ſe trouvèrent auſſi dans le cas de manquer de ſouliers, de bottes & d'autres portions de leurs habillements ; & comme l'hiver approchoit,

choit, ils furent encore obligés d'avoir recours à cette adreſſe que la néceſſité ſuggère, & qui manque rarement dans les moments cruels où les beſoins deviennent très-preſſans.

Les peaux de Renne & de Renards qu'ils avoient en abondance, leur avoient ſervi de lit juſqu'alors, mais ils penſerent qu'il étoit à propos de les employer à des objets d'une utilité plus eſſentielle encore; toute la difficulté étoit de trouver le moyen de les tanner. Après avoir délibéré ſur cette matière ſi importante pour eux, ils prirent le parti de mettre en pratique la méthode ſuivante. Ils firent tremper leurs peaux dans de l'eau fraîche pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'ils puſſent en enlever le poil aſſez aiſément, alors ils frottèrent le cuir mouillé entre leurs mains & lorſqu'il fut preſque ſec, ils l'enduirent d'un peu de graiſſe fondue de Renne, &

le frottèrent de nouveau, leurs peaux par ce procédé s'adoucirent, devinrent ſouples, faciles à ployer & propres aux uſages auxquels ils vouloient les employer. Ils ne firent tremper que pendant vingt-quatre heures les peaux dont ils avoient deſſein de faire des fourrures, pour qu'elles fuſſent ſeulement en état d'être miſes en œuvre ; enſuite ils les préparèrent de la même manière que je viens de rapporter, ſi ce n'eſt qu'ils ne leur otèrent point les poils. Par ce travail ils ſe procurèrent les matériaux néceſſaires à toutes les parties de vêtemens dont ils manquoient.

Mais une nouvelle difficulté ſe préſenta, ils n'avoient ni alênes pour faire des ſouliers & des bottes, ni aiguilles pour coudre leurs habits, ils trouvèrent cependant bientôt de quoi ſuppléer à ces petits uſtenſiles par le moyen des morceaux de fer qu'ils

avoient eu occasion de ramasser, & dont ils firent l'un & l'autre par leur industrie, ils parvinrent même à les amener jusqu'à un certain degré de perfection, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils formèrent des yeux à leurs aiguilles; ils en vinrent cependant à bout à l'aide de leur canif, car les ayant affilées de manière à les rendre très-pointues, & ayant ensuite fait rougir au feu un fil de fer forgé à ce dessein, ils percèrent un trou à l'un des bouts, & en mouillant & adoucissant l'autre, ils lui firent une pointe, & donnèrent ainsi à toute l'aiguille une forme très-convenable; j'ai examiné quelques-unes de ces aiguilles, & je n'y ai trouvé aucun défaut, si ce n'est aux yeux, lesquels ayant été faits comme je viens de le décrire, étoient si raboteux qu'ils coupoient le fil en passant à travers, imperfection à laquelle il ne leur étoit pas possible

de remédier, faute de meilleurs inſtrumens; les outils qui leur euſſent été alors de la plus grande utilité, étoient des ciſeaux pour couper leurs peaux, mais n'en ayant point, ils y ſuppléerent avec leur canif, & quoiqu'ils n'y eut parmi eux ni tailleur ni cordonnier, ils trouvèrent le ſecret de tailler leurs cuirs & leurs fourrures aſſez bien pour qu'ils puſſent remplir leurs vues. Les nerfs des Ours & des Rennes, qu'ils étoient parvenus à fendre, comme je l'ai dit plus haut, leur ſervirent de fil; ainſi pourvus de tous les inſtrumens de première néceſſité, ils ſe mirent à travailler à leurs nouveaux vêtemens.

Leur habit d'été conſiſtoit en une eſpèce de jaquette & un pantalon fait de peaux préparées comme on vient de le voir. En hiver, ils portoient de longues robes de fourrures ſemblables à celles des Samoyedes ou des Lapons

auxquelles tenoit un coquecluchon dont ils couvroient leur tête, ainſi que leur col, & n'avoient qu'une ſeule ouverture pour le viſage. Ces robes étoient couſues tout autour, de façon que pour les mettre, ils étoient obligés de les paſſer par-deſſus leur tête comme une chemiſe.

A l'exception des incommodités générales, qui accompagnent une ſolitude involontaire, ces voyageurs ayant ainſi, par leur adreſſe, pourvu à leurs plus preſſans beſoins, pouvoient avec raiſon rendre graces à la Providence, de tout ce qu'elle avoit fait pour eux dans une ſituation auſſi affreuſe; mais chacun de ces malheureux abandonnés, avoit ſans ceſſe l'eſprit troublé de la triſte réflexion de ſurvivre peut-être à ſes compagnons, & de périr alors faute de ſubſiſtance, ou de devenir la proie des bêtes fauves, & ils ne pouvoient s'empêcher de s'y livrer. Le

Contre-Maître *Alexis Himkof* ſouffroit encore plus que les autres de ſon exil ; il avoit laiſſé une femme & trois enfans, & ſa ſéparation d'avec eux l'affligeoit très-ſenſiblement, ils étoient, comme il me l'a dit, continuellement préſens à ſon imagination, & l'idée de ne les revoir jamais, le rendoit le plus à plaindre des hommes. Mais il eſt temps de donner à mes lecteurs une deſcription abrégée de l'Iſle, & de rapporter ce que nos navigateurs m'en ont appris.

Dans la carte marine des parties Septentrionales de l'Europe, deſſinée par *Gerhard van Keulen*, & corrigée par *Jean Peterſen Sturman*, cette Iſle du *Spitzbergen* Oriental, la *Maloy Brown* des Ruſſes ſe trouve entre le ſoixante-dix-ſeptième degré vingt-cinq minutes, & le ſoixante-dix-huitième quarante cinq minutes de latitude Septentrionale, &conſéquemment entre

l'extrêmité du troiſième & le commencement du quatrième climat. Il en réſulte, que la plus longue durée du jour dans ce lieu eſt de quatre mois, conformément à la carte que je viens de citer. Cette Iſle forme une eſpèce de Pentagone, ſa longueur de l'orient à l'occident, eſt aux environs de cent vingt mille d'Angleterre, & ſa largeur du Nord au Sud de cent quinze à peu près. Comme j'avois oublié de demander à nos voyageurs quelle étoit en général la grandeur de l'Iſle, je fus obligé, pour m'en aſſurer, de conſulter la carte qu'on avoit miſe ſous leurs yeux, lorſqu'ils furent de retour dans leur patrie, & qui m'a depuis été envoyée *d'Archangel*. Ils ont indiqué ſur cette carte l'endroit même de leur exil, & marqué avec un trait de plume le lieu où ils avoient jugé que devoit être ſituée la cabane où ils avoient habité.

Pour prouver que nos voyageurs ne s'étoient pas trompés ſur la ſituation de leur Iſle, je vais mettre ſous les yeux de mes lecteurs ce que M. *Vernezobre* m'a communiqué ſur cet objet dans une de ſes lettres. » Le Capi-» taine d'une galère, appellée Nicolas » & André, appartenant au Comte » *Pierre Iwanawitsch Shuwalow*, hiverna » à *Marloy Brown*, dans l'année 1749. » Comme il y arriva peu de temps » après le départ de nos navigateurs, » il trouva la cabane dans laquelle » ils avoient habité, il reconnut que » c'étoit la même par une croix de » bois, que le Contre-Maître *Alexis* » *Himkof*, avoit élevée devant la porte » comme un monument qui prouvoit » ſa priſe de poſſeſſion de la contrée » à laquelle il donna ſon nom, & » l'appella *Alexeyewskoy Octrow*, » c'eſt-à-dire *l'Iſle d'Alexis* ».

Il me marquoit de plus dans la

même lettre, » que quelques Samoyedes ayant entendu parler des avantures de nos voyageurs, & leur ayant fait les queſtions les plus circonſtanciées ſur le pays, lui avoient depuis peu envoyé un d'entr'eux pour lui exprimer le deſir qu'ils avoient de former un établiſſement dans cette Iſle, pourvu qu'on voulût bien leur accorder un libre paſſage, ainſi qu'à leurs femmes, à leurs enfans & à leurs Rennes. »

Avant que j'entre dans un plus grand détail ſur la nature de cette Iſle, il eſt à propos que je rapporte à mes lecteurs l'obſervation ſuivante. Quelques Auteurs ſoutiennent que la contrée connue ſous le nom de *nouvelle zemble*, n'eſt pas une Iſle, ni, comme d'autres l'affirment, une partie de notre continent, mais ſeulement un amas de glace qui s'eſt accumulée graduellement; ils appuyent leur opinion

ſur ce qu'on trouve de la glace, à ce qu'ils diſent, en creuſant la terre juſqu'à la profondeur d'un ou de deux pieds, ils prétendent que cette terre a été apportée en ce lieu par le vent des côtes d'Aſie, & dépoſée ſur cet amas de glace.

Je n'entreprendrai point de décider cette queſtion, n'ayant pas parcouru tous les Auteurs qui épouſent ou qui combattent cette opinion; ce n'eſt pas d'ailleurs mon objet dans ce moment, mais j'oſerai affirmer que l'Iſle du *Spitzbergen Oriental* n'a point été formée par les glaces, qu'elle eſt certainement une véritable terre, & le récit que m'en ont fait nos voyageurs, met cette diſpute hors de doute.

D'après leur relation, il y a dans le *Spitzbergen Oriental* pluſieurs montagnes & des rochers eſcarpés d'une hauteur ſurprenante, leſquels ſont couverts conſtamment de neige & de

glace; on n'y trouve ni arbre, ni même le plus petit buiſſon, & le cochlearia eſt la ſeule plante qui y croiſſe, encore y en a-t-il très-peu, elle ne produit point de gazon, mais de la mouſſe en abondance par-tout. Vers le milieu de l'Iſle, nos voyageurs trouvèrent, comme je l'ai dit plus haut, une terre graſſe ou de l'argile, d'où l'on peut inférer avec fondement qu'il y a exiſté des mines de fer, ou qu'il s'en formera; peut-être même en découvriroit-on dès-à-préſent en y faiſant des recherches exactes. Il n'y a point de rivières, mais un grand nombre de petits ruiſſeaux qui coulent des rochers & des montagnes, & fourniſſent de l'eau en grande quantité. Outre les cailloux qu'on rencontre ſans ceſſe, il y a auſſi dans cette Iſle une autre genre de pierre qui s'échauffe comme de la chaux, & qui eſt à la ſurface de la terre. En Ruſſie on l'appelle *Plit*, on

la tire des carrières & on l'employe pour faire de la chaux vive, & ſervir de mortier dans la fondation des maiſons; elle a l'apparence d'une eſpèce de pierre de taille, mais lorſqu'elle reſte long-temps expoſée à l'air, elle ſe délite, & tombe par écailles comme de l'ardoiſe. Les côtes de l'Iſle ſont couvertes de ſable & de gravier, on trouve auſſi un peu de ce dernier vers ſon centre. Je fis de plus des queſtions à nos voyageurs ſur l'abſence du ſoleil, & ſur le temps qu'il étoit ſur l'horiſon; ſur la température du climat, les différentes viciſſitudes auquel l'air étoit ſujet, en un mot, ſur tous les phenomènes qu'ils pouvoient avoir obſervés pendant qu'ils étoient reſtés dans l'Iſle.

Voici les réponſes qu'ils me firent relativement à la premiere apparence du ſoleil, à ſon cours autour de l'horiſon, & à ſa diſparution totale. Le ſo-

leil, me dirent-ils, paroît pour la première fois au commencement du carême, mais comme ce dernier varie beaucoup, ſelon la variation de Pâques, & que ces voyageurs peu inſtruits ignoroient abſolument le calcul qui indique quand on doit célébrer cette fête, ou qu'ils n'avoient peut-être jamais obſervé qu'elle tombe quelquefois plutôt & quelquefois plus tard; je ne pus par leur réponſe déterminer le temps où le ſoleil paroît d'abord au-deſſus de l'horiſon avec quelque degré de certitude. Le temps où ils avoient remarqué que cet aſtre commençoit à les éclairer étoit plus exact; ils me dirent que c'étoit le jour de Saint-*Athanaſe*, qui dans le vieux ſtile arrive le 2 Mai: depuis ce jour, ils ont vu le ſoleil exécuter ſon cours pendant dix à onze ſemaines, ce qui (en ſuppoſant que la dernière époque eſt le temps précis, comme il eſt très-probable

d'après la ſituation de l'Iſle), tomboit le 15 Juillet. Ils m'ajoutèrent que cet aſtre alors ſe levoit & ſe couchoit toutes les vingt-quatre heures, juſqu'à la fête de Saint-Demétre, c'eſt-à-dire juſqu'au 26 d'Octobre, (vieux ſtile) qu'il diſparoiſſoit entiérement.

Je ſoupçonne cependant qu'il y a quelque erreur dans le rapport de nos matelots ; car ſi nous ſuppoſons que l'Iſle qu'ils habitoient eſt à ſoixante-dix-ſept degrés & demi de latitude, comme il eſt marqué dans la carte dont j'ai parlé plus haut, le ſoleil doit y paroître pour la première fois le 4 Février, & on doit lui voir exécuter ſon cours depuis le 11 Avril, juſqu'au 8 Août, & diſparoître tout-à-fait le 16 Octobre.

Mais quoique ces bonnes gens aient pu ſe tromper à l'égard du lever & du coucher du ſoleil, ainſi que ſur le temps qu'il paſſe à faire le tour de

l'hémiſphère, en prenant le calendrier de l'Egliſe pour guide, on ne doit cependant pas en inférer qu'ils ſoient tombés dans quelque erreur conſidérable ſur celui de leur ſéjour dans ce lieu ; car le vaiſſeau qui les ramena chez eux arriva de l'Iſle le 15 Août, jour de l'aſſomption de la Vierge ; mais nos voyageurs qui avoient toujours obſervé les jours de Fêtes de l'Egliſe autant qu'ils pouvoient ſe les rappeller, croyoient n'être qu'au 13 Août, & n'avoient point encore célébré celle de l'Aſſomption. Ainſi l'on voit qu'il n'y avoit qu'une différence de deux jours dans leur calcul, ce qui eſt très-pardonnable, quand on conſidère que dans l'été ils voyoient le ſoleil tourner autour de l'horiſon pendant quatre mois, & que dans l'hiver ils étoient auſſi long-temps dans une obſcurité totale, que l'air épais, & le Ciel nuageux, la grande quantité de

neige & de pluie preſque continuelle dans certaines ſaiſons, interceptoient ſouvent la vue des étoiles.

Je ne puis pas concevoir comment ces malheureux qui n'avoient ni horloge, ni montre, ni cadran, ni nocturlabe, ont pu déterminer la longueur d'un jour naturel, lorſque le ſoleil tournoit conſtamment autour d'eux, & ſpécialement quand ils étoient entiérement privés de ſa lumière: en conſéquence ce fut ſur cet objet que je leur fis particuliérement tant de queſtions, que le contre maître *Aléxis Himkof* en parut ſurpris, & me répondit même avec vivacité. » Quel » pauvre Pilote, Monſieur, penſez-» vous donc que je ſois, ſi je ne ſais » pas comment prendre la hauteur du » ſoleil quand il eſt devant mes yeux, » ou me régler par le cours des étoi-» les, lorſqu'il ne paroît pas, & dé-» terminer par ce moyen la période

» de vingt-quatre heures ? J'ai pour » cet objet fait un bâton ſemblable à » celui que j'avois laiſſé dans notre » vaiſſeau, dont je me ſuis ſervi pour » faire mes obſervations ». Je conçus delà que cet inſtrument étoit ce que nous appellons un *bâton de Jacob*, ou quelque choſe de ſemblable.

Lorſque je fis des queſtions à nos inſulaires relativement à l'apparence de la lune, ils me dirent qu'ils la voyoient pendant près de deux mois ſans interruption, & qu'elle s'élevoit plus haut au-deſſus de l'horiſon à meſure que les jours devenoient plus courts, je ne ſais pas aſſez d'aſtronomie pour décider s'ils m'ont accuſé juſte ſur cet objet, mais je vois que les Hollandois qui hivernèrent dans la *nouvelle zemble* en 1576, au ſoixante ſeizième degré de latitude nord, nous ont rendu le même compte que nos voyageurs, du cours de la lune au-deſſus de l'ho-

riſon pendant l'abſence du ſoleil : le voici tel qu'ils l'ont rapporté.

» Le premier Novembre au ſoir » nous vîmes la lune ſe lever à l'O- » rient, le ſoleil étoit encore alors » ſuffiſamment élevé au-deſſus de » l'horiſon pour être viſible en totalité.

» Le 2 le ſoleil ſe leva au Sud-Sud- » Eſt, & ſe coucha au Sud-Sud- » Oueſt, mais parcourant l'horiſon de » manière qu'on n'appercevoit qu'une » portion de ſon diſque.

» Le 3 le ſoleil ſe leva entre le » midi & Sud-Sud-Eſt, mais un peu » plus vers le midi, & ſe coucha entre » le midi & le Sud-Sud-Oueſt, mais » auſſi plus près du midi, & nous ne » pouvions appercevoir que la partie » ſupérieure de ſon diſque, quoique » le lieu d'où nous faiſions nos obſer- » vations fut auſſi haut que le grandmât » du vaiſſeau, lequel étoit tout auprès.

» Le 4 nous ne vîmes plus du

» tout le Soleil, quoique le Ciel » fut très-pur.

» Quand le Soleil eut quitté l'hori» ſon, la Lune prit ſa place, & con» tinua de nous éclairer le jour & la » nuit ſans ſe coucher, tant qu'elle » reſta dans ſa plus grande déclinai» ſon Septentrionale (1). » Ce récit comme on voit s'accorde parfaitement avec celui de nos navigateurs, quant à l'apparence de la Lune pendant le jour & pendant la nuit, quoiqu'il ne faſſe pas mention de l'eſpace de temps que la Lune reſta ſur leur horiſon.

Ils me dirent de plus que les aurores Boréales étoient aſſez fréquentes en hiver, & contribuoient beaucoup à

(1) *Voyez* le Receuil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas. Troiſième Voyage des Hollandois par le Nord : *pag.* 66 & 67.

diminuer l'obſcurité d'une nuit auſſi longue.

On imagineroit ſans doute que dans une contrée ſi près du Pole où la chaleur de l'été eſt très-modérée, quoique le Soleil reſte ſur l'horiſon pendant pluſieurs mois ſans interruption, le froid doit y être exceſſif pendant l'hiver, mais il n'en eſt pas ainſi; car depuis le milieu de Novembre juſqu'au commencement de Janvier, (période que ces bonnes gens me déſignèrent ſelon leur méthode ordinaire par deux Fêtes, c'eſt-à-dire le commencement par celle de Saint-*Philippe*, qui arrive pour eux le 15 de Novembre, & le jour deſtiné à conſacrer l'eau ſainte, qui parmi nous eſt l'*Epiphanie*, ou le 6 de Janvier), nos voyageurs m'aſſurèrent qu'il pleuvoit généralement dans l'Iſle avec la plus grande abondance & ſans diſcontinuer; ils m'ajoutèrent que pendant ces ſept

ſemaines, le froid étoit très-modéré, mais qu'après cette ſaiſon pluvieuſe, il devenoit d'une rigueur inſupportable, ſur-tout lorſque le vent étoit au midi. Ce fait paroîtra ſans doute fort extraordinaire, parce que dans la plupart des pays ce vent eſt chaud, tandis que celui du nord qui lui eſt oppoſé eſt froid; mais il faut conſidérer que les vents du midi venoient à nos inſulaires de l'Europe, & particuliérement de ſes parties Septentrionales, qui dans l'hiver ſont en général couvertes de neige & de glace, ce qui leur fait contracter un froid exceſſif. Le vent du Nord au contraire leur venoit de l'Océan, & au lieu d'augmenter le froid, portoit avec lui les vapeurs de la mer, qui ſont toujouts moins frigorifiques que celle de la neige; c'eſt en effet, une obſervation très-conſtatée ſur les côtes de la mer, que les vents de terre ſont ordinairement plus froids

que ceux qui soufflent de la mer, & ce qui confirme encore la vérité de ce récit, c'est que tous ceux qui ont été sur les montagnes de *Riphæan*, ou sur cette chaîne appellée *Poias Semnoy*, (qui divise la Russie Européenne de la Syberie) s'accordent avec nos voyageurs, en disant que le froid qu'occasionnent les vents du midi, surpasse de beaucoup celui du vent de nord.

La neige tombe sur cette Isle pendant l'hiver dans une si grande abondance, qu'elle couvroit en totalité la cabane de nos pauvres insulaires, & ne leur laissoit aucun moyen d'en sortir, si ce n'est par un trou qu'ils avoient pratiqué dans la partie supérieure du toît de leur antichambre.

Leur ayant fait des questions sur les météores, les tempêtes, &c. ils me dirent que pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans l'Isle, ils n'avoient entendu le tonnerre qu'une seule fois.

A l'exception des Ours blancs, des Renards & des Rennes qui ſont en grand nombre dans l'Iſle, comme je l'ai déja obſervé, elle eſt auſſi dépourvue de toute autre eſpèce d'animaux que d'hommes ; on y voit cependant en été un petit nombre d'oiſeaux, mais ce ne ſont que des oyes, des canards, & d'autres oiſeaux aquatiques. La mer qui l'environne n'eſt pas plus peuplée, de manière que dans une telle diſette de poiſſon, nos matelots, qui ſur tout autre objet rempliſſoient avec l'attention la plus ſtricte, tous les devoirs preſcrits par leur Religion, ne purent obſerver le Carême ni les autres jours de jeûnes : au reſte quand même la mer eût abondé en poiſſons, cet avantage leur eût été de peu d'utilité, privés comme ils l'étoient de toute eſpèce d'inſtrument propre à la pêche, à moins que la néceſſité ne leur eut enſeigné, comme elle avoit

fait ſur les autres objets, à faire des hameçons, des lignes & des filets.

Les Baleines approchent rarement les côtes de cette Iſle, mais on y trouve des chiens de mer & des veaux marins en abondance, ainſi on ne doit pas être ſurpris que des Ruſſes y aient hiverné quelques années auparavant l'arrivée de nos voyageurs, & pourvu à leurs beſoins, car ils font un commerce très-conſidérable des peaux, des dents, & de la graiſſe de ces animaux, particuliérement des derniers. On ne peut donc trop s'étonner que dans cette vue aucun bâtiment n'ait abordé à cette Iſle, pendant tout le temps que nos pauvres matelots y ont habité, & cette ſingularité me porte à croire que la pêche eſt ſans doute plus avantageuſe dans le *Spitzbergen Oriental*, où il paroît en général que les navigateurs dirigent leur courſe.

Nos Ruſſes me dirent qu'ils avoient ſouvent

ſouvent trouvé ſur les bancs de ſable quelques dents, & même des mâchoires entières de veaux marins, mais jamais un ſquelette entier de ces animaux, ce dont on ne doit pas être ſurpris, car lorſqu'ils meurent ſur la côte, les Ours blancs les mangent auſſi-tôt, & les Renards peut-être viennent auſſi en prendre leur part.

Mais la nourriture commune des Ours blancs ſont les baleines mortes qu'on voit ſouvent flotter autour de l'Iſle, & qui ſont quelquefois jettées ſur les côtes dans ces régions polaires. Quand cette proviſion leur manque, ils tombent ſur les veaux marins & les dévorent, ou d'autres poiſſons quand ils dorment ſur les bancs de ſable. Les Rennes ne vivent abſolument que de mouſſe dont ces déſerts produiſent une abondance incroyable, mais l'on ignore quelle eſt la nourriture des Renards. On ſait que ces animaux ſont

carnivores, & que dans le continent ils ne ſubſiſtent que de la volaille & des lièvres qu'ils attrapent ; mais comme ils ne peuvent rencontrer ni l'un ni l'autre dans cette Iſle, il eſt probable qu'ils ſe nourriſſent du reſte des animaux tués, & mangés en partie par les Ours blancs ; en effet, ils ne ſont pas aſſez forts pour s'approviſionner eux mêmes, ni en état d'ôter la vie à des bêtes qui ne ſont pas capables de réſiſter aux Ours. Avant que de parler de la délivrance non moins fortunée qu'inattendue de nos pauvres matelots, qui furent tirés de ce ſéjour abandonné, dans un temps où ils ne penſoient plus qu'à y finir miſérablement leurs triſtes jours, il eſt à propos que je faſſe mention d'un fait qui m'avoit preſque échappé, & qui ne me paroît cependant pas indigne d'être rapporté ; c'eſt à mon avis une choſe remarquable que ces

malheureux ne furent point incommodés des puces, ni des poux pendant tout le temps qu'ils reſtèrent dans leur Iſle, quoiqu'ils en aient été fort tourmentés pendant la traverſée qu'ils ont faite pour revenir dans leur pays. C'eſt une obſervation aſſez générale que les matelots, qui ſont ordinairement très-ſujets à la vermine, & qu'on prétend qui portent pour cette raiſon des ceintures de toile bleue, en ſont totalement délivrés dès qu'ils paſſent l'équateur, mais qu'ils n'ont pas plutôt repaſſé la ligne à leur retour, que ces petits animaux fourmillent autour d'eux comme auparavant. Ces deux paſſages, nommément celui de la ligne équinoctiale, de même que celui du cercle polaire, étant accompagnés des mêmes effets, on ſeroit naturellement porté à en conclure que ces deux climats ont quelque choſe de commun entr'eux: il ſeroit donc à ſouhaiter

que les naturaliſtes en fiſſent l'objet de leurs recherches.

Nos pauvres voyageurs avoient paſſé aux environs de ſix ans dans ce ſéjour affreux, lorſque *Feodor Weregin*, dont j'ai eu occaſion de rapporter plus haut la maladie, & qui pendant tout le temps qu'il vécut dans l'Iſle, fut dans l'état le plus languiſſant, mourut enfin après avoir ſouffert, pendant les derniers mois de ſa vie, des douleurs inexprimables; quoiqu'ils fuſſent délivrés par ſa mort de la peine de le ſervir & d'être témoins de ſes tourmens, ſans être en état de lui procurer aucun ſecours, ils en furent cependant vivement affectés. Ils voyoient leur nombre diminué, & chacun ſouhaitoit être le premier qui le ſuivît dans le tombeau; comme il mourut en hiver, ils creuſerent une foſſe dans la neige, auſſi profonde qu'ils le purent, dans laquelle ils dépoſèrent ſon corps, & le

recouvrirent du mieux qu'il leur fut poſſible, afin que les ours blancs ne puſſent pas y pénétrer.

Ce fut dans ce temps même que leur eſprit tout occupé de réflexions accablantes occaſionnées par la perte de leur camarade, & que chacun d'eux attendoit triſtement le moment de rendre ce dernier devoir au reſte des compagnons de ſes infortunes, ou de le recevoir d'eux, qu'ils apperçurent un Vaiſſeau Ruſſe: ce bonheur ineſpéré leur arriva le 15 d'Août 1749.

Ce Vaiſſeau appartenoit à un Commerçant de la Religion appellée par ſes Sectateurs *Stara vieva*, c'eſt-à-dire *l'ancienne foi* (1), lequel étoit venu

(1) Ceux-ci ſont regardés par les Ruſſes comme des hérétiques, ils les appellent des *Raskolchiki*, ou des *Raskolniki*, qui ſignifie *Déſerteurs* ou *Apoſtats*.

Quoique la religion propre du maître de ce vaiſſeau ſoit une circonſtance indiffé-

dans ce bâtiment à *Archangel*, à deſſein d'hiverner dans la *nouvelle*

---

rente en elle-même, & qu'elle n'ait aucune connexion avec le ſujet de ma narration, je me flatte cependant qu'un récit abrégé ſur cet objet, plaira à ceux qui aiment à faire des recherches ſur l'hiſtoire des différentes nations, & particulièrement ſur celle des Ruſſes, & ſur tout ce qui peut y avoir rapport. Une autre raiſon encore qui me détermine à entrer dans ce détail, eſt que je trouve que pluſieurs auteurs ont donné une fauſſe idée de ces hérétiques; quelques-uns les ont repréſentés comme une nation diſtincte, & d'autres comme une ſociété d'hermites ou de moines, mais ils ne ſont ni l'un ni l'autre: car les habitans des côtes ſeptentrionales de la Ruſſie qui portent le nom de *Ruſſes*, ſont regardés en cette qualité comme profeſſant la Religion grecque dans toute ſa pureté, au lieu que ces Sectaires ne ſuivent pas la même, & ſont diſtingués, comme je viens de le dire, par un *ſobriquet* qui ſuppoſe un reproche, & une ſorte de mépris.

Zemble, mais heureuſement pour nos pauvres exilés, *M. Vernezobre* lui pro-

---

Ces hérétiques ſont obligés, pour qu'on puiſſe les reconnoître, de porter un large collier jaune bordé de rouge, lequel leur pend très-bas derriere le dos, & ſe termine preſqu'en pointe. Pierre le Grand, ſous la condition de porter cette marque diſtinctive, quel que fût d'ailleurs leur habillement, & de ne point tenter de répandre leur Doctrine, ou d'exciter aucun trouble dans l'Empire, ordonna qu'ils ſeroient tolérés, & qu'on les laiſſeroit vivre tranquilles : ils avoient été cruellement perſécutés auparavant pendant quelques temps.

Cette Secte prit naiſſance vers l'année 1666, à l'occaſion ſuivante. Le Patriarche *Nicon*, qui peut être appellé avec raiſon l'*Hildebrand*, ou le Grégoire VII. de l'Egliſe Ruſſe, en effet il paroît évidemment avoir eu le même génie que ce Pontife, d'après ſes diſputes avec l'Empereur *Alexys-Michaël Owits*, (ce Monarque à la fin le fit dépoſer ſolemnellement de ſa di-

posa d'aller au *Spitzbergen occidental*, pour y passer l'hiver, & ce marchand,

---

gnité par les Patriarches, les Evêques, Métropolitains & les autres Prélats Russes assemblés à *Moscovv* à ce dessein,) *Nicon* dis-je, avoit remarqué qu'il se trouvoit dans la liturgie sclavone, observée dans l'Eglise Russe, plusieurs anciens mots qui n'étoient entendus ni par le peuple ni même par les Prêtres; il les annulla & leur en substitua d'autres qui avoient la même signification, mais qui étoient plus modernes, & par conséquent plus intelligibles.

Un grand nombre de Prêtres, particulièrement aux environs d'*Archangel* & dans la *Sibérie*, avec un nommé *Jacob* à leur tête, protestèrent contre ce changement d'expressions, qu'ils regardoient comme le plus grand crime qu'on pût commettre envers la Religion. Ils persistèrent opiniâtrement à conserver les vieux mots, qui, d'après leur opinion avoient été consacrés par une longue suite de siècles, & qu'on ne pouvoit changer, sans une grande impiété.

après pluſieurs objections y conſentit. Les vents contraires qui les aſſaïlli-

---

Ils ſe ſéparèrent par conſéquent de l'Egliſe Ruſſe, relativement à certains articles, & affirmèrent qu'ils étoient les ſeuls, qui maintenoient l'ancienne & pure Religion. Cependant pluſieurs Ruſſes des plus ſenſés & des plus ſavans, m'ont aſſuré que ces articles ne portent que ſur des points peu importans. Pour avoir une marque extérieure de la Religion qu'ils profeſſent, ils font le ſigne de la croix, en joignant le pouce avec les deux derniers doigts de la main droite, & tenant élevés l'*index* & le doigt du milieu, au lieu que les Ruſſes joignent le pouce avec l'*index* & le doigt du milieu, en approchant les deux derniers doigts de la paume de la main.

Depuis le commencement de ce ſchiſme, juſqu'au temps ou *Pierre le Grand* abolit la dignité Patriarchale en Ruſſie, ce qui comprend l'eſpace d'environ cinquante ans, les *Raskolniki* furent traités inhumainement, ce qui obligea pluſieurs d'entr'eux de ſe ſauver dans les bois pour s'y mettre

rent dans leur traverſée, ne leur permirent pas d'arriver au lieu de leur deſtination, leur vaiſſeau fut pouſſé vers le *Spitzbergen oriental*, poſitivement vis-à-vis le lieu où étoient nos

---

en ſureté ; mais ils ne formèrent point une ſociété d'hermites, comme l'affirme l'auteur du *nouveau dictionnaire univerſel, pour l'intelligence des affaires d'Etat, des nouvelles publiques &c.*, à l'article *Raskolnikes* : un grand nombre ſont marchands & d'une grande richeſſe, on les eſtime comme faiſant leur commerce avec plus d'honnêteté que les autres Ruſſes. Il y a des hermites à la vérité en Ruſſie, connus ſous le nom de *Pouſtinniki*, ces derniers ſont communément des commerçans, qui ennuyés du monde, s'aſſocient entr'eux, & ſe retirent par petites troupes dans les bois ; ils y ont bâti des cabanes, & une Egliſe, vivent d'aumones, & paſſent leurs jours dans la pénitence & dans la prière, mais ils ne peuvent embraſſer ce genre de vie ſans en avoir auparavant obtenu la permiſſion de leur Souverain.

insulaires ; aussi-tôt que ces derniers l'apperçurent, ils se hâtèrent d'allumer des feux sur les montagnes les plus voisines de leur habitation, & coururent ensuite au rivage, agitant une espèce de Pavillon fait d'une peau de Renne attachée au bout d'un bâton. Les gens de l'équipage, à la vue de ces signaux, conclurent qu'il y avoit dans cette Isle des malheureux qui imploroient leurs secours ; en conséquence ils jettèrent l'ancre près de la côte.

Il seroit inutile de chercher à décrire la joie de ces pauvres insulaires, en voyant qu'ils touchoient au moment de leur délivrance, ils convinrent bientôt avec le maître du Vaisseau, de lui servir de matelots pendant tout son voyage, & de lui payer quatre-vingt roubles à leur arrivée chez eux, s'il vouloit bien les prendre sur son bord avec toutes leurs richesses, elles consistoient en cinquante *pud* ou deux

mille livres pesant de graisse de Rennes, renfermée dans plusieurs peaux de ces animaux, en quelques-autres pelleteries de Renards bleus & de Renards blancs, & celles des dix Ours blancs qu'ils avoient tués; ils n'oublièrent pas non plus leur arc & leurs flêches, leurs lances, leur canif & leur hache, qui étoient presque usés, leurs alênes & leurs aiguilles, conservées soigneusement dans une boëte d'os qu'ils avoient trouvé le secret de faire très-industrieusement avec leur seul canif; en un mot toutes les choses qu'ils possédoient.

Ils ont apporté quelques-uns de ces outils avec eux à *Petersbourg*, d'autres ensuite ont été envoyées d'*Archangel* en présent par M. *Vernezobre* au Comte *Schuwalow*, qui eut la complaisance de me les confier pour quelques temps; ce qui me donna occasion de les examiner à loisir, & de les faire voir à

pluſieurs perſonnes curieuſes & inſtruites, qui ne pouvoient ſe laſſer de les admirer.

Un jour que je montrois la boëte faite d'os dont je viens de parler, à quelques-unes d'elles, en leur diſant que d'après le récit de nos voyageurs, ils n'avoient employé que leur canif à cet ouvrage, elles me répondirent que cela ne pouvoit être, & qu'il étoit impoſſible qu'on eût pu lui donner une forme auſſi régulière avec l'unique ſecours d'un canif; que cette boëte avoit certainement été travaillée au tour, & que nos Ruſſes m'avoient trompé en m'aſſurant qu'ils l'avoient faite eux-mêmes; elles inférèrent de ce prétendu menſonge, que ces matelots affirmant une fauſſeté ſur cet objet, pouvoient très-bien en avoir fait de même ſur tout autre; qu'ainſi tout ce qu'ils racontoient de leurs aventures dans l'Iſle déſerte, ne méritoit nulle croyance; je les défendis, & pendant

que nous diſputions, M. *Homann*, Artiſte très-adroit à tourner l'ivoire, entra par hazard dans ma chambre, nous convinſmes auſſi-tôt de nous en rapporter à ſa déciſion, & en lui adreſſant la parole, je donnai à ma queſtion un tour tout-à-fait oppoſé à ma façon de penſer, afin qu'on ne pût pas croire que M. *Homann* m'avoit donné gain de cauſe purement par honnêteté, » ayez la bonté, lui dis-je, » de décider un petit différend entre » ces Meſſieurs & moi, je prétends » que cette boëte eſt tournée, & ils » ſoutiennent le contraire. M. *Homann*, après l'avoir examinée avec ſoin, me dit, » ces Meſſieurs ont raiſon, cette » boëte n'a point été faite au tour, » c'eſt un os qui a été ratiſſé ſous cette » forme ». Cette réponſe parut les convaincre, & me donna lieu de conclure auſſi que nos Ruſſes, ne s'étant pas écartés de la vérité dans ce point,

méritoient qu'on les crût ſur tous les autres objets de leur narration.

J'avouerai que j'ai été moi-même ſouvent tenté auſſi de révoquer en doute pluſieurs circonſtances qu'ils m'ont racontées, & j'ai en conſéquence examiné ſoigneuſement & avec impartialité chaque partie de leur récit, mais quoique je leur aie fait les mêmes queſtions en différens temps & dans diverſes occaſions, que j'aie même ſouvent fait des objections à leur narration & par des interrogations inſidieuſes tâché de les mettre en contradiction avec eux-mêmes, leurs réponſes cependant ſe ſont toujours parfaitement accordées les unes avec les autres, & ont par conſéquent détruit toutes les ſuſpicions que j'avois d'abord conçues contre leur bonne foi.

Pour prouver encore davantage à mes lecteurs que je n'ai rien omis pour m'aſſurer de la vérité de leur re-

lation, je vais mettre ſous leurs yeux une lettre du Docteur *Kratzenſtein*, membre & Profeſſeur de l'Académie Impériale de *Saint-Petersbourg*, que je conſultai ſur le compte que m'avoient rendu nos inſulaires relativement au lever & au coucher du Soleil, & ſur tout ce qu'ils m'avoient rapporté concernant cet aſtre. Mais quoique les obſervations contenues dans cette lettre ſemblent en quelque façon diminuer la certitude de ce qui m'a été dit par nos voyageurs ſur certains objets, cependant on ne peut pas les regarder comme des preuves ſuffiſantes contre la véracité de tout le reſte. Car leur erreur dans un petit nombre de particularités peut provenir de cauſes très-naturelles que nous avons aſſignées plus haut, voici la lettre. » Je vous ſupplie » de me pardonner, d'avoir ſi long-» temps différé à répondre aux queſ-» tions que vous m'avez envoyées, &

» auxquelles j'ai ajouté mes remar-
» ques ; la multitude de mes affaires,
» & les pluies continuelles m'ont em-
» pêché d'y ſatisfaire plutôt.

» Ayant examiné avec le plus grand
» ſoin toutes les circonſtances, j'ai
» trouvé que ce que le Profeſſeur
» *Griſchow* regarde comme une preuve
» de la juſteſſe du calcul des malheu-
» reux navigateurs dont vous me par-
» lez, nommément ſur l'erreur des deux
» jours de retard dont ils différoient
» avec ceux qui les ont tirés de leur
» Iſle déſerte, eſt préciſément le con-
» traire, car ſi une perſonne dans l'an-
» née biſſextile ajoute un jour de plus
» au mois de Février, celui qui ignore
» que cette année ſoit biſſextile,
» compte pour le premier de Mars,
» ce qui n'eſt en effet que le 29 Fé-
» vrier. Conſéquemment, en ſuppo-
» ſant que vos voyageurs aient omis
» de prendre notice des années biſſex-

» tiles de 1744, & de 1748, ils auront
» néceſſairement compté en 1749 être
» au 17 d'Août, tandis que leurs libé-
» rateurs n'étoient qu'au 15. Il eſt
» donc évident, que s'ils ſavoient que
» les années 1744 & 1748 avoient été
» biſſextiles, ils s'étoient trompés de
» deux jours, & s'ils l'ignoroient, leur
» erreur étoit de quatre, ce qui, à la
» vérité peut arriver très-aiſément
» pendant une auſſi longue nuit, ou
» dans des temps ſombres & nuageux,
» ſur-tout manquant de ſecours pour
» calculer la longueur d'un jour ré-
» gulier.

» De plus, dans les années où ils
» ont placé l'abſence totale du Soleil,
» le 26 d'Octobre, leur calcul doit
» être fautif de dix jours en avance,
» ou bien l'Iſle où ils habitoient auroit
» été ſituée au ſoixante-quatorzième
» degré 41 minutes de latitude, ce
» qui ne ſauroit être, à moins que nous

» ne ſuppoſions qu'ils étoient dans
» l'Iſle de *l'Ours*, qui eſt dans cette
» latitude.

» Si nous fixons le lieu de leur exil
» conformément à la carte dans le
» ſoixante-dix-ſeptième degré & demi
» de latitude, le Soleil devoit paroître
» ſur l'horizon pour la première fois
» le 4 de Février, y reſter conſtam-
» ment depuis le 11 d'Avril juſqu'au
» 8 d'Août, & diſparoître totalement
» le 16 d'Octobre.

» S'ils ont fait leur ſéjour dans
» l'Iſle de *l'Ours*, ils doivent avoir
» vu le Soleil pour la première
» fois le 28 de Janvier, parce qu'il
» exécute ſon tour au-deſſus de l'ho-
» riſon, depuis le 20 d'Avril juſqu'au
» 31 de Juillet, & diſparoît entière-
» ment le 23 d'Octobre.

» D'après les obſervations de vos
» matelots, il paroît plus probable
» qu'ils habitoient dans l'Iſle de

» *l'Ours*, mais l'obſcurité de l'hori-
» ſon, circonſtance très-ordinaire dans
» ces contrées ſeptentrionales, peut
» avoir occaſionné leur erreur en
» voyant le Soleil dix jours plus tard
» qu'ils n'auroient fait ſi le temps eut
» été beau & le Ciel ſerein, & par la
» même cauſe ils ont pu ceſſer de le
» voir dix jours avant la période du
» temps où il diſparoiſſoit tout-à-fait.

» Si nous datons au contraire le
» commencement de ſon apparition
» autour de l'horiſon du 2 de Mai, il
» doit avoir ceſſé d'éclairer ces Ruſſes
» le 19 de Juillet, & dans cette ſup-
» poſition ils auroient été au ſoixante
» & onzième degré & demi de lati-
» tude, ce qui d'après les autres parti-
» cularités de leur relation, paroît
» impoſſible.

» J'aurois ſouhaité que vous euſſiez
» comparé le récit de ces navigateurs,
» publié par M. *Klingſtadt*, qui les

» interrogea auſſitôt après leur arri-
» vée, afin de completter ce qui
» manque au votre, je ne doute pas
» qu'en vous adreſſant à lui pour
» l'avoir, il ne ſe fût prêté avec plai-
» ſir à vous ſatisfaire ſur cet ob-
» jet (1) : il remplit avec honneur la
» place de principal Auditeur de
» l'Amirauté à *Archangel*, & demeure
» dans la maiſon de M. Vernezobre.

» Je ſuis, &c.

Nos voyageurs arrivèrent ſans acci-dent à *Archangel* le 28 de Septembre 1749, après avoir paſſé ſix ans & trois mois dans la ſolitude la plus affreuſe.

Le moment de leur débarquement penſa devenir fatal à la tendre & bien aimée femme *d'Alexis Himkof*, qui

(1) C'eſt ce qui fut fait conformément au deſir de ce Docteur, comme je l'ai rapporté à la page 4.

étoit ſur le port lorſque le Vaiſſeau y aborda ; ayant ſur le champ reconnu ſon mari, elle courut avec tant de précipitation pour l'embraſſer, qu'elle tomba dans l'eau, & n'échappa qu'avec beaucoup de peine au malheur d'être noyée.

Nos trois matelots étoient en bonne ſanté & pleins de vigueur, mais après avoir vécu ſi long-temps ſans pain, ils ne vouloient pas en manger, & ſe plaignoient que cet aliment les gonfloit exceſſivement. Ils ne pouvoient non plus ſupporter aucune liqueur ſpiritueuſe, & ne buvoient en conſéquence que de l'eau.

Avant que de conclure ce récit je ne puis m'empêcher d'y ajouter une réflexion de M. Vernezobre, par laquelle il termine une de ſes lettres.

» Je ne doute pas (me mandoit il) » que quelques-uns de vos lecteurs » ne rangent dans la même claſſe les

» aventures de vos voyageurs, avec
» l'hiſtoire de *Robinſon Cruſoé*, mais
» quelque ingénieux que ſoit cet ou-
» vrage quand on le comparera avec
» le votre, l'avantage ſera certaine-
» ment en votre faveur; en effet, le
» premier n'eſt qu'une fiction, au
» lieu que le votre a pour objet des
» faits ſuffiſamment atteſtés pour être
» crus: d'ailleurs *Cruſoé* eſt repréſenté
» comme ayant oublié toutes les
» connoiſſances qu'il avoit eues précé-
» demment du chriſtianiſme, au lieu
» que nos Ruſſes ont conſervé ſoi-
» gneuſement les principes de leur
» Religion, &, comme ils me l'ont
» aſſuré, n'ont jamais perdu la con-
» fiance qu'ils avoient, que la bonté
» de Dieu ſe manifeſteroit en leur fa-
» veur, même dans ce monde-ci «.

FIN.